

DIALOGUE AVEC LES MORTS

VIATIQUE POUR LES LECTEURS

La connaissance du *Dialogue avec Staline* est une quasi nécessité pour comprendre clairement le présent travail, il a été publié par le mouvement qui publie ce dernier.

Dans les pages par lesquelles cet écrit s'ouvre on en dit assez sur le lien chronologique et sur la nature toute spéciale du « débat contradictoire » que l'on continue ici à développer.

Dans la préface de 1953 du *Dialogue avec Staline* nous avons clairement présenté les trois périodes de cette opposition ancienne et profonde.

Dans la première période, qui alla de 1918 à 1926, on peut dire qu'il s'agissait d'une divergence sur la *tactique*, au sein d'un mouvement qui tendait au même but, de la Troisième Internationale Communiste, fondée sur les ruines de la Deuxième tombée dans l'opportunisme social-patriote, sous l'impulsion de la Révolution russe d'Octobre 1917. L'aile gauche du socialisme italien, dont nous dérivons, dans la guerre et l'après-guerre, lutta, à partir de 1914, pour rompre avec toute version démocratique et pacifiste du socialisme et couronna sa lutte par la fondation à Livourne en janvier 1921 du Parti Communiste d'Italie. Au sein du mouvement international ce courant soutint des thèses qui divergeaient de celles de l'Internationale Communiste et de celles de Lénine lui-même, quant à la tactique parlementaire et à celle tendant à mettre en déroute les partis ouvriers opportunistes ; ce courant niait que la méthode de ce que l'on appelait alors le *front unique*, et pire la méthode du *gouvernement ouvrier*, étaient aptes à cette fonction de dispersion.

Ce bagage de contributions qui contenaient une dénonciation explicite des dangers de dégénérescence eut pour étapes les congrès de Moscou de 1920 à 1926 et les congrès du parti italien à Rome en 1922 et à Lyon en 1926.

Dans une deuxième période, après 1926, la divergence se développa jusqu'à la séparation organisationnelle et politique au cours de laquelle l'opposition de gauche fut partout fièrement battue, alors que ses prévisions d'involution de la majorité au pouvoir en Russie, en Europe et en Italie se trouvaient gravement confirmées. En Russie, la fausse théorie de la construction de la société socialiste russe sans révolution prolétarienne mondiale et en dehors de celle-ci l'emportait, et l'opposition, qui sur ce point et d'autres restait fidèle aux traditions des bolcheviks et de Lénine, succombait diffamée et exterminée. En Europe l'arrêt de la vague révolutionnaire et la consolidation insolente du capitalisme avaient comme conséquence défaitiste et lâche le passage des communistes dans les rangs des blocs comportant des partis et des classes non prolétariens, non pas avec pour objectif de renverser la bourgeoisie, mais pour sauver la démocratie libérale bourgeoise.

Dans une troisième période, avec la deuxième guerre mondiale, il fut clair que le désaccord s'était élargi jusqu'à devenir un abîme infranchissable de doctrines et de principes, avec le reniement total de la part du Kremlin, et de ses agrégats extérieurs, du marxisme révolutionnaire, notamment des principes fondamentaux défendus et revendiqués après la première guerre mondiale par ceux qui luttaient comme Lénine et avec lui ¹. Les partis étrangers furent jetés dans la collaboration sociale-nationale, dans une première phase en Allemagne, dans une deuxième en France, en Angleterre et en Amérique. La consigne de Lénine revendiquant le défaitisme dans tous les pays impérialistes belligérants et le renversement du pouvoir militaire et civil des capitalistes, fut remplacée par celle d'une ligue avec les États qui étaient militairement alliés à Moscou, alors que la lutte contre les États ennemis était menée non pour y détruire la bourgeoisie mais pour rétablir ses formes libérales, liquidées dans la théorie de Marx et de Lénine, écrasées matériellement pour toujours à l'intérieur de la Russie, tant révolutionnaire qu'impériale.

Cette période marqua la liquidation organisationnelle et théorique de l'Internationale de Lénine et d'Octobre ; on y vit tirés les corollaires du passage total à la contre-révolution. Peu nombreux, mais avec un bagage puissant de continuité historique et doctrinale, nous proclamâmes, en dehors des clameurs des foules trompeusement ivres qui entouraient les partisans de ce que l'on nommait alors de tous les côtés le *stalinisme*, que nous avions depuis de nombreuses années en face de nous non plus un dissident qui avait perdu le chemin qui était hier le sien, et qui était toujours le nôtre, marxistes de toujours, mais un ennemi mortel, un ennemi juré de la classe ouvrière et de son chemin historique vers le communisme. Et dans le même temps, on fournissait des preuves évidentes de la

nature capitaliste de la société économique instaurée en Russie, et de l'infamie centrale qui consistait à la présenter au monde comme une société socialiste ; infamie dans laquelle nous reconnaissons le sommet suprême de tant de trahisons bruyantes, le chef d'œuvre de l'infamie contre-révolutionnaire.

Dans le *Dialogue avec Staline* nous nous étions proposés de tracer les « périodes » futures de ce débat historique – que nous appelons tel même s'il manque à l'une des parties en présence des lettres de créance illustres – et nous prévîmes la *confession* à venir dans laquelle on déclarerait que deux liens étaient rompus : celui entre la structure productive russe et le socialisme ; et celui entre la politique de l'État russe et celle de la lutte de classe des travailleurs de tous les États contre la forme capitaliste mondiale.

Après trois années, le XX^e congrès du Parti Communiste de l'Union Soviétique, s'il ne nous a pas mené au terme de cette étape historique future, a toutefois représenté un saut énorme, et peut-être nous a rapproché de celui-ci plus que ce à quoi nous nous attendions. Puisque toutefois les aveux scandaleux, qui ont un retentissement mondial à cause de la prise de distance vis-à-vis du mort Staline, prétendent encore être proférées dans la langue de Marx et de Lénine, le *Dialogue avec le contradictoire fantôme* doit se poursuivre : la Confession totale, qui viendra un jour du Kremlin, mais nous ne savons pas s'il suffira de trois nouvelles années, le réduira à *leur* monologue. *Eux*, ils avaient tant vainement espéré des confessions qu'ils arrachaient en torturant les révolutionnaires. Les *Confesseurs* se confesseront.

Notre position est aujourd'hui la suivante devant la torture infligée de façon exagérée et jusqu'à l'obscénité à celui qui était une Idole il y a encore trois ans : nous n'applaudissons pas du tout les iconoclastes. Notre position est cohérente à ce que nous avons établi à l'époque en prévoyant que tout au long de la course terrifiante à l'abîme allait s'élever le cri de ricanement du monde bourgeois contre les grandioses conceptions de notre doctrine révolutionnaire. Nous écrivions ce qui suit :

« Les méthodes de répression, de broyage que le stalinisme applique à ceux qui résistent, quelle que soit leur origine, trouvent une ample explication dans toute la critique que nous avons rappelée de son développement et elles ne doivent pas amener à donner son appui à tout type de condamnation qui, si peu que ce soit, voudrait se repentir de nos thèses classiques sur la Violence, la Dictature et la Terreur, armes historiques dont nous revendiquons l'emploi et dont il n'y a pas à se repentir. Ce repentir, aussi vague soit-il, n'est que le premier pas vers la propagande hypocrite des courants du "monde libre" et leur revendication mensongère de tolérance et du respect sacré dû à la *personne humaine*. Les marxistes, ne pouvant pas être aujourd'hui les protagonistes de l'histoire, ne peuvent rien faire de mieux que de souhaiter la catastrophe politique, sociale, et militaire de la domination américaine sur le monde capitaliste. Nous n'avons donc rien à faire avec la revendication de méthodes plus libérales ou démocratiques défendue par des groupes politiques ultra-équivoques, et proclamée par des États qui, dans la réalité, eurent, comme celui de Tito, les origines les plus féroces ».

De ces quelques paroles claires, comme de toute notre construction, d'autant plus compacte et différente de toutes les autres qu'elle n'est pas récitée devant des caméras de télévision par des figures de farce, on comprend l'accueil que nous devons faire aux contorsions pitoyables du XX^e congrès et à la comédie de l'abjuration de Staline présentée comme un retour aux classiques de notre grande École ; alors qu'elle n'est qu'une étape dans la marche à reculons vers les superstitions les plus fausses de l'idéologie bourgeoise, une gémissement vile devant les super-puissances du lupanar capitaliste contemporain.

Nous avons mis en couverture la brève épigraphe qui, avec ce raccourci de notre origine historique, sauve notre petit groupe² des confusions indésirables et déplorables.

Ajoutons une autre distinction. Il est certain que chaque pas de l'*engloutissement* que nous avons décrit plus haut des hommes du Kremlin dans les sables mouvants de la contre-révolution bourgeoise, nous rapproche de l'objectif dur et difficile à atteindre de la reconstitution du parti révolutionnaire auquel nous dédions toutes nos forces sans impatience vaine.

Quand l'histoire sonnera l'heure de cette reconstitution, la formation de l'organe de classe ne se réalisera pas au moyen d'une *constituante* risible de petits groupes et cénacles qui se disaient et se disent antistaliniens ou qui aujourd'hui se disent, bien ou mal, « anti-vingtième congrès ».

Le Parti, détruit goutte à goutte par trente ans d'une tourmente ennemie, ne se recompose pas comme les *cocktails* de la drogue bourgeoise. Un tel résultat, un tel événement suprême, ne peut que se trouver à la fin d'une ligne unique ininterrompue qui n'est pas caractérisée par la pensée d'un homme ou d'un groupement d'hommes, présents sur la « place publique », mais par l'histoire cohérente d'une série de générations.

Il ne doit surtout pas naître de nostalgiques illusions de succès qui ne sont pas fondées sur la certitude doctrinale indestructible du cours révolutionnaire que nous possédons depuis des siècles, mais sur la vile exploitation subjective de l'agitation et du fléchissement d'autrui. Exploitation qui est une voie misérable, stupide et illusoire pour un résultat historique immense³.

PREMIÈRE JOURNÉE

RAPPEL DES PRINCIPES

Les discussions récentes du congrès communiste de l'Union Soviétique, qui ont eu dans tous les domaines un très vaste écho, revêtent une profonde signification historique. L'énonciation de celle-ci ne se lit certes pas dans les formulations exposées, mais on ne la trouve pas non plus en déclarant que ces dernières ne sont que de simples manœuvres verbales tendant à dissimuler des actions mystérieuses et calculées. La relation existant entre toutes ces paroles et l'*arrière-fond* historique se cherche bien autrement, nous y sommes bien mieux préparés que les partisans – plus désorientés que jamais – et les adversaires occidentaux, turbulents mais armés de moyens polémiques et critiques bien pauvres.

Nous affirmons ceci aujourd'hui à ceux, peu nombreux, qui connaissent déjà notre recherche et notre présentation, non pas tapageuse mais fondée et cohérente. D'autres événements, qui font du bruit bien en dehors de notre petit cercle, nous serviront à souder, même dans le silence, d'autres anneaux de cette chaîne solide même si elle est aujourd'hui bien peu visible.

Aux dates du 1^o février, du 21 avril, du 22 mai et du 28 septembre 1952, Staline publia une série de petits écrits dans lesquels il affirmait nécessaire son intervention dans la discussion économique née au sein du parti durant l'année 1951, à propos de la préparation du nouveau *Manuel d'économie politique* qui a récemment paru en Occident et que nous espérons connaître avant qu'on ne le fasse disparaître (*). Le propos de cet écrit était d'établir quelles étaient les lois économiques qui étaient appliquées dans la structure de la société russe d'aujourd'hui et de soutenir que de telles lois étaient justement celles d'une économie socialiste. Et, évidemment, il prétendait également rappeler les lois qui régissaient l'économie contemporaine du capitalisme international, en les confrontant avec la manière dont l'économie marxiste les avaient formulées depuis un siècle.

Le *Dialogue avec Staline*, publié par notre mouvement en petit volume en 1953, soutenait que cette construction, alors qu'elle présente de façon erronée la réalité du fait économique, contient également une série de graves erreurs de doctrine ; elle est inconciliable avec les fondements de la construction marxiste. Il fut composé par les « Fil du Temps » parus dans ce périodique, numéro 1 du 10-24 octobre 1952 et dans les numéros 2, 3 et 4 avec des extraits supplémentaires dans les numéros 2 et 3 du 1953.

À cette même époque, justement, du 5 au 15 octobre 1952, le parti communiste d'Union Soviétique tenait son XIX^e congrès lors duquel, comme on s'en rappelle, Staline non seulement dominait comme chef mais était considéré par tous et dans tous les textes comme l'ordinateur de l'entière théorie historique, économique, politique et philosophique du parti, officiellement définie la « doctrine de Lénine et de Staline ».

Une telle position resta indiscutée dans le parti russe (et dans les partis frères) jusqu'au 5 mars 1953, date de la mort de Staline. Et même de ce jour à aujourd'hui (14 février 1956).

Dans notre exposé sur la Russie, qui se déroule dans les pages d'*il programma comunista* depuis novembre 1954 (**), nous avons redonné dans un ordre organique les matériaux de notre vue critique développée depuis des années et des décennies. Selon cette vue les positions « staliniennes » en histoire, en économie et même en philosophie sont fausses et antimarxistes.

Que celui qui suit aujourd'hui nos travaux, ami ou ennemi, veuille bien considérer surtout la discussion d'économie marxiste dans ce *Dialogue* et la récente exposition de l'histoire révolutionnaire de la Russie, des grandes luttes de 1917 et des glorieuses années qui suivirent, de la construction historique des bolcheviks et de Lénine sur le développement de la structure sociale russe et de la révolution russe et mondiale ; surtout dans la mesure où elle s'oppose à ce que l'on appelle la *théorie de la construction du socialisme dans un seul pays*, aux hauts faits de persécutions, d'infamies et de défaitisme de ses défenseurs de malheur, depuis trente ans.

Du 14 au 25 février 1956 s'est tenu le XX^e congrès du parti *de Staline*, son langage est à mille lieux du nôtre bien moins retentissant, mais *ce n'est plus* celui du XIX^e congrès et du Staline vivant ; on y parle toujours de l'immortel Lénine mais on ne parle plus d'un immortel Staline.

Pour le marxisme personne n'est immortel – personne n'est mort. La vie dialogue avec tous ceux que l'art oratoire vulgaire désigne ainsi. Tous répondront ! Et avec eux les vivants et ceux qui viendront par la suite.

(*) Voir plus loin, *Troisième journée, soirée*, « *Comment ils ont enrichi Marx* ». ⁴

(**) Voir dans le n°4 de 1956 de *Programma Comunista* la récapitulation de tout ce développement dans la présentation de la II^e partie du compte rendu de nos réunions de Naples et de Genève : le texte continue régulièrement dans les numéros suivants.

TREMBLEMENT DE TERRE IDÉOLOGIQUE À L'EST

De sources différentes il apparaît que l'immense *société de propagande* constituée par le parti et le gouvernement de Moscou, qui depuis trente ans inonde avec des moyens extrêmement puissants la superficie de la Terre entière d'une littérature formidable forgée sur le même moule, qui veille à faire fonctionner un implacable Index qui retire et brûle les éditions qui s'écartent de la ligne orthodoxe – et cela n'est pas au déshonneur de l'Index romain qui s'appuyait sur une doctrine puissante, cohérente et bimillénaire écrite de façon indélébile sur des plaques en haut des poteaux des autodafés – que cette *société* gigantesque, donc, décide tout d'un coup de réviser toute sa production et lance l'annonce de nouveaux *textes* dans toutes les disciplines pour remplacer les anciens. Rien n'y échappe : histoire et économie, philosophie et politique, art et biologie, technologie et ethnologie ...

Ce congrès de l'incroyable abjuration a-t-il posé solidement les fondements d'une foi nouvelle sur laquelle les nouvelles stèles d'une construction différente pourraient être érigées ? Peut-on s'attendre à ce qu'une œuvre fondatrice semblable puisse demain naître de cet agrégat de forces historiques ? Les matériaux du congrès, venus de différentes sources, présentés par toutes les « églises » sous des lumières différentes, nous permettent de répondre bruyamment et irrévocablement *non*.

Cette confession d'une hérésie effrayante et corruptrice, à genoux la tête couverte de cendres dans un incroyable Canossa, signifie-t-elle, même dans une petite mesure, un retour aux positions

orthodoxes qui, dans une longue faillite, ont été foulées aux pieds et prostituées, un bain purificateur de fautes sanglantes et un nouveau baptême rédempteur ? Absolument pas. De telles conceptions de généreuses légendes, forgées à leur tour par le subconscient d'anciens tournants historiques, ne nous fournissent aucune clé. Cette confession ne fait qu'annoncer une nouvelle phase d'un mal inguérissable, un pas de plus vers le fond de l'abîme d'une damnation sans aucun rachat possible. Le retour hautement proclamé de toute part aux sources grandioses du Marxisme et du Léninisme, dans leur récitation la plus maladroitement et la plus gauche de leur *mea culpa* pour leur acceptation aveugle du stalinisme, aux traditions de pur-sang historique dont se targuent aujourd'hui des bâtards méconnaissables, n'est qu'un blasphème supplémentaire dans la série indigne, une nouvelle – mais par dieu, cent fois plus impuissant que les précédentes – insulte à la grandeur de la foi révolutionnaire du Prolétariat mondial. Le blasphème et l'insulte sont le digne couronnement d'un tiers de siècle de pratiques obscènes que célèbre une obscène congrégation noire de prêtres de la faillite, souillée de mensonges et de sang fraternel, avec des taches indélébiles pour des siècles d'histoire.

Ce tremblement de terre idéologique qui ne révèle et ne prépare que des ruines, laissant à d'autres forces et avec des matériaux bien différents l'érection de structures nouvelles, doit être expliqué par des secousses des fondements de la société, non seulement en Russie mais dans le monde entier. Il est vain d'en parler, ainsi que le fait l'imbécillité bourgeoise de tous les côtés, comme d'une nouvelle mise en scène de propagande de la part d'un même pouvoir monstrueux mais toujours très fermement assis. Ce sera encore plus vain, après avoir retenu son souffle (dans les rangs des hommes de main qui recueillent depuis des années les miettes des banquets d'orgie du sanhédrin des bonzes qui a toujours survécu, de façon incroyable, à ses exploits), d'oser encore bredouiller à son propos qu'il s'agit d'un prélude à un meilleur ajustement de tir pour la défense des classes sacrifiées par la maudite société présente. La signification de classe de ce qui se passe est tout autre ; ce sera évident dans un avenir proche, et nous l'examinerons ultérieurement.

La « nouvelle formule » de l'alliance dans le monde capitaliste entre la classe du travail salarié et les classes des très petites et petites bourgeoisies ne « sort » pas historiquement, comme une troisième voie, de l'antithèse - que nous présentâmes à la fin de la première partie de notre étude sur le problème russe et que notre rédaction a mise en début à la première annonce de la logorrhée de Moscou - entre dictature du capital et dictature du prolétariat. Elle « entre » dans le *pôle* contre-révolutionnaire de cette antithèse insoluble et passe au service des forces du grand capital mondial. Le stalinisme se meurt, mais il renaît sous le masque de ce qui pour nous n'est pas un motif imbécile de scandale et d'horreur, mais la joyeuse annonce d'un dénouement révolutionnaire : le totalitarisme mondial, le « fascisme » honni par les philistins.

Les classes moyennes de cette société moderne pestilentielle, qui, comme nous l'avons vu tant de fois, se sont déshonorées, ne *s'ouvrent* que vers la droite et celui qui les approche et les attire n'est qu'un complice de la contre-révolution.

Voilà ce que les Russes ont dit à Moscou, sans le savoir ni sans le vouloir ; et sans manier solidement le gouvernail avec des ressources diaboliques comme leurs compères d'Occident se l'imaginent.

« Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas selon leur libre volonté, dans les conditions choisies librement par eux, mais sous l'impulsion de faits immédiats, antérieurs et inéluctablement déterminés par les événements passés.

La tradition de toutes les générations mortes pèse comme un cauchemar sur le cerveau des vivants, et quand il semble justement qu'ils sont occupés à transformer eux et le monde qui les entoure, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, ils invoquent avec angoisse les esprits du passé, ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, leurs mœurs dans le but d'ériger, sous ce travestissement antique et vénérable, et avec des phrases empruntées, la nouvelle scène de l'histoire ».

Anastas Mikoyan, extrême gauche du congrès, vous avez dit qu'il faut désormais chercher non plus dans les journaux d'actualité mais dans les archives. C'est par les mots cités plus haut que commençait un « petit travail » - selon les dires de son auteur, un pauvre émigré à Londres – qui parvint en février 1852 à la revue allemande *Die Revolution*, publiée à New York, par les soins d'un membre très fidèle de notre école, Joseph Weydemeyer, étude écrite d'un seul jet lors des événements eux-mêmes. Il s'agit de l'exorde du *Dix-Huit Brumaire* de *Charles Marx*.

HISTORIOGRAPHIE EN LAMBEAUX

Nous avons au cours de notre étude plusieurs fois mis en évidence les falsifications historiques à la lecture desquelles, et après tant d'années d'expériences amères, nous nous sommes frotté les yeux, y compris ceux qui n'avaient pas connu de près ces événements. Nous ne l'avons pas fait avec zèle : notre naïveté, en tant de décennies, n'a pas assez chancelé sous la série incroyable de profanations assénées comme des gifles à l'histoire sacrée de la Révolution et de son Parti, et nous n'avons jamais réussi à comprendre que des masses de fils de la classe ouvrière juraient désormais sur cet Himalaya de merde ⁵.

Il était juste que, quoique très peu nombreux, nous gardions confiance. Les matériaux de cette montagne s'effondraient sous les coups de ceux-là mêmes qui les avaient accumulés : mais quelle puanteur fétide !

Le *Cours Abrégé* de l'Histoire du Parti Communiste Bolchevik, qui a servi de texte de base à l'éducation d'une génération russe entière, est disqualifié dans le rapport de Khrouchtchev.

Le secrétaire modéré, bien qu'il ne figure pas parmi les auteurs du texte, s'est limité à dire (selon l'*Unità*) que le C.C. actuel a voulu améliorer le travail idéologique en diffusant les œuvres de Marx, d'Engels et de Lénine (sombre silence sur celles de Staline !), puis que « durant les dernières dix-sept années notre propagande a été principalement fondée sur le *Cours Abrégé* » et que maintenant « il est nécessaire de publier un livre marxiste populaire (et allons-y !) de l'histoire du Parti », un autre sur les « principes de la doctrine marxiste-léniniste », et une « exposition populaire (vous ne pouvez pas choisir entre populaire et marxiste !) des fondements de la philosophie marxiste ».

Mikoyan a été plus décisif et le texte intégral de son discours ne sera pas donné par l'*Unità*. Dans la version publiée par cette dernière, l'orateur a seulement accusé le *Cours Abrégé* d'ignorer les vingt dernières années d'histoire. Et comment écrira-t-on ces vingt dernières années avec la méthode matérialiste ? Comme racontera-t-on la honte suprême de 1939, l'accord impérialiste d'abord avec l'Allemagne nazie puis avec les démocraties ploutocratiques aujourd'hui exécrées, la « sale besogne » ⁶ des partis étrangers qui se sont fait d'abord serviteurs de Hitler et défaitistes (selon la théorie de Lénine !) seulement vis-à-vis des impérialismes de Paris, Londres, etc. et, par un coup de baguette magique, partisans outrés de la guerre anti-allemande pour la démocratie au point de faire regretter les chauvins de 1914 écorchés de façon sanglante par la lame inexorable de Vladimir ? Et attribuera-t-on hypocritement au seul étonnant bouc émissaire Djougachvili la tentative (qu'il n'a même pas pu mener à bien) de couper les jarrets des alliés d'Amérique en 1945, le « double coup » audacieusement annoncé dans le rapport au XVIII^e congrès en 1939, alors qu'aujourd'hui on lance à ces derniers des passerelles diplomatiques imbéciles ? Est-ce pour cela qu'on leur offre cette tête ? Messieurs, un crâne ne suffit pas.

Mikoyan a dit bien d'autres choses sur les hontes de cette « histoire ». Dans le texte de l'*Associated Press* on dit : « Mikoyan a critiqué Staline sous plusieurs aspects : 1) Il (Mikoyan) déclara que les écrits de feu le *Premier* ignorent les deux dernières décennies ; et il a réclamé donc de nouveaux textes d'enseignement du communisme. 2) Il attaqua les accusations de trahison que Staline porta, avec de nombreuses années de retard, contre ceux qui furent les héros de la révolution bolchevique de 1917. 3) Il déclara que la politique extérieure de la Russie est devenue active, flexible et calme après la mort de Staline en mars 1953 ».

Quant à ce dernier point, il n'a certes rien d'un retour à la méthode historique marxiste ! Nos rares lecteurs peuvent témoigner que, ni en 1953, ni dans les années après 1945, nous n'avons cru que la guerre entre la Russie et l'Amérique était proche ⁷. Mais les raisons historiques de ce fait n'ont rien à voir avec la mort de Staline ! On ne lutte pas contre le mythe de la personne en disant, en le retournant, la même bêtise. Et nous ne nous arrêterons pas ici sur la partie, connue même de l'*Unità*, qui démolit (à juste raison, mais sans en déduire la conséquence évidente qui anéantit les autres conclusions de tous ces néo-antistaliniens effrontés) les *Écrits économiques*.

TU TRICHES, LA VÉRITÉ PASSE

Ouvrons cependant ce *Cours Abrégé*, d'une fausseté sans limite, comme s'il s'agissait d'une chose sérieuse. « L'Histoire a été rédigée par une commission désignée par le Comité Central du P.C. (b) de l'U.R.S.S. dont ont fait partie *Kalinine, Molotov, Vorochilov, Kaganovitch, Mikoyan, Jdanov* et *Beria* sous la direction de STALINE ». Tous sont bien morts ou mal morts ou mal vivants. Et aujourd'hui on parle d'avoir « réhabilité » les 32 membres du grand *Comité d'Octobre* dont, après quelques rares morts naturelles, le seul survivant depuis de nombreuses années était le grand Mort de 1953, aujourd'hui dé-béatifié !

On respire mieux en lisant ce qu'a dit l'historiographe éminente Pankratova qui (voir entre autre le *Tempo* du 24 février) « a mis en évidence la crise profonde dont a souffert pendant environ trente ans l'historiographie soviétique à cause du grand nombre de sujets devenus "tabous" sous Staline ».

Elle a également dressé une longue liste de faits que l'on était obligé de taire ou de lire à l'envers. Récrire l'histoire de la guerre civile (1918-1920) comme si Trotsky n'avait jamais été commissaire à la guerre. Taire dans le livre de commémoration de la *Commune hongroise* de 1919, écrasée dans le sang après une défense désespérée, le nom de son grand combattant Bela Kun. Aujourd'hui, un communiqué officiel *réhabilite* ce nom d'un camarade incomparable, marxiste complet, véritable héros révolutionnaire qui errait, simple et modeste, dans les couloirs des congrès de Moscou, au milieu de trop nombreux intrigants pompeux, manœuvrant avec les social-traîtres d'Europe⁸, comme s'il était responsable de la défaite amère du magnifique parti hongrois, superbe tant par sa doctrine théorique que par sa valeur sur les barricades ; et seulement parce que, quand les fauves capitalistes se jetaient à la gorge, au moment crucial, la révolution de Moscou, il n'avait pas attendu plus longtemps pour lancer toutes ses forces dans la bataille, dans la grande citadelle rouge danubienne levée contre la vague féroce de toute la flicaille bourgeoise d'Europe, contre la rage venimeuse de tous les renégats et social-traîtres, d'Allemagne et de l'Entente, fascistes et démocrates. Il ne serait jamais revenu en Europe pour traiter, même sur ordre de Lénine qui l'aimait tant, avec les bourreaux du socialisme renégat ; déclaré ennemi du peuple en 1937, on ne sait pas où il fut envoyé mourir en Sibérie il y a quelques années ; et c'est seulement parce que le crime fut consommé en dehors de la Russie que l'on sait le jour et l'endroit où le crâne du chef de la Victoire rouge, Léon Trotsky, fut défoncé à coup de piolet par une charogne encore vivante qui s'était approchée de lui en se présentant comme un de ses disciples. Il peut aujourd'hui sortir tranquillement de prison : il n'a plus de mystères à révéler.

Voyons quelques-uns des exemples donnés par le professeur Pankratova. Ordre de ne pas faire connaître en Russie la correspondance historique de Lénine avec Trotsky que possède l'université de Harvard. Ordre de faire disparaître des bibliothèques et des musées tous les documents relatifs au rôle de premier plan, dans la Révolution, des victimes des grandes « purges ». Ordre aux historiographes Chliapnikov, Iarolavsky et Popokov en 1931 de faire apparaître Trotsky comme un agent secret impérialiste dans la guerre civile. L'oratrice eut l'ordre de minimiser le débarquement allié en Normandie pendant la deuxième guerre mondiale, modifiant ainsi l'un de ses travaux de 1946. Ce fut avec juste raison que Staline, en 1949, se fit qualifier dans les manuels de « fondateur de l'historiographie soviétique ».

Et enfin la chose la plus stupéfiante et la plus abasourdissante – ce sont des choses qui sont en deçà des limites de toute indignation possible ! Dans les textes d'histoire relatifs à la révolution d'Octobre, on a fait insérer la fable selon laquelle Boukharine fit une tentative pour assassiner Lénine ! Le droit, simple, souriant, innocent Boukharine, dont nous vîmes tant de fois les yeux bleus humides étinceler d'enthousiasme et de joie quand le maître, qu'il idolâtrait comme un enfant, traitait les thèmes de la révolution dans les congrès de Moscou ! Et la fidélité réciproque la plus splendide surpassait les contradicteurs les plus ardents ! Combien on était loin alors des méprisables unanimités d'un collègue de larbins !

Pankratova a affirmé que la réaction des historiographes a contribué en grande partie à faire tomber ces « tabous » ignobles.

Quelques fois, c'est rare, science et courage vont de pair.

Les communistes, est-il écrit dans le *Manifeste*, « *dédaignent dissimuler leurs principes et leurs buts* ». La défense de la vérité n'est pas un impératif éthique pour les marxistes. Mais elle est *physiquement* le seul oxygène de la Révolution.

MYTHE ET CULTE DE LA PERSONNALITÉ

On ne peut pas ne pas se réjouir des coups portés à ce qui est la véritable peste contre-révolutionnaire du monde contemporain, elle est morbide tant quand il s'agit d'exalter le rôle (pardonnez-nous le vocabulaire inadapté à une chose si stupide) de la Personne d'exception, la gratitude qu'on Lui doit, l'exemple à suivre qu'Il représente, que quand on délire dans des débauches idéologiques sur la *personne humaine* en général, jamais tant acclamée et adorée que dans cette époque de l'histoire qui la broie en masse comme de la poudre dans un mortier.

Mais quelle valeur donner aux proclamations de Khrouchtchev, de Mikoyan, de Molotov, de Boulganine et de presque tous les autres ? ! On ne peut qu'accueillir froidement des aveux - présentés comme des choses nouvelles et extraordinaires et qui ne sont que des évidences - du genre : le culte de la personnalité est contraire à l'*esprit* de Marx et de Lénine. Il s'agit bien de toute autre chose que de l'*esprit* ! Celui qui aurait manifesté devant ces derniers une superstition aussi dégoûtante, et surtout à leur égard, ne serait pas sorti de leurs griffes sans y laisser des lambeaux brûlants de sa peau de reptile.

Il y a des décennies que cette sale engeance bourre les crânes avec l'histoire des exploits des Grands, des Très Hauts, des Bigs, qu'ils soient des génies du bien ou du mal. La kaléidoscopique société capitaliste moderne se laisserait de temps en temps *organiser* par une bande de trois ou quatre hommes illustres plus ou moins handicapés : le rachitique Franklin Delano, le paranoïaque Winston, et Joseph maniaque de sang et de grandeur aujourd'hui dénoncé. Et, inversement, jusqu'à hier, des millions d'hommes ont été lancés dans des guerres et immolés à une victoire consistant à brûler la carcasse du sadique Adolphe et à pendre par les pieds le bon *miles gloriosus* Benito. Ô imbéciles malades du culte des imbéciles, est-ce du marxisme que ceci ?

Est-il étonnant que ces petites idoles s'écroulent si facilement d'autels encombrants et encensés ? Écoutez, malheureux.

Après trente-trois années Charles Marx fit imprimer à nouveau le petit travail que nous avons déjà cité - après la Commune de Paris qui avait ordonné d'abattre la colonne de la Place Vendôme sur laquelle la statue de bronze de Napoléon I^{er} se dressait et après la chute de Napoléon III le Petit. Et il pouvait écrire : « La prévision, avec laquelle je concluais, s'est depuis vérifiée : si le manteau impérial tombe sur les épaules de Louis Bonaparte cela signifie que la stature de bronze de Napoléon s'apprête à être précipitée du haut de la colonne Vendôme ».

Nous verrons donc tomber la grande statue de Djougachvili des remparts si fièrement défendus de Stalingrad. Ce sera peut-être un léger avantage - s'il est vrai que la grande réunion de masse à la clôture du congrès a été dispersée pour ne pas donner lieu à des scènes d'adulation envers les dirigeants élus - que de ne plus assister à des scènes triviales dans lesquelles des délégations serviles de travailleurs viennent rendre hommage à quelques imbéciles assis sous une stupide file de têtes énormes sur fond rouge.

Mais le marxisme est encore bien au-dessus de ce jeu malodorant sur les grands noms qui anesthésie, aveugle et alcoolise la classe d'avant-garde.

Dans cette même préface Marx écrivit ces paroles sur la mode du *Césarisme* qu'il voyait venir avec indignation :

« J'espère enfin que cet écrit contribuera à nous libérer du terme scolastique de Césarisme qui triomphe aujourd'hui tout spécialement en Allemagne (c'est de toi, Jérusalem, que parle la parabole !), et dans l'analogie superficielle et implicite on néglige le fait saillant de la question, c'est-à-dire que dans l'antiquité, particulièrement à Rome, les luttes civiles se déroulaient uniquement au sein d'une minorité privilégiée, entre citoyens libres riches et citoyens libres pauvres, alors que la grande masse productive de la population, les esclaves, constituaient la base passive de la lutte. Et j'ajoute que l'on néglige la sentence profonde de Sismondi - le prolétariat romain libre vit aux dépens de la société alors que la société moderne (nous sommes tentés d'oser ajouter : surtout dans ses classes *moyennes*) vit aux dépens du prolétariat ».

Ces messieurs ridicules qui déblatèrent, alors que Staline est liquidé, sur un marxisme nouveau qu'ils *créent* tous les matins sont-ils capables de comprendre le sens de ces mots qu'ils ne manqueraient pas de qualifier banalement de *populaires* ? Nous verrons, en les citant, que non !

Notre époque historique, enseigne Marx, n'est plus celle de la direction personnelle de la société, des grandes luttes civiles en son sein. En d'autres termes équivalents : la révolution de la classe ouvrière ne peut être dirigée par des Personnalités.

De nombreuses fois nous avons utilisé le terme de *romantisme* pour désigner la condamnation à reproduire les lignes générales des grandes Révolutions occidentales qui pesait sur la révolution russe à cause de sa « dimension » antiféodale et donc bourgeoise. De même que ces dernières empruntèrent à l'antiquité classique sa doctrine juridique (oubliant la différence entre les deux : le *jus* latin ne concernait que les seuls hommes libres et laissait la masse des esclaves que chacun entretenait en dehors de ses garanties, c'est-à-dire la différence fondamentale relevée par Marx et Sismondi, voir plus haut), de même elles lui empruntèrent, en politique et en littérature (*qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?*⁹), le schéma rigide de la République qui cède la place au Césarisme impérial.

Sur les problèmes effrayants de la Révolution de Moscou – qui étaient réduits à la trame véritablement puissante de la construction marxiste de Lénine – on projetait avec une force de suggestion terrible les ombres de la révolution de Paris. On agita contre Trotsky, caractère ardent et impulsif, mais nullement entaché de personnalisme, l'accusation outrageante de bonapartisme et l'invention historiographique honteuse de la préparation d'un Thermidor, contre lui, le théoricien magnifique et le chef de la Terreur prolétarienne - et seulement prolétarienne – la plus splendide.

Après l'exemple unique du Grand Bonaparte (qui est peut-être à Robespierre ce que Jules César était à Brutus, et Alexandre le Grand à Leonidas) la bourgeoisie libérale avait de façon stupide et anachronique étouffé sa force révolutionnaire collective dans le césarisme et dans les marionnettes dans lesquelles elle se cristallisa au dix-neuvième siècle et au début du vingtième, pénibles avortements de l'histoire ; de même la magnifique Révolution de Russie, qui avait une phalange formidable de chefs et de maîtres, récita - en s'enivrant du nom de Staline et en offrant des sacrifices sanglants à sa grandeur que personne, peut-être pas même nous, ne crut si éphémère - la farce de rigueur dont la Personnalité a le premier rôle.

Partout la Révolution bourgeoise a dévoré ses propres enfants et ce n'est pas pour cela que nous lui avons jamais crié de s'arrêter, quelle que fût – ou sera – la nation ou la race qui en sera l'acteur. Mais la Révolution qui, à la fin, sera prolétarienne et *seulement* prolétarienne, si elle se débarrasse évidemment des scories qu'elle traîne par le fer et par le feu, ne suivra pas une telle voie.

Nous disions que la bourgeoisie de France a fourni l'exception avec le grand Corse. Mais quelle part de cette grandeur individuelle n'a pas été déterminée par des forces historiques ? Marx rappelle dans ce texte que « le colonel Charras ouvrit l'attaque contre le culte napoléonien dans son livre sur la guerre de 1815 et depuis quelque temps, particulièrement ces dernières années, la littérature française a démolì la légende napoléonienne avec les armes de l'histoire, de la critique et de la satire », et d'autres fois nous avons cité sur le sujet le sage Engels. Aujourd'hui un jeune historiographe français d'une quarantaine d'années, Jean Savant, a établi dans une quinzaine d'ouvrages une théorie qui vide la personnalité de Bonaparte et lit dans son épopée fameuse l'œuvre de trois hommes de première force : l'agitateur politique Barras, le policier Fouché et le grand capitaliste Ouvrard. La science officielle enrage mais périodiquement elle s'incline devant la puissance du marxisme.

Nous arrêtons là notre digression et nous nous demandons si nous sommes devant un congrès de marxistes démolisseurs du culte de la Personnalité, ou pas plutôt devant un congrès de cireurs de bottes professionnels qui réagissent au chômage en constituant une coopérative de génies de pacotilles.

SCOLIOSE INGUÉRISSE

Les phrases de courtisans du XIX^e congrès n'ont pas encore été oubliées, et la chose est trop récente pour qu'amis et ennemis n'aient pu s'en souvenir. Le plus ardent, le plus véhément des iconoclastes, Mikoyan, que nous avons plusieurs fois nommé, a personnellement écrit des choses de ce style : *Staline, le Grand Architecte du Communisme !* Voici une autre explication de la tempête magnétique en cours : on l'a entendu, du Soleil, déclarer en tonnante que pour le marxisme-léninisme il ne saurait y avoir adoration de l'Homme !

Indécence romantique de type maçonnique qui singe ici le Grand Architecte de l'Univers : les bourgeois étaient trop philistins pour mettre Dieu au repos et ils lui donnèrent une place de salarié. Le Communisme n'a pas d'*architectes* ! et si jamais il en avait, cette place serait occupée depuis longtemps et même des siècles par Cabet, Campanella, More et même par Platon.

L'*Associated Press* ne pouvait pas ne pas se payer la tête de Mikoyan notre abjurateur maniant l'encensoir : cela valait la peine de rappeler ce qui suit, même si le problème de la paternité d'affirmations si choquantes est pour nous de peu d'importance, justement parce que nous nous

passons totalement de la fermeté de la personne et que nous pensons que la lumière peut venir du blasphème comme les ténèbres de l'orthodoxie selon qu'une bouchée est avalée correctement ou de travers.

« Au XIX^e congrès en 1952, Mikoyan déclara que l'œuvre de Staline "illuminait de Son génie tant la grande route historique que nous avons parcourue que celle qui conduit à un futur communiste toujours plus tangible ». À la fin de son discours de 1952, Mikoyan cria « Gloire au grand Staline ! ». Cette fois-là il se référa également aux œuvres de Staline comme à un "trésor d'idées" et dit que dans ses livres "le camarade Staline illumine notre vie de la lumière éblouissante de la science ! ».

Aujourd'hui, Staline est réduit à un paillason pour des gens dotés de tels estomacs, pendant que Tito, ex-bandit au couteau entre les dents, est devenu un héros révolutionnaire. Mais Staline fut un combattant, un conspirateur et un organisateur de première force ; ses côtés négatifs effrayants sont maintenant connus aujourd'hui que le livre de Trotsky sur sa vie peut être tranquillement acheté puisqu'il n'a plus été écrit par un « agent secret » : *théoricien* et *homme de science*, voilà ce que personne n'aurait dû croire, ni aujourd'hui, ni hier, ni avant-hier ! Qui donc croira à une reconstruction doctrinale et scientifique dont ces gens se chargeraient, eux qui recevaient leur lumière justement de lui ? Éteignez la lumière sous son icône, messieurs, et allez vous coucher dans le noir. Ne faites pas de louanges de Lénine et de Marx : ils pourraient sauter hors de leurs tombes.

Nous citons la presse bourgeoise, eh tovaritch Teccopa¹⁰ ? Alors suivons la consigne donnée par le grand secrétaire de revenir aux archives, et feuilletons la collection de l'*Unità*.

Lors du XIX^e congrès on annonçait l'impression d'un million et demi d'exemplaires des *Problèmes du socialisme* de Staline (nous parlerons bientôt de la démolition actuelle de cet ouvrage au XX^e congrès). La *Pravda*, citée par l'*Unità* de l'époque, disait qu'« il s'agit de la plus grande phase de développement de l'économie politique marxiste-léniniste..., qui exercera une influence énorme sur le développement de la science soviétique avancée », et que « pour la première fois ce livre formule la loi économique fondamentale du socialisme » (c'était la loi de la valeur et celle de la croissance en raison géométrique de la production !), et tout ceci « en développant de manière créative (nous nous chargerons plus loin de cette créativité que l'on veut aujourd'hui, elle aussi, faire remonter à Lénine) les enseignements de Marx, Engels et de Lénine ».

Malenkov termina ainsi : « Sous l'étendard de l'immortel Lénine (il était déjà mort, heureusement pour lui !), sous la sage direction du grand Staline, en avant, etc. »

Molotov fut plus retentissant : « Vive le parti de Lénine et Staline ! Puisse notre grand Staline vivre en bonne santé pendant de nombreuses années ! Gloire au camarade Staline, grand chef du parti et du peuple ! Vive le cher Staline ! »

Kaganovitch (numéro du 15 octobre 1952) parla longuement du chef génial Staline qui *enrichit* de nouvelles *découvertes* la théorie de Marx, Engels et Lénine ; du *chef* et du *maître* Staline, de son œuvre théorique géniale, et ainsi de suite. Quant au discours de Mikoyan on le lit à la page 3 du numéro du 16 octobre, avec les expressions de flatteries outrancières déjà citées.

Un tel usage de rhétorique et d'écœurante flatterie de courtisan est heureusement également pernicieux pour le succès du travail de sape de la préparation révolutionnaire de la classe ouvrière effectué par ces gens ; le tournant scandaleux d'aujourd'hui ouvrira-t-il les yeux à la classe ouvrière en Italie et ailleurs ?

Nous, nous attendrons tout de même les effets des tournants que le marxisme peut prévoir, qui se manifesteront demain et qui marqueront le chemin long et terriblement dur de la remontée historique de la vague de la marée rouge.

Et nous verrons le lien entre le tremblement de terre du congrès d'aujourd'hui et les proclamations que la réalité historique imposera demain, inévitablement, à ceux qui aujourd'hui jettent par dessus bord avec une audace incroyable les enseignements sacrés du maître Staline, le million et demi de copies de l'*Économie* nouvelle qu'ils substituaient à celle de Marx et Lénine, les volumes des *Œuvres complètes* de Staline dont on faisait la publicité en Italie jusqu'à aujourd'hui et qu'à partir d'aujourd'hui on retire des boutiques.

Comme nous l'avons déjà dit, nous allons vers le *Congrès de la confession*. La force des faits est une force physique et elle s'impose aux hommes en se présentant également comme force d'une théorie, à laquelle on peut mentir pendant des cycles entiers, mais à laquelle à la fin l'on est contraint de se plier.

Ce sera un grand tournant quand on devra déclarer que la structure de l'économie sociale de la Russie est une structure capitaliste.

L'économie pseudo-scientifique de Staline gênerait alors la manœuvre. Il sera également commode de tirer du marxisme authentique cette preuve en soutenant que cette situation était historiquement nécessaire pour sauver la stabilité – dont nous parlerons plus loin - du pouvoir de l'État.

Il conviendra alors de rappeler que cela, Trotsky, Zinoviev - et tant d'entre nous - l'avaient déjà dit, avant que la herse de la répression ne s'abatte sur eux en 1926. Et alors il sera gênant d'avoir déclaré qu'ils l'avaient fait parce qu'ils étaient des agents secrets du Capital.

Voilà la trame d'une explication marxiste objective du XX^e congrès et de la fragilité idéologique effrayante des formulations que les participants ont dû énoncer.

DU PLOMB DANS LES DERRIÈRES

Nos lecteurs se souviennent que nous avons traité de la récente abjuration par Molotov – que son « cher Staline » avait gratifié de l'épithète de *derrière de plomb* - de sa formule – qui lui avait peut-être échappée à la hâte dans un moment où sa prudence diplomatique s'était décousue - selon laquelle, en Russie, on n'avait édifié rien d'autre que les « bases » du socialisme et non pas le « socialisme ».

Molotov aurait répété cette abjuration, avec d'autres, il a notamment avoué avoir sous-évalué le soulèvement des peuples d'Asie et d'Afrique contre le joug colonial blanc.

Mais nous avons le droit de faire correspondre cette thèse évidemment exacte avec celles qui avaient été développées lors du débat contradictoire à l'Exécutif Élargi d'août 1926 entre Staline, Trotsky et Zinoviev, et ce dernier s'exprima en cette occasion d'une façon particulièrement heureuse et complète, se rachetant de ses hésitations tactiques des années antérieures. Staline résistait alors faiblement à l'écrasante preuve historique et théorique selon laquelle Lénine n'avait jamais admis la possibilité de la transformation socialiste (il ne parla jamais de *construction*¹¹, et le marxisme ne peut pas lui non plus en parler) sans l'avènement de la Révolution ouvrière en Occident. Staline se replia alors sur la victoire militaire sur la bourgeoisie à l'intérieur de la Russie et sur l'édification des *bases* du socialisme. La base du socialisme, comme Lénine l'a toujours expliqué, c'est le capitalisme monopoliste et étatisé dans l'industrie, et tout pas dans sa direction est un pas même modeste vers un capitalisme, quel qu'il soit, qui remplacera la petite production rurale et le petit commerce. Un État centralisé peut édifier un tel capitalisme d'État là où il est absent et donc construire des formes économiques *capitalistes*.

Le passage aux formes socialistes n'est pas une édification mais *une démolition* des rapports productifs, possible au-delà d'un certain niveau *quantitatif* des forces de production qui, Boulganine nous l'avouera plus loin, ne peut pas être atteint même en 1960.

Un diplomate du calibre de Molotov n'a pas laissé échapper par hasard cette juste formule marxiste, nous l'attribuons à sa formation de militant et d'étudiant de la science marxiste qui remonte aux premiers temps de Lénine, et qu'il opposa maladroitement aux enseignements douteux de Staline en 1952.

À ce congrès la question ne pouvait pas ne pas avoir un écho. Mais elle n'est pas encore arrivée à maturité, nous en entendrons parler plus amplement dans quelques années de la même façon que l'on parle aujourd'hui des déformations de l'histoire, de la direction collégiale et non personnelle et des autres questions qui vous attendent et qui nous attendent lors de la prochaine journée : les lois économiques qui expliquent l'économie russe d'aujourd'hui dans l'industrie lourde et légère, dans l'agriculture et dans le commerce – et la grande question centrale sur laquelle les déserteurs se briseront eux-mêmes les dents et les reins : le passage international du pouvoir au prolétariat et les prétendues *voies nouvelles* de ce passage. Nous avons vu passer deux générations de marxistes : nous commençons à peine à répéter la doctrine de la voie au socialisme que déjà nous étions à couteaux tirés avec ceux qui lui fixaient à l'avance des *voies nouvelles* (en 1910 le *frontpopuliste* Bonomi).

La consigne durant ce congrès est de tenir bon sur la question de la construction du socialisme en Russie que l'on avait affirmée en 1936, même si dans les autres pays la « volonté populaire » règle les « affaires intérieures », dans le sens de la permanence du capitalisme.

À un stade ultérieur, la thèse sur la « coexistence », autre blasphème antiléniniste ¹², sera défendue avec acharnement, et même elle « deviendra vraie du point de vue marxiste » parce que l'on aura jeté par-dessus bord, sur le tas des œuvres invendues de Joseph, la thèse de la « construction ». Alors un Molotov dira à l'Occident : nous coexistons parce que nous édifions la même chose : le capitalisme quantitativement croissant.

Mais alors, sauf des congrès de ce parti, la voix de Lénine s'élèvera : c'est justement pour cela que *vous ne coexisterez* pas parce que les différents impérialismes ne peuvent que se diriger vers l'affrontement et la guerre.

Sur un tel terrain mouvant, le discours de Khrouchtchev a cependant eu, parmi les choses sans intérêt, quelques envolées. Par exemple quand il a décrit *un axe d'affaires* Washington-Bonn qu'il oppose à un axe Londres-Paris. Peut-être le *frontiste* impénitent a vu la possibilité de jouer la carte encore commode d'une croisade contre la Reichswehr de l'Allemagne haïe qui est en train de se remettre debout de façon encore plus formidable que dans le premier après-guerre. Mais nous avons rappelé que dès 1919, alors que les canonnades de la première guerre mondiale avaient à peine cessé, Lénine prévoyait un conflit impérial entre les États-Unis et le Japon, comme s'il entendait les bombes terrifiantes, quoique non atomiques, s'abattre sur la pierre et l'acier de Pearl Harbour.

La Révolution reviendra avec la guerre générale qui n'est pas encore proche. Mais Lénine en établissant sa doctrine brillante ne pensait pas tant à la défaite militaire, à la révolution bourgeoise en retard, et à l'entrée sur scène du prolétariat dans ce drame, qu'au retour de la situation ruinée par les traîtres de 1914 qui devait également être ruinée par les traîtres de 1939 issus de la même chair que les premiers. Il vit la révolution *qui arrête la mobilisation et la guerre* et renverse les pouvoirs des monstres impérialistes bestiaux et assoiffés de sang.

La perspective de la prochaine guerre sera sombre si les premiers *missiles* arrivent à partir. Mais peut-être ne les fera-t-on pas partir si certaines éventualités non proches de l'histoire se réalisent. Une de celles-ci pourrait se rapporter à l'axe Bonn-Washington, surtout si l'unification allemande, redoutée par les deux ministères atomiques du Kremlin et du Pentagone, se réalise. Si le parti qui, en cette très lointaine année 1852, comptait peu d'hommes - outre Marx et Engels qui guettaient anxieusement, pleins des grandes visions de 1848, l'apparition des lueurs de guerres nouvelles à l'horizon d'une paix idiote - renaissait, alors le drame révolutionnaire, qui dans la première moitié du vingtième siècle avait eu pour axe la Russie, pourrait avoir pour axe dans la seconde moitié du même siècle l'Allemagne.

REGARDS PRUDENTS SUR LA DIRECTION NOUVELLE

Les paroles mesurées du rapport Khrouchtchev consacrées à la thèse de Molotov ont eu pour contrepois une affirmation qui, selon les observateurs de métier, était dirigée contre Malenkov plus que contre Molotov ; Malenkov avait été censuré plus sévèrement que ce dernier pour avoir entrevu un passage de l'économie de production à l'économie de consommation, la nécessité de mettre un frein à l'industrie lourde au profit de l'industrie légère, phase qui se place évidemment, du point de vue doctrinal, historiquement bien après la phase de l'édification totale des *bases* industrielles.

Malenkov n'a pas manqué, lui non plus, de rectifier et de retirer formellement ses affirmations : ni Malenkov, ni Molotov, n'ont été ou ne seront guillotins, même pas en effigie, comme le journaliste vulgaire s'y attendait et s'y attendra, et Boulganine encore moins. Le cas de Béria ne regarde pas les programmes économiques : il est lié à la liquidation de la période stalinienne, période d'infamie pendant laquelle l'aile saine révolutionnaire du parti russe fut soumise à la potence. Cette dernière n'aurait jamais toléré - elle qui avait pour seul but non pas des plans de construction mais la destruction révolutionnaire du capitalisme d'Occident - la honte des pactes d'alliance militaire, des copulations de la coexistence, d'un appui international - qui s'effondrant manifestement a ruiné la manœuvre ridicule - sur la lie sociale des classes moyennes là où la révolution contre le féodalisme, la seule dans laquelle elles peuvent servir de chair à canon, était réalisée et oubliée. Et aujourd'hui, c'est Béria que l'on fait *passer à l'histoire* comme un *agent de l'impérialisme*.

Mais parmi les formules mêmes de Khrouchtchev on lit, si l'on regarde bien, l'autre *revirement* ¹³, celui de demain, qui redonnera aux Trotsky, aux Zinoviev, aux Boukharine non seulement leur honneur de militants précurseurs du communisme, mais reconnaîtra leur puissante

clarté théorique et scientifique de marxistes, alors que leurs assassins et prétendus critiques marcheront au sort qui les attend, dans les bras d'acier de l'étreinte des autres monstres impériaux.

Nous nous servirons du texte paru dans l'*Unità* du résumé et des extraits du compte rendu que l'agence *Tass* a diffusés.

En faisant la comparaison avec le potentiel des pays occidentaux – les chiffres confirmeront que Khrouchtchev a eu raison de dire que la Russie est encore loin en arrière - il a dit : « la base industrielle du système socialiste devient toujours plus puissante ». À la lettre, la formule est aussi marxiste que celle de Molotov !

Khrouchtchev a résolument fait plusieurs fois fait allusion à une « faillite » du plan agricole et au faible rendement de la production kolkhozienne, en laissant entendre que cela différerait un accroissement de la production des biens de consommation. Mais cela doit être réservé à la partie économique. Même en cela il a penché vers Molotov.

Même la formule *consolider la puissance économique de notre pays socialiste* est atténuée par rapport à celle de la réalisation de la *construction* socialiste ; dans la première la Russie est politiquement socialiste, dans la seconde elle est économiquement socialiste. Deux mensonges, mais différents du point de vue théorique.

« Progrès économique, élévation du niveau matériel et culturel des travailleurs », ce ne sont pas plus des formules qui conviennent à une société *socialiste* !

La condamnation de Molotov contraste par sa froideur : « Prétendre que nous avons seulement jeté les fondements du socialisme signifie tromper le parti et le peuple ». Il y a donc encore un *peuple* alors que le socialisme avec ses « rapports de production » est déjà « édifié », c'est-à-dire alors que même le *prolétariat* ne devrait plus exister ?

Mais le coup contre l'autre côté est porté beaucoup plus à fond : « Nous rencontrons une autre façon extrême de traiter la question du développement socialiste. Nous avons chez nous certains dirigeants qui interprètent la transition graduelle du socialisme au communisme comme un signal pour l'application des principes de la société communiste dès la phase actuelle. Certaines têtes chaudes ont décidé que la *construction du socialisme est déjà complétée* (en somme la *construction* est commencée ou complétée ? Elle a seulement les fondations ou bien également le toit ?) et ils ont commencé à établir un tableau minutieux des délais nécessaires pour le passage au communisme ».

Cette seconde formule est extraordinairement *timidiste*. Même dans le capitalisme certaines fonctions économiques s'effectuent, il est vrai dans des secteurs de temps et d'espace bien limités, selon les principes de l'économie communiste, c'est-à-dire sans rémunération monétaire : l'extinction des incendies, la lutte contre les épidémies, les inondations, les tremblements de terre (géologiques !), et même le froid. Dans un pays *socialiste* on ne pourrait même pas éternuer sans contrepartie comptable en argent et en temps de travail ?

Encore un petit effort et nous y sommes, ô Secrétaire auquel – *honny soit qui mal y pense*¹⁴ – on ne rendra jamais aucun *culte*, ni aujourd'hui ni jamais.

DEUXIÈME JOURNÉE

CULTE DES VIEUX PAPIERS

Plusieurs fois nous aurons encore à montrer que les positions du mouvement de Moscou se réduisent à la négation des principes cardinaux du communisme, à leur contrefaçon absolue. Il suffit pour l'instant de mettre à jour la banalité crue de la manœuvre de papier avec laquelle on pense réellement surmonter la secousse tellurique actuelle tout en maintenant sur pied la baraque mondiale ; mais si celle-ci résiste ce sera à cause d'autres facteurs bien individualisables.

Tout le « matériel de Staline » disparaît tout d'un coup, et l'on ôte ses écrits du moindre magasin de banlieue. À sa place, on déverse, ligne après ligne, la littérature de ce vingtième congrès, plus incohérente encore, même si elle est une création collective, que les créations « scientifiques » et réellement pitoyables du *loup-garou* Staline. C'est la mise à la poubelle du siècle, dirait le journaliste ; c'est la plus grande mise à la poubelle de l'histoire, dirons-nous : des millions et des millions de roubles réduits à la seule valeur du papier. Des milliards de frais d'impression en toutes les langues ; des rotatives tournant à un rythme digne de cette époque atomique et stupide.

Même la scolastique médiévale n'a pas été si loin quand elle a brûlé des tas de livres, en même temps que leurs auteurs qu'elle avait condamnés même s'ils portaient la soutane, quand elle a excommunié ceux qui les liraient ou qui s'y intéresseraient dans l'avenir. Elle a simplement imposé aux fidèles de réciter par millions la prière d'imploration pour le pardon du péché d'hérésie et de consacrer à nouveau les chaires souillées par Satan.

La scolastique, phase historique beaucoup plus respectable que celle qui nous occupe, avait pour justification d'être totalement cohérente avec sa propre doctrine organique sur l'action et la connaissance humaine. Pour elle, les masses sont pilotées *par la conscience*, et cette dernière est accessible aux opérations de « propaganda fide » quand l'organisation choisie par l'Être suprême exprime dans ses formulations les prescriptions et la lumière de la Grâce ¹⁵.

La moderne pensée critique bourgeoise, qui ne décampe pas malgré ses piètres figures apparaissant en cascade dans toutes les directions, refuse l'Être, la Grâce, l'investiture qui donne l'infailibilité, mais elle prétend les remplacer par un pilotage de l'action humaine qui n'est pas différent, c'est-à-dire qu'elle prend les hommes *par la tête* ; et elle sombre dans le délire de la machine à imprimer, de l'alphabétisme, du livre à grand tirage et – dommage pour ce dernier – inonde le monde avec les gazettes ; pour le Maître d'école flambeau contre le Prêtre éteignoir.

On ne se trompe pas en pensant que cette prise de l'homme-citoyen par la tête est en réalité une prise par son contraire dialectique et pourtant trivial.

Nous, socialistes des temps passés, nous confondîmes notre mouvement avec une nouvelle *propaganda fide*, nombreux furent ainsi ceux qui péchèrent en ne comprenant pas que le militant marxiste n'est plus quelqu'un qui sait convaincre et enseigner, mais quelqu'un qui sait apprendre des faits qui courent loin devant la tête de l'homme alors que cette dernière, en vacillant, cherche depuis des millénaires à les suivre.

L'acception la plus mûre du déterminisme n'a rien à faire avec la passivité, mais celui-ci montre clairement que l'homme agit avant d'avoir voulu agir et veut avant de savoir pourquoi il veut, la tête étant le dernier et le moins sûr de ses organes. Le meilleur usage qu'un groupe d'hommes puisse en faire sera de prévoir le moment historique où ils seront catapultés – il s'agit donc de bien autre chose que de passivité ! -, pour la première fois la tête en avant, dans le tourbillon de l'action et de la bataille ¹⁶.

Les charlatans aux ressources inépuisables et qui imaginent des manœuvres pour l'emporter astucieusement dans toutes les situations difficiles possibles, les super-activistes, nous les voyons depuis des années procéder de façon obscène, le visage imperturbable mais *le cul-le-premier* ¹⁷.

Nous consultons à nouveau, malgré eux, les pamphlets jaunis et remarquables qui nous guident depuis environ un siècle : ces messieurs nous offrent un essai sur leur *retour au marxisme*, en changeant d'un jour à l'autre, à chaque sifflement du contremaître, tout leur arsenal imprimé, en critique historique, économique, politique, philosophique, certains qu'ainsi ils changeront à leur façon la face du monde.

Ce n'est certes pas d'aujourd'hui que nous avons appris à éviter le culte de la personnalité, et c'est justement pour cela que nous compulserons l'œuvre de Staline quand nous en aurons envie : mais nous ne donnerons pas un sou de plus pour ce nouveau florilège de conneries que l'on vient de lancer et qui déborde aujourd'hui.

TOURNANTS AVOUÉS

Lors de la première journée de ce Dialogue nous avons examiné deux aspects de l'effacement et de la réécriture des dogmes opérés par ce concile moderne, qui n'est ni le concile de Nicée, ni celui de Trente mais de Moscou. Nous avons particulièrement insisté sur ce faux credo : « l'économie russe d'aujourd'hui est de structure socialiste » qui, jusqu'ici, n'a pas été jeté par-dessus bord, de même que sur l'autre non moins dément de Staline : « dans l'économie socialiste la loi de l'échange entre équivalents (improprement appelée loi de la valeur) est en vigueur » ce qui fait que les choses restent les mêmes.

Nous nous arrêterons plus loin sur les points économiques qui ont été traités de plus près dans le discours de Mikoyan. Nous avons pour l'instant pris acte du changement de position sur l'*historiographie* et le *culte de la personnalité* qui, déjà contenu dans le discours du secrétaire du parti, a été amplement développé dans d'autres discours.

Le premier changement consiste à ravalier comme calomnies toutes les accusations de trahison lancées contre les bolcheviks antistaliniens exterminés dans les « purges » obscènes. Les morts restent morts, et leur mort conserve la forme de la destruction de l'avant-garde ouvrière révolutionnaire : l'erreur d'« historiographie » ne se rachète pas par une *réhabilitation* (nous tenons absolument à être appelés traîtres et bandits fascistes par ces gens-là, alors que nous aurions une sainte horreur d'une réhabilitation de leur part !). L'*erreur* apparaîtra dans sa lumière historique le jour où la position marxiste de ce mouvement puissant (il s'agissait de dizaines de milliers de militants éprouvés de tous les pays que la contre-révolution a sélectionnés et exécutés, et cette contre-révolution était dès alors évidente, comme la véritable historiographie marxiste l'enregistrera) resplendira dans son exactitude, c'est-à-dire quand on *devra* déclarer que la trame économique de la société russe n'est pas socialiste. On ne le confesse pas encore aujourd'hui pleinement. Mais l'heure viendra.

Le deuxième changement que nous avons examiné jusqu'ici est celui de la condamnation du culte de la personnalité. Cette deuxième condamnation a été imposée par une nécessité impérieuse et elle est aussi totalement incompatible avec la position marxiste. On liquide le culte de Staline au moyen d'une interprétation erronée, en prétendant que c'était Staline lui-même qui l'avait créé et en affirmant qu'à la place du Chef unique on doit mettre une direction « collégiale » de l'État et du parti. Là également la position nouvelle est inconsistante et l'on n'y trouve pas la solution juste du rapport entre classe et parti. S'il était possible à un homme de contraindre une collectivité entière de croire au mythe de son pouvoir personnel, il ne s'agirait pas d'une erreur d'un mauvais marxiste, mais bien d'une preuve historique décisive *contre* le marxisme.

Puisque le discours de Khrouchtchev a été le premier diffusé, ce qui a frappé, plus que les changements (apparus par la suite sensationnels) sur les deux premiers points que nous venons d'étudier, c'est sa position vis-à-vis des partis communistes (bien peu n'ont pas abandonné un tel nom ; et il vaut mieux dire des partis liés à Moscou) des pays situés « au-delà du rideau de fer ». Dans tous les pays – a-t-il dit – notre programme reste l'avènement de la société communiste ; nous n'y avons pas du tout renoncé (cette confession viendra bien plus tard). Mais quant au procès historique qui conduit de la société capitaliste au communisme, nous ne pensons pas qu'il doive obligatoirement passer par la guerre civile, l'usage de la violence, la dictature prolétarienne comme Lénine le soutenait en 1917 (Khrouchtchev a fait quelques réserves sur ce point) et nous admettons qu'il puisse y avoir des *voies* différentes de la voie russe et propres à chaque pays. Il a soutenu que l'on pouvait également retenir la voie de la conquête de la majorité parlementaire et que les partis doivent utiliser dans cette lutte non seulement l'appui des travailleurs salariés mais l'alliance de ces derniers avec les classes moyennes, l'approbation du *peuple* et de tous les hommes *cultivés* et de bonne volonté. Il n'a cependant pas exclu que dans certaines situations au lieu de prendre un tel chemin pacifique, ou quand ce chemin est barré par le capitalisme, on ait recouru à la guerre civile.

Cette déclaration crasseuse trouve entièrement son origine dans la nécessité de soutenir les thèses bien connues de politique internationale : coexistence avec les pays capitalistes, possibilité d'éviter la guerre avec eux.

Jusqu'à-là (*en principe*) il n'y a pas de *tournants* par rapport à la position de Staline, et donc il ne s'agit pas d'un changement retentissant, comme dans l'histoire des trahisons et pour le problème de la direction personnelle. En fait on jette le masque et l'on dit, tout en assurant revenir au marxisme et au léninisme orthodoxes en abandonnant erreurs et déviations, que l'on adopte dans les pays étrangers l'action politique qui avait été celle des partis social-démocrates et petits-bourgeois depuis toujours.

Il était donc logique que l'on constatât la rencontre du nouvel opportunisme avec l'ancien et la complicité de tous les deux pour sauver l'ordre bourgeois. Mais il ne nous suffit pas de dire, à nous marxistes, que la première vague et la deuxième vague de l'opportunisme sont la même chose, ni d'en déduire hâtivement que le capitalisme d'Occident et celui d'Orient, indifféremment, sont les mêmes. Les voies historiques des deux opportunistes sont différentes (le second est nettement pire) comme la façon dont le capitalisme s'est développé dans les deux camps, et la révolution le vaincra par des voies différentes mais en aucun cas pacifiques.

Cette confession de Khrouchtchev est-elle inédite ? On doit étudier de nouveau la question du chemin du pouvoir et du pouvoir de classe, en répétant, on l'a compris, ce que nous avons *toujours* dit.

Si la société humaine présente dans son histoire une série de heurts et de conflits, la période troublée actuelle ne fait certes pas exception.

Ce congrès ne pouvait pas ne pas l'examiner. Et le problème de la lutte sociale et politique dans les pays qui sont en dehors des frontières de l'U.R.S.S. et du fameux « rideau », le problème de la « politique intérieure » des pays « capitalistes » ne sont pas, de l'avis de tous, les seuls. Il y a également le problème de la politique russe et nous savons comment Khrouchtchev et ses camarades y répondent : il n'existe ni classes ni lutte de classe, la concorde règne autour du gouvernement socialiste parfaitement uni. À cela on répond avec l'examen complet de la structure économique et sociale russe que nous sommes en train de développer. Dans la vision difforme des convertis par Staline (à tout sauf à Marx et Lénine), en Russie et dans les pays frères, il n'y aurait plus de heurt entre État et Société, au sens d'Engels, mais il n'y en aurait que dans les pays atlantiques où la lutte de classe est toujours vivante (et encore, dans un sens abâtardi).

Une fois les États du monde divisés en deux groupes, le problème des rapports de force entre eux apparaît. Ce problème naît de trois façons différentes. Rapports entre les États d'un groupe et ceux de l'autre groupe - rapports entre les États du groupe Est - rapports entre les États du groupe Ouest. Nous sommes donc en plein dans les problèmes que nous avons traités dans le *Dialogue avec Staline*. En économie : marché unique mondial ou double marché ? En politique : paix ou guerre ? Question qui regarde également les deux derniers cas au sein de groupes homogènes.

Les changements nous semblent ici les suivants. La coexistence, dans le sens de « non guerre » et de « chacun est maître chez soi », avait été affirmée au XIX^e congrès et l'est au XX^e. Mais il apparaît clairement que l'*émulation* dans le sens de *compétition* économique sur un marché unique (nous avons démontré la rigueur de la démonstration faite par un économiste bourgeois qu'il s'agissait de l'aveu de la nature analogue, mercantile et capitaliste, des deux économies des deux côtés) est acceptée par le XX^e congrès alors que sous Staline on était fortement réservé sur cette question. Ce congrès était-il une académie marxiste comme il le prétend ? N'a-t-il pas plutôt réduit en pièces l'idole Staline pour satisfaire les demandes de la Chambre d'affaires du Capitalisme mondial ?

Quant aux rapports entre États au sein du groupe Est, on souligne l'impossibilité de conflits entre eux, et les effusions extérieures sont chaleureuses. Mais qui croira à ces chaleurs d'animaux à sang froid ? Qui pourrait se tromper à ce point ¹⁸ ? Toutefois parmi les motifs pour lesquels on s'est débarrassé de Staline et de sa dépouille ne trouve-t-on pas le fait qu'en Asie on rue dans les brancards et que l'on semble être moins enclin à réciter son rôle de satellite qu'en Europe ?

Le troisième problème, celui des heurts entre États de l'Ouest, et là il s'agit de véritables Crabes avec des tenailles véritables, semble également subir quelque changement. Mais, illustres membres du vingtième congrès, sur ce point le *ci-devant* ¹⁹ (vous nous empestez à mille lieux de jacobinisme bourgeois !) astre de science Staline était plus léniniste (sur cette prétention nous lui avons dit son fait !) que vous ! Pour lui la guerre *entre* les États de l'impérialisme capitaliste dans le groupe ouest restait *inévitabile*. Et l'oriflamme de la Révolution Sociale, même s'il était déjà réduit alors à un vain épouvantail, avait seulement été amené de moitié.

Nous avons donné acte à Khrouchtchev d'une prophétie solide sur les rapports entre pays occidentaux, quoiqu'il parlât plus de heurts entre *axes* d'affaires qu'entre *axes* de guerre. Mais indubitablement ce Monsieur a, en liaison avec le spectre de la guerre, réduit les voiles de la menace révolutionnaire, et la toile a déjà été amenée au trois quarts.

De ces navigateurs à la carrière précaire, quel est celui qui restera à bord pour effectuer les opérations nécessaires lorsque, sans pitié, le vent de la Grande Bourrasque se remettra à souffler ? Jouez donc encore pendant quelque temps avec votre cyclone « Marianne », ô chefs d'une Russie néo-bourgeoise parfumée de Coty ²⁰.

Pour le moment consacrons-nous au problème classique du pouvoir en pays capitaliste, et prenons avec des pincettes vos théories « créatrices » nouvellement nées : elles puent la putréfaction.

D'ABORD LE BUT, ENSUITE LES MOYENS

Naturellement la première réaction de la presse capitaliste internationale a été de feindre la stupeur : pourquoi, après tant d'efforts pour la détente générale, la première chose que Khrouchtchev dit est que son mouvement est toujours *pour* le socialisme et le communisme dans tous les pays ? Non plus guerre, ni chaude ni froide, mais toujours la propagande pour la révolution dans tous les pays avec lesquels on maintient des relations de correction et d'amitié ? Ce jeu des deux parties durera encore de très nombreuses années : délicieuse stupidité feinte.

Mais où es-tu, Trotsky, toi qui proclamais qu'avec la guerre polonaise – même si tu la jugeais précipitée en fonction de tes forces militaires - on devait porter la Révolution prolétarienne au cœur de l'Europe bourgeoise ? La façon dont Khrouchtchev s'est déclaré toujours communiste est bien spéciale. Il s'en est pris aux bourgeois de l'étranger qui trouvaient qu'il était contradictoire de se déclarer pour la coexistence pacifique et d'affirmer avoir pour programme le communisme dans le monde entier. Selon lui « les idéologues bourgeois confondent les questions de la lutte *idéologique* avec celle des rapports entre les États », alors que « la grande doctrine marxiste-léniniste » affirme « que l'instauration d'un régime social dans tel ou tel pays est une question intérieure des peuples de chaque pays ».

Tout ce que Khrouchtchev admet, c'est que *les communistes ne sont pas les soutiens du capitalisme* ! Les folliculaires bourgeois ont-ils pris cela pour le langage de Jupiter tonnant ? Mais Khrouchtchev a ajouté que *les communistes ne s'immiscent pas dans les affaires intérieures des pays capitalistes*. Eh, don Carlo Marx, dans quelles affaires *t'immisçais-tu* en cette lointaine année 1850 ? Tu ronflais en attendant la fondation de l'État d'Israël, unique État à propos duquel tu aurais eu droit de pontifier ? Et alors, où ce Scythe a-t-il étudié la « grande doctrine », par les cornes d'Adam ²¹ ?

Laissons ces perles.

Avec nos pauvres moyens voici comment nous lisons le discours : moi, secrétaire du Parti, en Russie je suis communiste non seulement idéologique mais aussi *constructif* (belle expression à la mode d'aujourd'hui qui, comme dans cent autres cas, *est en compétition*; avec le même style, en gants blancs, des deux côtés du rideau de fer) mais à l'étranger je suis un communiste « idéologique », et stop. Désormais, avec la coexistence, on assiste à la naissance d'un *tourisme* réciproque : le voyageur yankee, à la vue de la note présentée par l'hôtelier (elle paraît toujours salée) : payer ? Fi donc, chez vous je suis un capitaliste, mais purement *idéologique*.

Contentons-nous donc du communisme idéologique mais regardons-le un moment à la lumière. Le socialisme, nous le savons depuis notre colloque avec Baffone, est basé sur la loi de l'échange sur le marché. Il ne restera qu'à attendre le communisme quand ses « idéologues » l'auront *construit*, selon la grande doctrine de ... Fourier-Owen. Pour le moment le secrétaire idéologique l'explique ainsi : *le communisme ... sera un régime social ... ou chaque homme travaillera avec enthousiasme selon ses capacités et recevra, EN ÉCHANGE DE SON TRAVAIL, selon ses besoins.*

Mais cela c'est la *grande doctrine* du brocanteur et du charcutier du coin ! L'*échange* du travail contre les biens de consommation subsiste, la société tient le livret de compte de chaque sujet individuel, on ne songe même pas à faire ce que l'on fait dans certains secteurs restreints de la société actuelle : recueillir du travail et distribuer objets et services satisfaisant les besoins, même quand celui qui en a besoin ne fournit pas le travail équivalent, sans perdre plus son temps à écrire l'équation mercantile ! Si le but que Khrouchtchev se fixe est *du point de vue idéologique* aussi facile à atteindre, alors peut-être ses routes tortueuses et équivoques permettent-elles de le rejoindre !

MOYENS : LA VIOLENCE

La phrase suivante est juste : *il plaît à nos ennemis de nous présenter, nous léninistes, comme des partisans de la violence, toujours et dans tous les cas.* Le facteur violence, pour nous, n'est pas un critère qui permet de distinguer le marxiste révolutionnaire de celui qui ne l'est pas. On ne peut pas être *partisan* de la violence parce qu'elle n'est pas un but mais un moyen, une phase transitoire. La société communiste sera sans échange, et *seulement pour cette raison* elle sera sans violence, à la fin. Parce que seulement alors elle sera sans classe.

Il peut toutefois y avoir – c'est le point délicat ! – des *partisans de la non-violence* qui diraient : du point de vue idéologique, je veux l'émancipation du prolétariat, mais si pour l'obtenir la violence est nécessaire, j'abandonne cette revendication. Quiconque dit cela n'est pas marxiste : tout pacifiste « immédiat » est repoussé par le marxisme. Et Lénine repoussa, en suivant le mot de Marx,

quiconque est contre toute guerre, toujours et partout ; nous l'avons longuement expliqué dans la première partie de *Structure de la Russie*.

Mais le marxisme condamne également même cette thèse très ancienne : la violence civile fut un moyen adapté à l'émancipation des citoyens du régime féodal et despotique, et elle le redevient si les conquêtes de la liberté personnelle et la démocratie sont menacées ; mais tant que la liberté est respectée la lutte politique *doit* être pacifique.

Il condamne non moins la thèse suivante : depuis l'époque de la Commune de Paris, ou au moins depuis la fondation de la Deuxième Internationale, la transformation de la société bourgeoise en société socialiste adviendra graduellement et sans recours à la violence, au moyen de mesures réalisées par le prolétariat avec l'arme du suffrage universel qui conduira son parti au pouvoir.

Ces thèses ne sont pas des thèses morales, philosophiques, ou « idéologiques », ce sont des thèses strictement historiques. Lénine lui-même a clarifié les doutes, qui ont donné lieu à de longs débats, sur les énonciations de Marx et d'Engels : la version selon laquelle jusqu'à 1865 ils pensèrent qu'une victoire pacifique du prolétariat en Angleterre était possible, Engels la considérant possible à sa mort en Allemagne. En théorie, on peut admettre qu'une bourgeoisie se trouvant dans des conditions particulièrement défavorables abandonne le pouvoir politique à un parti ayant un programme socialiste : mais le heurt violent se produira immédiatement après. Lénine note que Marx (dans une réponse après une conférence aux Pays-Bas) niait la possibilité, même en Angleterre, d'une « démission » de la bourgeoisie du pouvoir, et quant à Engels, sa préface tant discutée suggère seulement, dans l'Allemagne de 1890, de laisser au gouvernement l'initiative du conflit.

Ce que nous disons là pour le moyen de la *violence* vaut également pour le moyen de l'*insurrection*, de la *guerre civile*. En théorie elles ne sont pas pensables et désirables dans tous les cas. Leur emploi a des limites historiques.

Cette limite, Lénine et tous les marxistes radicaux la placèrent, dans un deuxième cycle européen succédant au cycle *classique* de 1848-1871, au début de la phase impérialiste de 1900, et ils démontrèrent que tous les pays développés l'avaient dépassée à la date de l'éclatement du premier conflit mondial.

Ces prémisses historiques, selon Khrouchtchev, seraient changées, et donc il pourrait apparaître des cas dans lesquels la prise prolétarienne du pouvoir pourrait se faire sans violence ni sans guerre civile.

Nous contestons avant tout les circonstances de fait invoquées : *Les forces du socialisme et de la démocratie ont crû*. Faux. Au moment où Lénine établit sa théorie historique toute l'Europe était parlementaire et les partisans des partis socialistes étaient très nombreux dans tous les pays. L'impérialisme économique, selon Marx et Lénine, a *plus tard* engendré les formes politiques totalitaires, battues dans la guerre mais l'emportant dans le type social du capitalisme superdéveloppé. : pourquoi dénonce-t-on dans ces mêmes pages le danger qui menace la démocratie en Amérique, en Angleterre, en France, en Allemagne, etc., dont les gouvernements, hier alliés, sont dépeints souvent comme des *brigands fascistes* ? À moins que ce ne fût une *musique de Staline* ?

L'existence, après la « période idyllique » de 1890-1910, de deux guerres féroces ne compterait-elle pour rien ?

« *Le camp des pays du socialisme compte plus de 900 millions d'hommes* ». Nous contestons l'existence du socialisme – et de la démocratie qui nous importe peu – dans ces pays comme *forme nouvelle* dans un tel camp. Une *nouveauté* historique a mis en mouvement ces 900 millions d'hommes, seul un aveugle pourrait le contester. Mais de quelle façon ? Grâce à des explosions de violence et de guerre civile. Un des deux termes suffit à exclure que le reste du monde ne se retourne sens dessus dessous sans canonnades, tranquillement.

Quant à la « *force d'attraction* » et aux « *idées qui ont conquis les esprits...* » nous en faisons grâce ... à la nouvelle philosophie marxiste.

Dans tous les cas, admettons et même concédons pour un moment, dans un but dialectique, ce que nous venons de nier, que le capitalisme en quelque pays abandonne la direction par pudeur de ses vieilles fautes, par résignation chrétienne, par paralysie due à l'hydropisie, par *fair play*, et puis zut par tout ce que veut bien imaginer le secrétaire général ; qu'on le laisse crier : sapristi, vous m'avez battu dans une compétition pacifique, je m'avoue battu, vous m'avez régulièrement surclassé : je reconnais que vous êtes ... plus capitaliste que moi !

LA PIERRE PHILOSOPHALE

Acceptons donc pour un instant l'hypothèse de la prise du pouvoir politique par le prolétariat, pour une fois, *sine effusione sanguinis*, sans violence, sans soulèvement, sans putsch, sans blanquisme, sans insurrection. Tous ces éléments ne sont pas des éléments qui font la différence : Khrouchtchev a raison.

Mais il y en a un autre, le SEUL, le GRAND, l'IRREMPLAÇABLE, TU par le XX^e congrès : LA DICTATURE DU PROLÉTARIAT.

Il y a quelque élément dans la grande doctrine de Marx et de Lénine qui n'a pas changé entre 1848 et 1917 quoique dans l'intervalle le monde bourgeois ait fait un plongeon dans un quart de siècle délicieux.

Aurait-il changé après ? À l'époque des deux guerres qui ont incendié la planète entière ? De la plus grande victoire révolutionnaire de l'histoire, celle d'Octobre, plus fortement et plus longuement armée que la révolution épique de 1793, qui a fait retentir encore plus fort le cri héroïque de la Carmagnole bourgeoise : *vive le son, vive le son – vive le son du canon !²²* ? De l'étouffement dans le sang non seulement des Communes de Berlin, de Budapest, de Munich, - après la première guerre - de Varsovie, de Berlin encore une fois, après la deuxième ? De l'exécution des communards de Lénine : Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Boukharine, Radek et de dizaines et dizaines d'autres grands maîtres, de centaines et de centaines de sergents et de vétérans du marxisme, de mille et mille soldats de deuxième classe, fils de la guerre glorieuse menée par le prolétariat de Russie ? De la fausse mais sanglante insurrection partisane - qui couvrit d'un masque bourgeois, au moyen de la dégénérescence, les prolétaires européens - contre les massacres de la dictature capitaliste en Italie, en Allemagne, en France, en Espagne, dans les Balkans et partout ? De quarante années de guerre civile en Chine lors desquelles des armées immenses se harcelaient alternativement et plusieurs fois de l'extrême nord au sud ? De cent épisodes de luttes coloniales sanglantes dans huit ou dix empires lors desquels les exploits des européens les plus démocrates font pâlir ceux des régimes réactionnaires dans la série inénarrable qui va des massacres par les Belges des nègres du Congo, avant que l'on ne verse les larmes en 1914 sur le *peuple martyr*, à la déportation récente de l'évêque chypriote par la sinistre Albion, et de tout le reste ?

Tous les événements historiques qui se sont passés dans le monde entre les deux dates, avant que les deux colosses – dont les noms souillent les déclarations du Kremlin - ne *s'accordent*, était de la littérature pour fillette si on les compare avec les événements cannibalesques qui se déroulèrent dans le monde après que la Dictature d'Octobre a lancé au monde de Mammon qu'est le monde du Capital son défi terrible dont l'enjeu est la mort !

Bien que dans ce même congrès, où l'on s'enorgueillit de mise en chantier de nouveautés, où l'on dénonça des erreurs, et où l'on se vanta de découvertes à la chaîne qui *élargissent* le marxisme, on a plusieurs fois admis qu'il y a quelques *principes* auxquels on ne doit pas toucher et que l'on ne doit pas changer ; et pourtant voilà que l'on attende au *principe des principes* sans lequel nous, du dernier au premier, nous, les millions de révolutionnaires d'hier, d'aujourd'hui et de demain, cessons d'exister.

La parole nouvelle du Parti qui lançait au monde son *Manifeste* en 1848, année agitée de convulsions, porte sur le *passage au socialisme*, traité de façon béotienne par le XX^e congrès.

« Toutes ces *mesures sociales* (qui défont les nœuds de l'oppression bourgeoise) ont comme prémisses *l'organisation du prolétariat en classe dominante* – après son organisation en *parti politique* – et *l'intervention DESPOTIQUE dans tous les rapports de production bourgeois* ».

Despotisme, messieurs, ou force de persuasion ? !

Le *Manifeste* ne dit mot (dans le passage cité) sur l'insurrection à main armée. Il s'agit plus que d'une révolte d'esclaves. Ce sont les forces productives impersonnelles qui se révoltent, et l'expropriation des expropriateurs naît en résolvant une équation scientifique. Dans le *Manifeste* le canon ne tonne pas ! Mais il pose son poing d'acier, la Dictature, sur l'ennemi, même vaincu, prisonnier, et soumis.

Dans l'épopée de la défaite du prolétariat de Paris en 1848, on entend retentir la parole et la consigne : *destruction de la bourgeoisie ! Dictature de la classe ouvrière !* Elle retentit parce que, comme c'est advenu et comme cela adviendra cent fois, la classe moyenne *insurgée* contre la droite noie dans le sang, une fois qu'elle a obtenu la victoire, l'avancée sans méfiance, la pusillanime et

naïve « compétition émulative du prolétariat ». Alors, contre ces agents du système bourgeois condamnés par l'inertie historique à servir de bourreau de la révolution socialiste, comme ils l'avaient déjà été en 1831, se leva le cri : dictature de la classe ouvrière ! Cri qui sera repris avec un héroïsme également malheureux en 1871. Et silence dans toute autre partie du *peuple* ! Non seulement des *patrons*²³ et des *banquiers*²⁴, mais des *épiciers*²⁵ sordides, usuriers des rues de Paris ! Silence chez *Jacques Bonhomme*²⁶ (le paysan français) avec son *bas de laine*²⁷, le bas rempli d'or bourgeois.

Et Engels, le prétendu adversaire de l'insurrection, tant d'années après, à la fin des persécutions des socialistes allemands, s'écrie : vous demandez, philistins, qu'est-ce que la dictature ? La Commune de Paris : c'était la dictature du prolétariat ! Et donc même contre une bourgeoisie qui abdique (et même si c'était entre les mains d'un Khrouchtchev), contre une bourgeoisie désarmée, *on prendra des otages*, et le prolétariat dictateur, dans les conditions données, en fera l'usage qu'il en fit à Paris en 1871, en en répondant avec superbe devant l'histoire, par les râles des Fédérés et par l'apologie qu'en fit Charles Marx et qu'il lança aux visages de ses bourreaux.

L'ESSENTIEL CHEZ MARX-LÉNINE

Dans la deuxième édition de *l'État et la Révolution*, écrite par Lénine en 1918, celui-ci inséra les passages de la lettre de Marx au camarade Weydemeyer, lettre dont nous avons déjà parlé, parce qu'il pense qu'« ils expriment ce qui distingue substantiellement et radicalement la doctrine de Marx de celle des penseurs bourgeois et l'essence de sa doctrine sur l'État ».

Nous avons bien voulu concéder que *l'essentiel* n'est pas dans l'usage de la violence, dans la guerre civile, dans l'insurrection, c'est-à-dire que l'on peut envisager un cas historique de dénouement non sanglant de la lutte de classe. Mais l'original, l'essentiel pour la « grande doctrine de Marx et de Lénine » ne réside pas non plus dans la lutte des classes, mais dans la *dictature* et la *destruction de l'État*. Comment le dire mieux que Lénine lui-même ?

« Mehring publia en 1907 dans la *Neue Zeit* certains extraits de la lettre de Marx à Weydemeyer datée du 5 mars 1852. Cette lettre contient, entre autres choses, la remarque importante que nous rapportons : “En ce qui me regarde, je n'ai ni le mérite d'avoir découvert l'existence des classes dans la société contemporaine, ni celui d'avoir découvert la lutte des classes. Des historiens bourgeois avaient exposé longtemps avant moi le développement de la lutte des classes, et certains économistes bourgeois l'anatomie économique des classes (dans laquelle stupidement, notons-nous au passage, certains groupes tout récemment constitués, en reprenant une très vieille erreur, veulent voir tout le communisme). Voici ce que j'ai (Moi Marx) découvert et démontré : 1) *Que l'existence des classes ne se rapporte qu'à certaines phases historiques du développement de la production* (thèse qui concerne la non éternité des classes : il y a eu et il y aura des formes de société humaine sans classes) ; 2) *Que la lutte des classes conduit nécessairement à la dictature du prolétariat* ; 3) *Que cette dictature elle-même n'est qu'une phase de transition à la suppression de toutes les classes et à la société sans classes ...* »

Lénine après avoir parlé de doctrine essentielle, substantielle, et radicale, fait de celle-ci la « pierre de touche » de la compréhension et de la reconnaissance *effective* du marxisme. Et il ajoute : *n'est pas marxiste* quiconque n'étend pas la reconnaissance de la lutte de classe jusqu'à la reconnaissance de la *dictature du prolétariat*.

Il est d'une évidence cristalline que toutes les *voies* de prétendu passage au socialisme qui n'étendent pas la reconnaissance de la lutte de classe jusqu'à la reconnaissance de la dictature caractérisent l'opportunisme contre lequel se déroula la bataille matérielle et théorique de Lénine en ces années, et que ce principe de la dictature est un principe de base qui est valable pour tous les temps et pour toutes les révolutions. Une telle découverte originale du marxisme n'est pas une « conquête créative » de l'expérience historique sur laquelle on a tant jacassé ; Marx l'établit alors que l'on n'avait pas encore vu dans l'histoire une dictature prolétarienne, et encore moins une suppression des classes. Lénine en fait un principe auquel on ne peut déroger (après qu'Engels avait désigné dans la Commune de Paris le premier exemple historique de dictature prolétarienne), peu après l'établissement triomphal de la première dictature du prolétariat, alors qu'elle est en lutte contre des assauts ennemis très violents et toujours bien avant que l'on ne voie un exemple historique, très lointain aujourd'hui encore, de disparition des classes et de l'État.

Il peut venir celui qui veut dire que la leçon de l'histoire a démenti Marx et démontré que dans le développement des formes de production on aura des phases sans dictature ; mais ce qui *ne peut subsister* et qui est inadmissible c'est de proclamer comme le fait Moscou que l'on *retourne* à la doctrine de Marx et de Lénine – qui concordent en ces pages à 70 années de distance sur le « caractère discriminatif » de leur théorie commune - tout en reconnaissant une forme de lutte des classes qui se développe au niveau mondial comme une *coexistence pacifique* et une *compétition émulative*, et, dans certains pays, comme « lutte idéologique » et comme *conquête parlementaire* de l'État.

Quand vous dites – et c'est là le point important – qu'au moyen de mouvements à l'intérieur du cadre constitutionnel dans certains pays (qui ne seraient d'ailleurs que deux dans le monde : la France et l'Italie) vous espérez vous emparer du pouvoir (tout en n'excluant pas, à la rigueur, le recours à la lutte armée au cas où le pouvoir ne vous serait pas remis après une victoire électorale en violation de la Constitution), vous n'affirmez pas et vous niez même en théorie et en pratique que vous détruirez le vieil appareil d'État. Vous n'excluez pas non plus la perte parlementaire du pouvoir dans des phases ultérieures puisque vous refusez de supprimer tout droit politique aux classes non travailleuses : la dictature du prolétariat est cela et rien d'autre.

L'APRÈS-CONQUÊTE DU POUVOIR

Nous avons fait une autre concession – tout aussi fictive que celle de l'arrivée au pouvoir sans lutte insurrectionnelle - : que vous parveniez à un pouvoir *stable*, comme nous l'avons dit plus haut, après la conquête « populaire » du pouvoir et que vous assumiez l'engagement de défendre par la force une telle stabilité dans le cas où la majorité électorale viendrait à vous faire défaut ; il est facile de voir que cet engagement est impossible à tenir et donc à assumer.

Ces concessions et hypothèses historiques absurdes nous les retirons immédiatement ; que le lecteur ne craigne pas que nous croyions avoir réellement affaire à des socialistes et des communistes « quant à leurs buts », coupables seulement de commettre des bévues retentissantes à propos des « moyens »²⁸. L'expression de « passage au socialisme » est en elle-même une énormité. Le terme *passage* sert à ce que l'élégant jargon moderne (des jeunes messieurs que Lénine fustigeait) nomme *peloter* : arrière peloteurs de la Révolution ! La Révolution est affrontement, heurt, explosion féconde, brèche sanguinaire dans l'histoire !

Nous avons donc *supposé* qu'un gouvernement « socialiste » soit parvenu au pouvoir par la voie « constitutionnelle », en « unissant autour de la classe ouvrière les *paysans travailleurs* et les *intellectuels*, toutes les *forces patriotiques* ». Le gouvernement fondé sur une telle majorité pourra-t-il la conserver – et même aurait-il pu jamais l'obtenir ? – s'il dit : nous n'admettons pas que des élections prochaines nous ôtent le pouvoir et nous restons fermement au pouvoir en ne faisant plus d'élections ou en en faisant mais à la façon que désormais tous ont apprise : votez librement, électeurs, mais seulement en faveur du gouvernement ?

Que diront les *paysans*, que diront les *intellectuels*, que diront les *forces patriotiques* (lire, pour fixer les idées, en Italie, les catholiques « de gauche » et même de centre-gauche) ? Évidemment eux aussi, imbus de constitutionnalisme à tout prix, ils pourraient descendre en armes si l'histoire répétait la situation d'une dictature de droite avant ou après une élection suivie d'une victoire populaire, mais ils ne le feront pas pour une dictature prolétarienne qui suspend les garanties sacrées aux noms desquelles on aura monté toute cette cuite. Mais que diront les prolétaires authentiques eux-mêmes, dotés d'esprit révolutionnaire et marxiste ? Ils ne diront rien parce qu'il n'y en aura pas, dans le cas contraire on n'aurait pas pu même envisager l'éléphantique front populaire.

Khrouchtchev évite donc soigneusement d'employer le mot scandaleux de Dictature. Il parle de façon expurgée d'une « direction politique de la classe ouvrière avec à sa tête son avant-garde ». Il fait écho aux traducteurs de Marx qui écrivaient *critique* du prolétariat au lieu de dictature révolutionnaire du prolétariat.

En effet il va jusqu'à dire que « là où le capitalisme dispose d'un énorme appareil militaire et policier les forces réactionnaires (?) opposeront une forte résistance ». Dans ce pays d'exception , il nous fait la grâce d'admettre que « le passage au socialisme adviendra à travers une âpre lutte de classe révolutionnaire ».

Nous sommes donc arrivés à la reconnaissance de la lutte de classe dans quelques cas spéciaux, mais pas à la reconnaissance de la dictature après la prise du pouvoir. C'est ce que Lénine

appelle avoir réduit Marx à un vulgaire libéral. Même le juriste libéral le plus conservateur admet que les citoyens usent de la force quand on viole un de leurs droits *constitutionnels*. Nous n'aurions donc le droit de lutter âprement contre les *forces réactionnaires* seulement qu'après avoir démontré qu'elles n'ont pas la majorité parlementaire !

Nous ne sommes pas en train de répéter ici la démonstration de l'impossibilité d'utiliser le Parlement à des fins de classe ni d'expliquer aux Khrouchtchev et Togliatti que leur méthode ne leur apportera que des désillusions. Nous savons bien qu'ils doivent parler ainsi et pourquoi ils doivent parler ainsi. Ils ne sont que les organes dans lesquels souffle justement la volonté de ne pas faire arriver au pouvoir le prolétariat, et si parmi eux il y en avait quelques-uns qui le faisaient sans en être pleinement conscients cela pour nous ne changerait rien.

Un seul point nous importe : ce reniement bruyant du stalinisme peut dans tous les cas être expliqué en le déduisant du jeu des forces internationales et sociales internes à la Russie, et c'est ce que nous sommes en train de faire, mais on ne peut pas le présenter, même pour les plus niais, sous la bannière de *retour à la doctrine de Marx et de Lénine*.

Les formulations inhabiles et négligées du vingtième congrès, même prises comme de la « littérature », contiennent ouvertement le refus du point central de la doctrine invoquée : « la dictature comme transition à la suppression des classes », c'est-à-dire la dictature *après* la conquête du pouvoir. La thèse qu'*ils* obtiendraient le pouvoir sans bataille pourrait même être vraie puisque cela serait tout à fait avantageux pour l'ordre bourgeois.

LÉNINISTES KAUTSKYENS

On répond facilement à cette nouvelle édition tant vantée du léninisme au moyen des paroles de Lénine lui-même tel qu'il pourrait parler après le XX^e congrès.

Ces messieurs ont fait naturellement de nombreuses citations de Lénine. Le passage sur lequel s'appuie le discours de Khrouchtchev, selon lequel ce serait faire une fausse application du matérialisme historique que de donner un schéma général de la succession de phases préétablies que doivent traverser *tous* les pays, est comme d'habitude cité en dehors de toute référence à la doctrine intégrale de l'auteur. Lénine écrivait en polémiquant ouvertement contre les socialistes de droite qui avaient stupidement établi au nom de Marx que la Russie, et son prolétariat ainsi que le parti bolchevik, ne devaient pas bouger parce que le matérialisme historique imposait que la révolution russe ne pouvait être prolétarienne qu'après que les révolutions prolétariennes européennes s'étaient produites. La révolution russe devait donc être dirigée par la bourgeoisie jusqu'à ce que l'économie russe pût se mettre à la hauteur des économies occidentales. Depuis quarante ans nous menons nous aussi cette bataille contre l'idée bestiale selon laquelle la forme révolutionnaire russe doit être démocratique et non dictatoriale pour des motifs de « déterminisme économique ». Dans notre étude sur la Russie, nous sommes en train de montrer, en étudiant les paragraphes successifs des écrits de Lénine, que sa théorie de la révolution russe y était déjà construite dès le début du siècle en un véritable chef-d'œuvre de continuité cohérente. On ne cite pas Lénine avec seulement deux chiffres : celui du volume et celui de la page de la citation. Nous ne le disons pas à Khrouchtchev dont nous ne sommes les interlocuteurs que sur le mode métaphorique ; c'est Lénine qui le lui dit, quand il l'écrit dans son livre *La dictature du prolétariat et le renégat Kautsky*.

Kautsky dit que toute la question de la dictature vient d'un « petit mot » écrit un jour par Marx. Au moyen d'une série de citations de faussaire il tenta de vider de sa substance ce concept fondamental de Marx, à le réduire à un choix malheureux dans le vocabulaire. Pour cette raison, dans l'autre monde, le visage de ce théoricien - qui avait longuement défendu Marx contre les révisionnistes de droite, et sur les pages duquel Lénine s'était formé autant que sur celles de Plekhanov lequel finit d'ailleurs comme Kautsky -, son ombre, porte la marque indélébile du coup de fouet que lui a porté Vladimir et que beaucoup alors trouvèrent injustement sanglant. « Appeler *petit mot* cette déduction célèbre de Marx qui constitue la somme de toute sa doctrine révolutionnaire, signifie se moquer du marxisme, le renier complètement. *On ne doit pas oublier que Kautsky connaît Marx quasi par cœur et que, à en juger d'après toutes ses publications, il a dans son bureau ou dans sa tête tout un fichier dans lequel les écrits de Marx sont soigneusement classés de la façon la plus commode pour les citer. Kautsky ne peut pas ne pas savoir que Marx, comme Engels, parla plusieurs fois de la dictature du prolétariat ... et qu'une telle formule est l'exposition la plus complète et la plus scientifiquement*

exacte de la tâche du prolétariat qui consiste à briser la machine de l'État bourgeois, tâche dont Marx et Engels parlèrent, en se fondant sur les révolutions de 1848 et de 1871, de 1852 à 1891, pendant au moins quarante ans ».

« Depuis le début de la guerre, et par la suite, Kautsky a très rapidement acquis une grande virtuosité dans l'art d'être marxiste en parole et laquais de la bourgeoisie dans les faits ».

Les orateurs du XX^e congrès disposaient d'un *fichier* des Œuvres de Lénine bien meilleur que celui dont Kautsky disposait pour Marx, peut-être même un fichier électronique, étant donné l'envie stupide qui affleure dans tous leurs discours pour la clownesque technique américaine qui n'est qu'un bluff²⁹. Ils ont donc largement dépassé le champion d'alors « en virtuosité dans l'art d'être marxiste-léniniste en parole et laquais de la bourgeoisie dans les faits ».

Kautsky expliquait ainsi *le petit mot* : dictature signifie suppression de la démocratie. Lénine démontre, au moyen d'une longue analyse historique, que l'on arrivera même à supprimer à la fin, *toute espèce* de démocratie ; car une fois disparus les classes et l'État le mot n'aura plus aucun sens, et la chose aura été oubliée depuis longtemps.

Mais il rectifie avec une rigueur scientifique le « libéralisme » dégoûtant de Kautsky : « Dictature ne signifie pas *obligatoirement* suppression de la démocratie pour la classe qui exerce cette dictature contre les autres classes, mais elle signifie *obligatoirement* suppression de la démocratie pour cette classe contre laquelle la dictature est exercée ».

C'est très clair et vaut pour les deux dictatures opposées des temps modernes : bourgeoise et prolétarienne. Imaginez-vous les Khrouchtchev et les Togliatti dire à la bourgeoisie : nous exercerons la dictature, après t'avoir renversée au moyen de la démocratie, mais si tu supprimes la démocratie pour nous quand nous sommes en minorité tu es une *force réactionnaire* ?

LA SCÈNE À TROIS

Tous les passages de Lénine sur lesquels on triche se réfèrent non pas au capitalisme des pays occidentaux modernes, mais à ces époques et ces lieux où il y avait *trois* forces en lutte : féodalisme, bourgeoisie et prolétariat. C'est alors qu'il y a de nombreuses voies de *passage au socialisme dans un pays* : quand il n'y a sur scène que *deux* personnages le problème historique consiste désormais entièrement dans la victoire de la révolution socialiste dans la société capitaliste développée. Le *roman* d'un pays national isolé doit nécessairement au contraire s'écrire quand on sort du féodalisme et quand les centres étatiques nationaux surgissent. C'est là, et là seulement, que l'on peut parler de « pont pour passer au socialisme » et que les aspects de ce passage sont divers « avec telle ou telle forme de démocratie, telle ou telle forme de dictature du prolétariat ».

Dans le texte que nous avons rappelé, Lénine,, après avoir scientifiquement défini la dictature *en général*, en vient à définir la dictature *prolétarienne* : « un pouvoir conquis et maintenu par la violence du prolétariat contre la bourgeoisie, *un pouvoir qui n'est lié par aucune loi* ».

Ne trouvez-vous pas cela trop fort, vous, fruits aigres, intellectuels, patriotes et autres insectes ?

L'auteur se réfère plusieurs fois à la scène à *trois*, en rappelant qu'avant 1905, en Russie, tous les marxistes définissaient la révolution comme bourgeoise : les mencheviks en déduisaient la nécessité d'une politique d'entente avec la bourgeoisie, les bolcheviks prévoyaient la lutte du prolétariat allié aux paysans d'abord contre le féodalisme, puis contre la bourgeoisie. Kautsky évoquait l'*arriération* sociale de la Russie pour affirmer « cette idée *nouvelle* : une révolution bourgeoise ne peut aller plus loin que la bourgeoisie » dit Lénine sarcastique. Et il ajoute : « Et ceci malgré tout ce que Marx et Engels écrivirent en comparant la révolution bourgeoise de 1789-93 en France avec la révolution bourgeoise de 1848 en Allemagne ! ».

Entre les *léninistes* du XX^e congrès et le léninisme il y a cette différence : Lénine et l'histoire prouvèrent que le prolétariat *ne peut se passer de la dictature* au cours d'une *révolution bourgeoise* sous peine d'être battu. Ceux d'aujourd'hui affirment qu'*il doit s'en passer* dans les révolutions exclusivement *prolétariennes* dans lesquelles il n'est plus question d'abattre le féodalisme mais seulement le capitalisme !!

Ils font de l'insurrection quelque chose de négligeable et ils suppriment la dictature dans tous les cas, allant même jusqu'à effacer le « petit mot ». Et ce sont des *léninistes* ? Que Lénine parle à nouveau (toujours dans le *Kautsky*, au début) : « Si Kautsky avait voulu raisonner sérieusement et

honnêtement il aurait pu se demander : existe-t-il des lois historiques de la révolution qui n'aient aucune exception ? La réponse aurait été non, il n'existe pas de telles lois. De telles lois ne concernent que le cas typique, ce que Marx a une fois désigné comme "idéal", au sens d'un capitalisme moyen, normal, typique ».

(En marge de notre vieil exemplaire du *Kautsky*, nous avons noté : trouver ce passage de Marx. Nous en avons indiqué une série dans le texte, qui n'a pas été imprimé en son entier, du rapport à la réunion de Milan sur l'« invariance » du marxisme et des théories des classes révolutionnaires même anciennes ; et ils ont été rapportés à propos de la question du « modèle » de la société bourgeoise dans la série sur la question agraire d'il y a trois ans.

La *loi historique* de la dictature est donc inséparable de l'ensemble de la doctrine. Contre les falsifications, Lénine la formule ainsi : « La révolution prolétarienne est impossible sans la destruction violente de la machine étatique bourgeoise et son remplacement par une *nouvelle* ».

RETRAIT DES CONCESSIONS

Une fois démasqués les faux *théoriques* – pires que ceux que l'on rencontrait en économie dans les textes de Staline – nous pouvons « retirer » les hypothèses historiques que nous avons concédées, et proclamer les faux *historiques* non moins éclatants.

Kautsky également, comme Khrouchtchev, tenta de spéculer sur le fait que Marx et Engels auraient fait une *exception* pour l'Angleterre et l'Amérique jusqu'à la décennie 1870-1880. La réponse de Lénine est fondamentale. La nécessité de la dictature est surtout liée à l'existence du *militarisme* et de la *bureaucratie*. Ces formes *n'existaient pas* en ces deux pays à cette époque. « Aujourd'hui en revanche (1918) elles existent tant en Angleterre qu'en Amérique. »

Monsieur Khrouchtchev a-t-il appris que de telles formes, dans ces deux pays, avaient disparu depuis lors ? Lui, les siens et leur maître Staline avaient-ils oui ou non de telles formes monstrueuses devant les yeux quand ils les traitaient en alliés fraternels ? Et quand ils les traitaient en ennemis de la guerre *froide* ?

Mais arrivés à ce point, nous devons donner un autre coup d'œil à la description mirobolante du monde d'aujourd'hui qui serait, en majorité ou presque, débordant de *démocratie* et de *socialisme*.

L'opportunisme, le refus de la dictature, le reniement du marxisme avaient utilisé cet argument depuis longtemps, et Kautsky le recopiait de façon incroyable dans les écrits de son vieil adversaire Bernstein : nous sommes passés de l'ère au cours de laquelle le prolétariat visait au *renversement violent*, à l'ère de la possibilité du *renversement pacifique* !

En quoi la lecture historique adoptée en 1956 par Khrouchtchev, et divers autres avec lui pour abasourdir le monde, est-elle différente ? Eux qui sont armés du fichier de Lénine comme Kautsky l'était de celui de Marx.

On leur répond avec ce même fichier ; et que le monde des consommateurs abrutis de nouveautés publicitaires en prene de la graine :

« L'"historien" Kautsky falsifie l'histoire d'une façon tellement impudente qu'il en oublie l'essentiel : que le capitalisme *prémonopolistique* – qui a atteint son apogée justement dans la décennie 1870-1880 – se distinguait, dans ses traits économiques essentiels qui se manifestèrent de façon typique tout particulièrement en Angleterre et en Amérique, par un amour de la *paix* et de la *liberté* relativement important. L'*impérialisme* au contraire, c'est-à-dire le capitalisme *monopolistique* pleinement et définitivement développé seulement au XX^e siècle, se distingue, dans ses traits économiques essentiels, par un très faible amour de la *paix* et de la *liberté* et un développement énorme et universel du *militarisme*. Ne pas noter cette évolution, en étudiant jusqu'à quel point est possible une transformation *pacifique* ou une transformation *violente*, signifie descendre au niveau *du laquais de la bourgeoisie le plus vulgaire* ».

Nous en savons assez pour tirer les conclusions finales sur le risible « passage au socialisme » des pays « en ordre dispersé ».

La falsification *historique* a été inventée bien avant Staline, et elle n'a pas du tout pris fin après son expulsion de la gloire.

Pour Marx et pour Lénine la dictature est une loi générale. Et avec elle la terreur, autre mot coupable et retiré de la circulation. Et pourtant Engels utilise dans l'*Almanach républicain italien*, cet autre *petit mot* non moins oublié au XX^e congrès : « Le parti victorieux, s'il ne veut pas avoir

combattu en vain, doit consolider sa domination avec des moyens autoritaires, avec la *terreur* que ses armes inspirent aux contre-révolutionnaires ». (Ces lignes datent de 1874, il s'agissait alors de réfuter les anarchistes qui démobilisent la force armée une heure après la victoire.)

Dans le marxisme-léninisme, la loi fondamentale de la conquête du pouvoir politique est la nécessité de la dictature après la conquête. Cette loi aurait *peut-être* pu avoir une exception *justement* dans les conditions de la Russie. La valeur mondiale (l'adjectif est de Khrouchtchev) d'Octobre réside dans le fait grandiose que *justement en Russie* la dictature s'est historiquement imposée. Demain, elle s'imposera donc partout sans aucune exception.

Dans le *vingtièmecongressisme* la voie démocratique de la conquête du pouvoir devient la loi générale comme déjà pour les pires sociaux-démocrates, anciens et survivants.

On fait une exception dans le cas où le *capitalisme dispose d'un appareil militaire et policier énorme*.

S'agit-il d'une exception ? Où sont ces pays modernes *sans* bureaucratie, *sans* militarisme et *sans* appareil policier ? Dans les deux seuls pays modernes où la *règle* de la majorité parlementaire pourrait être vérifiée (nous ne parlons pas des lois pour le troupeau des bureaucrates d'État défendu avec acharnement par les compères du Kremlin), la France et l'Italie, on peut demander des nouvelles de tels appareils aux rebelles d'Algérie ou aux ouvriers agricoles de Venosa et de Barletta. Et plus brièvement à la presse des partisans du Kremlin elle-même.

Mais l'optimisme qui fait renaître la perspective kautskyenne de la *transformation pacifique*, enterrée par Lénine, se fonde entièrement sur les pays de l'Est, de la démocratie populaire, du socialisme.

C'est donc qu'il n'y a plus dans cette région du monde, d'armées de fonctionnaires, de militaires et de policiers ? Le secrétaire général considère évidemment que ces corps ne méritent plus un tel nom quand ils dépendent des ramifications de sa Centrale. Et, en sachant combien le public aime la version dramatique des événements politiques, il espère faire croire qu'ils ont disparu après la mort civile du généralissime Staline et la mort sur le gibet du super-bourreau Béria.

L'histoire pourra-t-elle juger les « chefs de l'avant-garde » actuelle différemment et mieux que ces deux personnages ? Dénouer le nœud qui les a attachés tant d'années à la même fonction ?

TROISIÈME JOURNÉE

MATINÉE

BILAN D'UNE ÉTAPE

Alors que naît la lumière à l'aube d'un nouveau travail, le travailleur a pour règle de revoir l'œuvre qu'il a achevée et de regarder celle qu'il se prépare à affronter. Il est bien vrai que dans l'époque capitaliste ni l'une ni l'autre chose ne le concerne le moins du monde. Il était seul à l'époque du communisme primitif et il le fut encore autant à l'époque de la production libre et individualiste, même dans leurs dimensions admirables disparues depuis longtemps, et qu'il faut aider à disparaître dans la mesure où elles n'ont pas encore disparues totalement³⁰. Dans les mondes d'aujourd'hui, à l'*Est* comme à l'*Ouest* que l'on s'efforce d'opposer, cette douce joie est interdite à tous les humains, toujours plus réduits à des rouages passifs d'une machine de production immense dont le secret leur échappe totalement.

Dans le communisme, non mercantile, il sera possible à la société de faire une « merveilleuse affaire », chaque matin que la planète aura fait paresseusement un tour sur elle-même, en disant : quiconque le désire peut annoncer qu'aujourd'hui il n'ajoutera rien au produit social. Je l'accepte comme j'accepte le travail de celui qui voudra travailler dix fois plus que d'habitude. Ils siégeront tous les deux au même titre à la table commune. C'est seulement alors que l'on aura fini d'entendre des deux côtés les hymnes à la fausse idole de la Liberté.

Lors de la première journée (parmi les anticipations et les répétitions qui sont des ingrédients indispensables pour digérer un repas comme celui-là) nous avons expédié les points de l'aveu des faux historiques et du reniement du culte du Grand Homme (que nous avons vulgairement traité, il y a quelque années, comme « théorie du Battilocchio » ; le *Battilocchio*³¹ étant un type désarticulé et longiligne qui l'emporte sur tous parce qu'il est aussi grand que bête). Dans la deuxième journée nous avons examiné ce « passage au socialisme », avec ses prétendues voies *nouvelles*, qui se réduit en fait à la voie constitutionnelle, social-pacifique et parlementaire.

En prévoyant de s'intéresser pour la première partie de cette troisième journée à la question de l'économie (théorie du capitalisme – théorie du socialisme) et pour la suivante à celle de l'impérialisme mondial et de la guerre, nous nous arrêtons un moment pour montrer que les pierres angulaires de la construction imposée au congrès récent de Moscou sont toutes de travers et s'écartent dans des directions arbitraires, donnant l'assurance certaine que rien de « stable » ne peut se fonder sur elles.

Laissons les bourgeois de toutes les nuances chercher la *signification* de proclamations aussi inattendues dans leur enquête sur ce que feront les communistes (!) dans un avenir proche, à l'échelle mondiale et à l'intérieur des différents pays. Notre recherche, évidemment aussi obscure qu'unique, tend seulement à tirer de l'état de *nécessité* qui a dicté de telles énonciations nouvelles la confirmation d'une explication du fait historique en cours qui dément en bloc les positions de ces gens, d'hier et d'aujourd'hui, de 1924 à 1956. La conclusion est, entre autre, que toute la *peur* bourgeoise des complots ourdis par Moscou est non seulement inutile mais totalement feinte.

HISTOIRE ET HISTORIOGRAPHIES

Dans le même temps, il est vrai que la littérature du XX^e congrès, et celle qui lui succède comme développement, est un précieux matériel pour une enquête marxiste historique de nature critique, toujours plus efficace dans la démolition de la dégénérescence stalinienne et de la super-dégénérescence post-stalinienne ; et que, considérée en tant que système, comme plate-forme nouvelle, elle manque de cohésion et de solidarité entre les parties, elle est pleine de torsions, d'enflures, de fractures, et n'est que le résultat désastreux d'une série de rapiécages pitoyables.

Nous avons terminé la journée précédente en nous demandant comment l'histoire pourra différencier Staline de ceux qui, aujourd'hui, en condamnent l'œuvre de façon bruyante, en démasquent les mensonges énormes, en dénoncent, après l'avoir appelé le « maître de ceux qui savent »³² pendant des décennies, les erreurs théoriques dignes – et c'était vrai – de la « classe des cancre ».

Et en fait, c'est seulement en fabriquant d'un coup une « historiographie » tout aussi fausse que celle qu'ils dénonçaient qu'ils peuvent l'espérer. Ils comptent pour cela sur une machine de diffusion – orale et écrite – qui est de la même puissance que celle qui a pu faire triompher les mensonges de Staline. Ces mensonges sont cependant aujourd'hui, devant les yeux du monde stupéfait, balayés de l'histoire.

Quel plus grand faux historique que celui de faire croire que Marx et Lénine avaient considéré que l'on pouvait « retirer » le principe de la dictature prolétarienne dans des situations postérieures non seulement à 1850 mais même à 1900 quand le capitalisme s'avancait vers la concentration c'est-à-dire vers l'impérialisme ?

Quel plus grand faux que celui d'attribuer à Lénine la « théorie de la construction du socialisme dans la seule Russie », au moment où l'on admet qu'il est faux que Léon Trotsky et Gregoire Zinoviev fussent des agents de l'impérialisme étranger – alors que justement ces deux théoriciens, au moment culminant du cycle doctrinal de l'un et de l'autre, à l'Exécutif Élargi de l'automne 1926, en chassant Staline vivant, puissant et jeune sur le banc des cancre, ils prouvèrent que ni Lénine ni d'autres, ni même Staline lui-même, n'avaient affirmé cela avant 1924 ?

Et n'est-ce justement pas pour gagner cette partie que les deux grands camarades, eux deux et tant d'autres, furent persécutés et à la fin tués ? - Déjà, durant le printemps 1926, quand Trotsky et Zinoviev ne s'étaient pas encore rapprochés, après la lutte de 1924 pendant laquelle Zinoviev soutint Staline (de même que le soutenait en 1926 Boukharine qui s'apprêtait également à mourir), seuls les délégués de la gauche communiste italienne³³ à Moscou affirmèrent, à la stupeur des bolcheviks eux-mêmes, que Trotsky, Zinoviev et Kamenev étaient du même côté de la barricade (ô pauvre, pauvre formule de la *clé* personnelle pour dévoiler la politique !) – Ils furent, eux et tant d'autres, persécutés et tués ? Par Staline ? Oh non, oh non ! Par la cause de la théorie de la construction du socialisme en Russie, par la bande de mensonges par laquelle cette société se déclare encore non capitaliste.

Et quelle falsification plus énorme que celle qui consiste à attribuer à Lénine la paternité, dans les paroles de Mikoyan et des autres, de la théorie de Staline, la plus fétide, celle de la *coexistence* ? *Théorie* maudite qui, dans l'édition mise en circulation par le XX^e congrès, dégénère ultérieurement en aberration honteuse.

On a donc exécuté une phase de falsification historique que pour en ouvrir une autre, une nouvelle qui sera, comme l'avenir le dira, bien pire.

PARLEMENTARISME ÉGALE PERSONNALISME

Le *corpus* du vingtième congrès, construit sur le compact mécanisme stalinien, se serait dépouillé d'un seul coup de l'habit infâme de servilité personnelle, mais de quelle façon ? D'après un certain journal, tous les 1350 délégués se seraient levés en applaudissant quand le *Présidium* entra

dans la salle. Mais Khrouchtchev, à haute voix, pria de ne pas applaudir, nous nous trouvons entre communistes, vos propres et véritables patrons ce sont vous, camarades délégués ! Si la phrase est vraie, elle est bassement démo-américaine, l' élu est le *serviteur* du citoyen moyen !

Entre communistes, il n'y aurait ni patrons ni serveurs. Dans tous les cas, ce *corpus* en équilibre sur des bases bien douteuses aurait rejeté avec dégoût le mythe de la Personne. Comment se fait-il alors, note le journaliste pas si idiot que ça, que selon le compte rendu officiel le rapport de Khrouchtchev est accueilli par 23 reprises d'« applaudissements », 6 d'« applaudissements impétueux », 35 d'« applaudissements prolongés » et par un final « impétueux et prolongé qui devient une véritable ovation » ?

Mais ce *corpus*, avec une telle décision unanime, a proclamé que la voie au socialisme, selon la mode de 1956, est la voie *parlementaire*. Cette dernière, dans la version « gourmande » de l'analphabète Nenni, « implique le respect de la légalité démocratique telle qu'elle est sanctionnée par la Constitution, aussi bien quand on est dans l'*opposition* que quand on est dans la *majorité*. » Marx est enterré, Marx qui disait que les deux cris *Vive la Constitution !* et *À bas la Révolution !* étaient équivalents (*Le 18 brumaire*).

Nenni et Togliatti, tous deux analphabètes du marxisme et en cohérence avec cette ignorance, même si le deuxième ne l'est pas totalement, se plaisent à dire que cependant le prolétariat se réserve l'action de rue si la *démocratie* était en danger. Le premier se déclare en une formule gracieuse « contre la menace que le capitalisme suspend sur la vie et les institutions démocratiques ». Ces gens donc, étant certains que la démocratie est éternelle, assurent l'éternité au capitalisme, alors que l'assurance de l'éternité de la première et celle de la seconde sont au même titre blasphème et trahison. Tous les deux jurent pourtant, avec ceux du XX^e congrès, que cela *n'est pas du réformisme*. Mais le réformisme ne se distingue de cette marchandise que par une seule chose : c'était une chose sérieuse. Quant à la déclaration selon laquelle on prendrait le fusil si la liberté démocratique était lésée, nous l'avons entendue prononcée par les Bissolati et les Turati – gens crédibles – à l'époque où Togliatti était à l'école de la philosophie bourgeoise et Nenni employé comme journaliste par les propriétaires fonciers.

Donc le parlementarisme est le « principe », et la violence une issue désespérée à laquelle on a recours seulement pour le sauver si quelqu'un le menace. Très bien ! On peut toutefois éviter la « hernie de bêtise » qui consiste à ajouter que celui qui *menace* de le dévorer, une fois le prolétariat castré, est le *capitalisme* qui l'a engendré. Et qu'on lutte pour sauver le Parlement et non pour abattre le Capital !

Nous ne voulons pas revenir sur ce point, nous voulons simplement noter la contradiction criante entre le fait de mettre le personnalisme à bas et celui de porter aux nues l'électoratisme, comme autre preuve de l'effondrement du sol sous les pieds des 1350 délégués qui tremblent quand les mains applaudissent. Comment rafler des voix – et ces gens en auront encore besoin - si l'on n'utilise pas le moyen habituel du *fanatisme* pour l'*homme politique* ? Comment conserverait-on les vagues de sympathie pour les symboles du front populaire ou de l'unité de travail (l'appelle-t-on ainsi ou autrement ?) sinon avec la frénésie pour les exploits du matériel humain plus que médiocre, du contingent de politiciens nationaux, provinciaux ou villageois, suscité avec les mêmes moyens dans les masses amorphes et diluées dans le troupeau des « honnêtes gens », des *hommes de bonne volonté* et semblables ?

Donc la renonciation au demi-principe de l'infatuation pour les personnes, lancée par une machine publicitaire adéquate destinée aux crétiens abrutis, est non moins douteuse que la renonciation à l'arme du faux historique.

Une seule renonciation n'est pas douteuse, et elle n'est pas nouvelle, la renonciation à la Révolution. Fallait-il pour en arriver là renoncer à la tradition de Staline ? Est-ce pour cela que les erreurs énormes de celui-ci en économie ont été marquées en rouge ? Et d'ailleurs l'ont-elles été ? Et dans tous les cas, pourquoi ont-elles été critiquées ?

SUPERSTRUCTURE ET BASE ÉCONOMIQUE

Il est évident que pour la presse et pour les partis de l'*ordre* toute la question consiste à trouver la règle qui permet d'assurer la « succession » dans les régimes post-révolutionnaires. Il est de règle d'évoquer l'avènement du « césarisme », terme idiot qui souleva la colère justifiée de Charles Marx,

comme nous l'avons rappelé en le citant dans la première journée. Après les échantillons du dix-neuvième siècle, à la tête desquels on trouve *Boustrafa*, alias *Scapin*, alias *Badinguet*, (tous pseudonymes de Napoléon III), le vingtième siècle nous a donné une magnifique collection qui cherche son Plutarque : Hitler, Mussolini, Franco, Tito, Peron, Pavelitch, Horthy, et d'autres oubliés, mais au-dessus de tous Staline, dont la chute mémorable du zénith au nadir apparaît véritablement abyssale Assassins de la vie et de l'honneur de ses camarades, incapable prétendant faire œuvre scientifique, généralissime seulement de défaites, on ne tardera pas à ne le citer que de façon méprisante, comme *Bagnasciuga* ³⁴.

Tous ces gens, même les plus connus d'entre eux et qui sont en règle avec la bigoterie démocratique, pour nous ne font pas l'histoire. Et le poids de leur volonté subjective de pouvoir, qui aveugle le vulgaire, est négligeable pour nous marxistes ; dans notre vision, ces splendeurs et ces éclipses, que tous doivent aujourd'hui admettre, ne sont ni en bien ni en mal la cause des événements, ils n'en sont que des conséquences passives.

La clé que nous employons est évidemment ailleurs : dans le processus des faits de la base économique, des rapports sociaux de production. C'est le développement de ceux-ci qui doit nous expliquer, encore une fois, les coups de théâtre du XX^e congrès.

L'infrastructure matérielle a fait parler le XX^e congrès comme il devait parler. Il existe en elle des forces qui ont contraint à dire ce qui a été dit, mais les rapports réels de l'infrastructure sont bien différents de ceux qui ont été théorisés et rapportés dans les textes du Congrès.

Il est dans tous les cas particulièrement suggestif de voir ce que le congrès a dû « changer », en matière économique, par rapport aux constructions de Staline qui, encore un mois auparavant, passaient pour valides pour le parti communiste russe, pour le gouvernement russe, pour tous les partis étrangers qui en sont solidaires.

Nous devons rappeler notre commentaire à l'écrit de Staline sur les *Problèmes économiques du Socialisme en U.R.S.S.* Nous en avons indiqué les erreurs économiques tant pour les lois que l'on prétendait applicables à l'économie russe que pour celles que l'on appliquait à l'économie occidentale.

On doit immédiatement dire que de telles erreurs grossières sont aujourd'hui dénoncées mais de façon seulement sommaire et sans ordre logique dans le discours que Mikoyan a, en grande partie, consacré à cette question mais qui, cependant, comme nous l'avons prévu, n'a pas été donné dans sa version intégrale par les journaux italiens. Il n'a pas été indiqué comment rectifier de telles erreurs, il n'a été en rien dit que la rectification consistait à retourner aux formules classiques de Marx, Engels, Lénine.

Quant aux déductions non strictement économiques, à propos du cours du capitalisme en Occident, du marché mondial, de l'impérialisme et de la guerre, toutes les rectifications aux thèses staliniennes sont DES PAS CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES ULTÉRIEURS, et s'éloignent *encore plus* de Marx et Lénine.

Nous avons dialogué en 1953 avec Staline vivant et nous l'avons convaincu de blasphème à l'égard du marxisme.

En 1956, le XX^e congrès jette le texte de Staline à la mer, enterre Staline, et en précipite la statue au bas de son piédestal. La formule de philistin affirme qu'il s'agit d'assainir l'insulte faite au marxisme-léninisme. Alors qu'au contraire ce qui ressort du tournant théorique et politique c'est que l'on attaque Staline pour ne pas avoir assez blasphémé. L'autorité de Staline, pour nous depuis longtemps déjà effondrée, est aujourd'hui détruite. Mais l'autorité de Marx-Lénine sera remise sur pied seulement quand les méchants restaurateurs effrontés d'aujourd'hui seront renversés.

Malgré lui, Staline contribua en son temps à ce renversement ; aujourd'hui, ils le font eux-mêmes avec un matériel que nous avons le droit et la volonté d'utiliser.

LES CRITIQUES DE MIKOYAN

Il apparaît, d'après ce qui a été dit en matière économique, que rien ne permet de conclure de manière directe – et encore moins de manière indirecte – que l'on a « retiré » quelque chose aux thèses de Staline sur l'économie russe, et tout particulièrement à celles que nous avons battues en brèche : *l'économie russe est celle d'une société socialiste – dans la société socialiste la production de marchandises et la loi de la valeur persistent.*

Nous savons déjà même que Khrouchtchev a confirmé la thèse, en substance acceptable, de Molotov : *en Russie la construction des bases du socialisme est en cours*.

Nous ferons une autre parenthèse en relevant que le changement de « construction des bases (industrielles) » en « construction du socialisme » correspond, dans le domaine de l'infrastructure économique, au changement non moins sournois de « pas vers le socialisme » (Lénine) à « passage au socialisme » (Khrouchtchev).

Nous sommes en train de développer de manière documentée l'exposition des positions extraordinairement organiques de Lénine au cours de la Révolution qui sont exposées par Mikoyan de manière insidieuse : Lénine changeait tous les deux mois, selon lui, sa perspective du cours révolutionnaire ; mais il eut toujours raison ! Nous répondons dans notre longue analyse que personne - ni Lénine, ni même Jehovah - n'a toujours raison, mais que Lénine eut terriblement raison justement dans la mesure où *il ne changea jamais*, parmi les plus tragiques situations qui se succédèrent, la doctrine incomparable du cours de la révolution en Russie.

L'expression rigoureuse de *pas* vers le socialisme, ainsi que celle qui demandait de travailler aux *bases* industrielles du socialisme, furent scientifiquement et à bon droit employées par Lénine jusqu'à sa mort, de même que par Trotsky et Zinoviev jusqu'à ce qu'ils ne fussent étranglés.

Dans la révolution antiféodale la tâche du prolétariat est d'accomplir une *série* de pas vers le socialisme, pas dont la bourgeoisie et les opportunistes ont peur. Le Prolétariat accomplit une première série de pas avec les paysans pauvres, en passant de la démocratie parlementaire bourgeoise à la dictature démocratique du prolétariat et des paysans. Il accomplit des *pas* ultérieurement en organisant l'industrie capitaliste d'État (*dernier échelon*) au moyen de la dictature du seul parti prolétarien contre tout autre parti et classe. Le socialisme en Russie n'est pas encore cela : il ne viendra qu'après la révolution socialiste internationale (laquelle est *au-delà* des formes intermédiaires entre démocratie et dictature).

Alors en Europe (ou en Amérique) et en Russie il ne s'agira plus de construire mais de démolir. Tous les appels ardents de Lénine au travail d'enregistrement, d'organisation, d'accroissement des rendements et de la puissance productive, furent de puissantes impulsions révolutionnaires au profit de *pas* vers le socialisme, de la constitution des *bases* du socialisme. Il ne s'agissait ni de *construire* le socialisme, formule économique *illégitime*, ni de *passer* au socialisme, formule historique défectueuse.

Deux forces puissantes de démolition qui n'en font qu'une permettent d'arriver au socialisme : la Révolution et la Dictature. Quand elles tiendront dans leurs mâchoires d'acier les pays industriels avancés et quand elles auront su détruire et déraciner, le Socialisme *passera* de lui-même, se lèvera de lui-même.

La conclusion suivante de Mikoyan est parfaitement étrangère au marxisme, elle est purement stalinienne et sous-stalinienne : « Il est important de relever que, selon Lénine, même dans les cas où le prolétariat est contraint de recourir à la violence, le caractère fondamental et permanent de la révolution, la prémisses de ses victoires, est le travail d'organisation, et d'éducation, non de destruction ».

Un concept semblable de la révolution, historiquement inconsistant et vide, est bien plus éloigné du marxisme que n'en étaient les réformistes classiques. Il aurait été repoussé par les Turati et par les Bebel, et même par les Bernstein avec les arguments au moyen desquels ils démolirent les constructions des Mazzini, des Webb, des Malon et des De Amicis.

ON RELÈVE LES FAUTES DE STALINE

En quoi, essentiellement, l'économie de Staline dérange-t-elle ? Le point qui a soulevé l'indignation de Mikoyan a trait à la doctrine du cours du capitalisme contemporain. Pour le reste il nous fournit une phrase très générale : « Il faut à ce propos noter que *certaines autres thèses des Problèmes Économiques*, si on les soumet à un examen attentif, réclament une analyse approfondie de la part de nos économistes et une révision critique à la lumière du marxisme-léninisme ». Quelles sont ces *autres* thèses ? Et en quel sens doivent-elles être corrigées, selon le marxisme-léninisme et non selon les nouvelles énormités que, comme osent le dire ces destructeurs, Marx et Lénine auraient autorisées à faire quiconque se trouverait en présence des nouvelles données, riches, fécondes et imprévisibles des situations futures ? C'est là le blasphème des blasphèmes, c'est toujours sur celui-là

que depuis un demi-siècle et plus, avec des paroles plus ou moins différentes, tout opportunisme repose.

Cela ni Mikoyan ni le XX^e congrès ne nous le disent. Et nous le lirons quand la question suivante de l'orateur aura été satisfaite : « Il serait erroné de ne pas dire que les chapitres du *Manuel d'Économie Politique* sur la phase actuelle du développement du capitalisme, et en particulier sur le problème du caractère et de la périodicité des crises cycliques, non moins que sur les problèmes de l'économie politique du socialisme, doivent être étudiés plus à fond et élaborés de nouveau ».

Sur l'économie du socialisme nous pouvons donc dialoguer seulement avec Staline mort, et nous le ferons ; sur le cours du capitalisme mondial, nous pouvons voir en quoi Mikoyan rectifie Staline, et s'il le fait dans le sens où nous nous le fîmes.

« La théorie de la stagnation absolue du capitalisme est étrangère au marxisme-léninisme. On ne peut pas penser que la crise générale du capitalisme détermine une stagnation absolue de la production et du progrès technique dans les pays capitalistes ».

Cette condamnation décidée suit la question suivante : « Un progrès technique ou une augmentation de la production dans les pays capitalistes est-il possible aujourd'hui ou demain ? »

Et vient ensuite la critique sévère plus spécifiquement adressée à Staline : « Est-ce que, dans l'analyse de la situation économique du capitalisme contemporain, la thèse bien connue, formulée par Staline dans ses *Problèmes* ... au sujet des États-Unis, de l'Angleterre et de la France, et selon laquelle après la division du marché mondial "le volume de la production se réduira dans ces pays", peut nous aider ? Cette affirmation n'explique pas les phénomènes complexes et contradictoires du capitalisme contemporain, elle n'explique pas l'augmentation de la production capitaliste advenue dans de nombreux pays capitalistes depuis la fin de la guerre ».

C'est donc là que la faute de Staline résiderait. Il écrivait en 1952, année au cours de laquelle l'économie avait marqué un repli par rapport au maximum des indices obtenus durant les années de grâce de la guerre de Corée. Il vit proche le moment, encore lointain même selon les données du XX^e congrès et les prévisions faites par Boulganine sur la base du Sixième Plan quinquennal qui se termine en 1960, où la puissance productive soviétique allait pouvoir rejoindre celle des plus puissants pays industriels ; dans le même temps l'Allemagne occidentale est entrée dans la course et il semble qu'elle arrivera avant l'U.R.S.S. Et dans les années qui suivirent la mort de Staline les indices américains de la production et du revenu national ont repris leur ascension, atteignant en 1955 leur maximum absolu. Et aujourd'hui comment présentons-nous les choses ?

LES LOIS SOMMAIRES DE STALINE

En effet Staline avait déduit de la cassure en deux parties du marché mondial après la guerre, et de la perte des débouchés asiatiques, africains et européens pour les grands États capitalistes, l'aggravation des conditions d'écoulement des marchandises sur les marchés et la réduction de la production des entreprises. Et il avait ajouté : c'est en cela que consiste justement l'approfondissement de la crise générale du système capitaliste mondial en ce qui concerne la désintégration du marché mondial.

Dans ce texte comme en bien d'autres qui pêchent par superficialité – comme par exemple ceux sur le matérialisme – Staline se montrait réellement convaincu que la doctrine du parti évoluait au cours de l'histoire et que certaines de ses parties devaient être rejetées et remplacées par d'autres (et sur ce point les thèses du XX^e congrès pêchent comme lui et beaucoup plus que lui) ; un *grand pontife* préside à cette correction et à ce changement des principes, et le grand pontife c'était lui (le XX^e congrès voudrait retirer ce deuxième point comme une erreur grave ayant abouti à une banqueroute scientifique, mais les remèdes proposés au travail idéologique sont véritablement mesquins).

Donc Staline en cette occasion prend la hache et supprime des chapitres entiers de l'œuvre de Lénine, de celle de Marx, et ... (ce qui était comique), en parallèle, de celle de Staline !

En effet il déclare sans fondement l'une de ses thèses « énoncée avant la deuxième guerre mondiale, sur la stabilité relative des marchés dans la période de la crise générale du capitalisme ». Puisque cette thèse curieuse et inutile est écartée par l'auteur lui-même, puisqu'elle ne signifie rien et néglige des termes essentiels et bien connus, il est inutile de perdre du temps à son propos.

La thèse qu'il écartait également était celle de Lénine, celle qu'il avait énoncée au printemps 1916 et selon laquelle, malgré la putréfaction du capitalisme, « dans son ensemble (que le lecteur note

bien les mots : *dans son ensemble*) le capitalisme croît avec un rythme incomparablement plus rapide qu'auparavant ».

Or, cette thèse constitue le centre même du marxisme et c'était pure folie de penser que l'on pouvait l'en extirper. La conception marxiste de la chute du capitalisme ne consiste pas à croire que le capitalisme, pendant une première phase historique, accumule et que, pendant une phase suivante, il décline et se vide de lui-même. C'était la thèse des révisionnistes pacifistes. Pour Marx, le capitalisme croît sans cesse au delà de toute limite, la courbe de la puissance mondiale du capitalisme ne comporte pas une douce montée suivie d'un ralentissement qui conduirait à un lent déclin ; au contraire cette courbe monte jusqu'à une explosion immense et brusque qui brise toute règle du cours du « diagramme historique » et clôt l'époque de la forme capitaliste de production. Lors de cet épisode révolutionnaire la machine politique de l'État capitaliste vole en morceaux, et un autre État, prolétarien, se forme, dans la suite de son développement il déclinera et s'éteindra. Staline, arbitrairement, chassa du marxisme la loi du dépérissement de l'État (mais cela lui était imposé par une nécessité : son État s'enflait et ne se vidait pas parce que c'était un État capitaliste !), de même il en chassa, pour justifier le renoncement de son parti à la révolution civile et à la guerre révolutionnaire, la thèse incohérente du « dépérissement du capitalisme ». Le capitalisme se garde bien de se mettre à dépérir.

À ce point le Pontife et sa cour sacerdotale rayèrent d'un trait une autre doctrine, mais cette fois-ci une doctrine de Marx. Il s'agit de la même erreur et tout fait croire que si Mikoyan dialoguait avec nous il prendrait acte de ce que nous avons dit dans le premier *Dialogue*, celui dans lequel nous nous en sommes pris au Mort. *On dit que la loi du développement du capitalisme est celle de la diminution du taux moyen de profit ; mais ce n'est pas vrai.* Ainsi pontifie Staline, et il change la loi en celle, véritablement stupéfiante, de la réalisation du profit *maximum*.

NOUS ÉTEIGNÎMES LE LANCE-FLAMMES

Arrivés à un tel point – nous sommes navrés non de nous citer mais de devoir renvoyer au *Dialogue avec Staline* pour toute la démonstration économique que nous avons esquissée, on le comprend, de façon polémique, toujours en tant que défenseurs des lois connues, anciennes et intangibles, et non en tant que forgers de doctrines nouvelles et de rédacteurs de traités ou de manuels de science – nous ne pûmes nous retenir d'écrire : « *Si l'on continue à utiliser le lance-flammes dans la bibliothèque il ne restera même plus les moustaches de l'artificier* ».

Alors tout le monde tremblait devant le *Moustachu*. Peut-être n'aurions-nous pas écrit cette phrase moqueuse aujourd'hui où l'on voit les portraits du moustachu livrés partout au feu par des purificateurs méprisables, cyniques, et reprenant l'indigne commerce des principes, stigmatisé par Charles Marx dans son exégèse impitoyable du *Programme de Gotha*.

Nous montrâmes comment la loi de Marx était celle de la loi de la « baisse générale du taux de profit », comment surtout elle avait été confirmée par tout le cours historique de la forme capitaliste de production, même dans la moderne étape monopoliste et impérialiste dans le premier et le deuxième après-guerre ; et nous montrâmes que, si elle était comprise et correctement appliquée aux données de l'économie mondiale, elle se conciliait avec l'augmentation du taux de plus-value (taux du travail non payé à la classe ouvrière), avec l'augmentation incessante de la masse du produit, de la masse de la plus-value et de la *masse* du profit, puisque la masse du capital investi dans la production et accumulé croît de façon si impétueuse que, pour un taux baissant progressivement, le volume du profit total devient toujours plus gigantesque.

La fausse loi du « profit maximum » servait à Staline pour démontrer que le prolétariat s'appauvrisait à cause du profit trop important réalisé par les capitalistes (qui, prétend-on, ont disparu en Russie). Nous dûmes encore une fois remettre à la place qui lui était due la loi marxiste de la *misère croissante* avec des arguments qui vont bien au-delà de l'argument timide émis par Staline sur la masse de chômeurs (armée de réserve) – toujours pour se vanter du fait qu'il n'y en avait pas en Russie - ; et établir que cette loi ne s'oppose pas au fait que le revenu national, le revenu par tête d'habitant, et le niveau de vie non seulement du citoyen moyen mais même de l'ouvrier moyen croissent tout au long de l'histoire du capitalisme.

En dépit de cela les doctrines originales et immuables du marxisme, qui font taire non seulement les Pontifes mais également les Conciles, doctrines sur les crises et sur la catastrophe finale,

restent debout parce qu'elles sont coulées dans un autre bronze que les statues fragiles des dictateurs, dans un autre acier que les coffres-forts de l'accumulation.

Dans notre conclusion, nous avons rappelé que la tâche de la révolution socialiste n'était pas de continuer à organiser la course à l'augmentation de la production mais bien d'adopter une directive inverse : s'appuyer sur la technique et sur la productivité du travail la plus puissante, et non plus exalter la production mais la réduction drastique de l'effort de travail, de sa durée et des tourments que ce travail inflige.

Nous montrâmes que, face aux vanteries de la science économique américaine à propos de la course au *bien-être* fondée sur l'exaspération de la consommation proportionnellement à l'inflation du volume de la production, la polémique marxiste ferait piètre figure si elle se repliait sur les bêtises de Staline en matière de répartition du produit entre consommation et réinvestissement.

AUTRE VAIN FÉTICHE : LA TECHNIQUE

Nous voudrions nous demander en quoi la situation des participants du XX^e congrès sera meilleure, dans cette polémique par-delà les monts et les mers, une fois qu'ils seront enveloppés dans leur idéologie ridicule et ineffable de confrontation, de concours, de compétition émulative, de persuasion et de choix entre le mode capitaliste et le mode « socialiste » d'organiser la production, chaque pays choisissant après avoir compulsé les titulaires de chaires et les facultés universitaires, après avoir entendu les experts, mobilisé les techniciens à force de cours accélérés, envoyé des missions à l'étranger etc.. Ils se sont placés sur ce terrain pitoyable, et il est risible de mesurer parmi les petits discours des petits hommes de Moscou leur *complexe d'infériorité* stupide vis-à-vis des mufles ivrognes et désinvoltes d'outre-Atlantique.

À entendre Mikoyan, chez les Russes rien ne fonctionne : savants, universités, laboratoires, instituts de recherche, services statistiques. Tout est à refaire et à recommencer dans une course haletante avec les merveilles d'Amérique. Cet état d'âme défaitiste fait pendant avec l'enthousiasme stupéfiant du public italien pour la transplantation vulgaire, sur les écrans télévisés, des jeux américains avec primes en dollars pour récompenser la culture du public abruti.

Staline avait dans ce domaine écrit des choses scandaleuses, toujours sur la base de sa doctrine du profit maximum, en soutenant que le capitalisme tendait à devenir non seulement plus improductif quantitativement mais également qualitativement, et à revenir aux formes esclavagistes du travail des premières entreprises employant des salariés si cela (et il ne voyait pas l'absurdité de cette hypothèse économique) lui donnait de plus grands « profits ». Il avait écrit ceci : « Le capitalisme est pour la technique nouvelle quand celle-ci lui promet de plus grands profits. Le capitalisme est contre la technique nouvelle et pour le passage au travail à la main (? !) quand la technique nouvelle ne lui promet (ou *permet* ?) pas de plus grands profits ». Ce serait alors « l'arrêt technique du capitalisme ». Cette conception banale du capitalisme personnifié qui fait ses calculs et déforme selon sa volonté les lois économiques ne plaît plus. Non pas parce qu'elle a foulé le marxisme aux pieds mais parce qu'elle laisse sans arguments devant l'éléphantiasis mécanique et machiniste, devant les triomphes de l'« automation » américaine, et devant le lancement incessant sur le marché mondial de produits manufacturés incluant toujours plus de techniques raffinées et prostituées.

Tous les orateurs ont donc préconisé que les méthodes de préparation et de perfectionnement technique de l'Occident soient, dans tous les domaines, pris comme modèle et imités, parce qu'ils représentent dans tous les cas l'« optimum » ; et il n'est pas permis non plus de penser que, dans quelques secteurs, pour des motifs de classe ou par effet de lois économiques, on puisse se dispenser d'apprendre d'elles. Donc dans la course émulative programmée entre la Russie et l'Amérique cette dernière aurait vaincu dès le départ et c'est seulement en suivant son exemple que l'on peut bien faire.

Mais cela est vrai, non pas parce c'était une aberration de Staline de mépriser la technique capitaliste assujettie au profit, mais parce que dans les deux camps le but est le même : construire le capitalisme industriel, accélérer l'accumulation, augmenter le volume de la production ; et la voie que l'on suit à l'Est, comme nous l'avons dit à chaque page dans notre *Dialogue*, est la même que celle suivie à l'Ouest avec quasi un siècle d'avance.

Donc les Russes sont arrivés à la même formule : mettre en vente des marchandises plus alléchantes pour l'acheteur, afin de l'induire à un niveau de consommation plus important ; parce que

là aussi la formule bourgeoise ci-après est en vigueur : la consommation est le moyen, la production est le but ³⁵.

L'AVORTON-MOMMIE DU MERCANTILISME

Donc la critique du Congrès à l'économie stalinienne s'est limitée à la partie qui décrit le capitalisme, et en un certain sens à une défense du capitalisme de l'accusation de négliger pour des raisons de profits élevés les ressources de la science et de la technique de la production la plus efficace.

Mais, outre le fait qu'il avait révolutionné les lois marxistes de l'économie capitaliste, Staline, dans le livre incriminé, avait également rudement malmené les lois de l'économie socialiste et ce fut l'accusation la première et la plus grave que le *Dialogue* porta contre lui.

Nous aurions attendu que le XX^e congrès, avec ses discours fleuves, fasse la lumière sur ces points brûlants. Rien. Et même rien qui puisse faire croire que le danger du « mercantilisme » que nous avons dénoncé chez Staline soit, un tant soit peu, corrigé. Au contraire, en de nombreuses descriptions des progrès économiques de la Russie et dans la présentation des programmes et des plans nouveaux, le caractère commercial de l'économie russe a été souligné à outrance. Et comme on ne change pas non plus le ton des formules toutes faites du stalinisme sur la société socialiste, la patrie socialiste et la construction achevée du socialisme, on doit comprendre que la thèse favorite de l'économie de Staline est toujours pleinement debout : dans l'économie socialiste, les produits sont des marchandises et les biens de consommation s'acquièrent sur le marché et se paient en monnaie.

Staline indique que, dans l'économie socialiste, est en vigueur, avant tout, la loi de l'échange des équivalents et nous ne pouvons pas reproduire l'abondance de citations de Marx, Engels et Lénine avec lesquelles nous avons montré que le socialisme, même dans sa phase inférieure, est débarrassé du mercantilisme, et que tant que l'on consomme et que l'on produit des marchandises on reste dans les limites précises, sociales et historiques, du capitalisme : que chaque fois que l'on paie un salaire en monnaie la force de travail est elle aussi une marchandise, et l'argumentation sophistique de Staline selon laquelle l'employeur est l'État du prolétariat ne peut en rien réussir à le nier. La thèse exacte est que l'État est l'État du prolétariat quand son intervention dans l'économie sert à réduire et, à la fin, à supprimer la forme salaire et non pas à la diffuser. Il existe cependant un stade historique dans les sociétés comme la société russe, sortant du précapitalisme, dans lesquelles l'État du prolétariat construit des entreprises utilisant le travail salarié (il s'agit de pas vers le socialisme), mais alors cet État, comme Trotsky et Zinoviev le demandèrent en 1926, ne fait pas passer pour du socialisme ce qui n'est que du capitalisme, et il appelle les formes par leur nom.

Silence du Congrès sur cette question. Mais derrière le silence, il est clair que se cache un stalinisme pire que le précédent !

Une autre loi que Staline applique au socialisme est celle de la progression du volume des produits en proportion géométrique. Nous avons soutenu que cette loi était une loi du capitalisme, c'était la loi même de l'accumulation et elle allait à l'opposé du seul plan *socialiste* possible : arrêter l'augmentation de la production ³⁶ et diminuer le temps de travail. Les grandes lignes du nouveau plan quinquennal exposé au congrès, comme celles des précédents, suffisent également à nous montrer qu'en économie, là aussi, on a affaire à des staliniens irrémédiablement gangrenés.

Et dans sa conclusion Staline, après avoir énoncé sa nouvelle loi du capitalisme, celle du profit maximum, établit la « loi fondamentale de l'économie socialiste » en ces termes : « assurance de la satisfaction maximale des exigences matérielles et culturelles toujours croissantes de toute la société, au moyen de l'augmentation ininterrompue et le perfectionnement de la production socialiste sur la base d'une technique supérieure ».

Cette loi que Staline oppose grossièrement à la loi, inventée par lui, du taux de profit maximum, ne dit rien de la réduction de l'effort de travail. Le XX^e congrès n'a pas dit si cette partie des formules économiques des *Problèmes* sera réformée, et elle n'a pas dit si elle le sera dans le sens du marxisme-léninisme. On ne peut pas trouver de lumières sur de tels points sinon dans la présentation du plan quinquennal et dans les indices qu'il se promet de modifier dans l'économie russe d'ici à 1960.

Les erreurs énormes de Staline dans le domaine de la science économique n'ont donc en rien été éliminées dans le sens du marxisme et rien ne montre qu'elles le seront par la suite dans les études

économiques nouvelles. Celles-ci devraient être refaites de fond en comble. Mikoyan n'a pas compris l'énormité qu'il y a à affirmer que les recherches statistiques du puissant appareil administratif de l'État sont bien inférieures à celles de Marx et Lénine qui, avec leurs moyens d'étude personnels, travaillaient dans la misère la plus dure, et cependant obtinrent de meilleurs résultats. Quelle plus grande honte pour un État socialiste ?

Là aussi il appert que ce qui advient, et l'affront théorique infligé à Staline, ne peuvent pas être pris comme le *retour* au marxisme-léninisme cité à tout instant ; il est acquis que l'on donne un coup de barre hors de la route de Staline mais seulement pour s'écarter, dans tous les domaines, du bon chemin indiqué par les grands maîtres de la doctrine révolutionnaire !

En substance voici la série historique et ses objectifs.

Lénine place au premier rang la lutte générale du prolétariat de tous les pays pour abattre le capitalisme qui mourra.

Staline – première époque – place au premier plan la construction de l'État russe, sans renoncer à la guerre contre l'Occident qui sera défait.

Staline – deuxième époque – place au premier plan le dépassement, dans le domaine de la production, de la technique et de la culture, de l'Occident qui déclinera et succombera.

Les démolisseurs de Staline posent au premier plan la coexistence avec le capitalisme d'Occident – auquel on reconnaît la supériorité et le droit à la vie – dans une compétition pacifique.

LA COURSE À L'ACCUMULATION

Ce n'est pas l'explosion de la lutte de classe et du contraste entre forces productives et rapports sociaux qui devrait décider du capitalisme, mais la *persuasion* de son Évanescence l'Opinion Publique Nationale de chacun des pays du monde sur la base de la « confrontation » entre les données et les rythmes de l'Occident et de l'Orient. Et donc tout se base sur une comparaison entre chiffres.

Alors que Boulganine, dans sa présentation du programme du nouveau plan quinquennal, a donné les termes de la situation telle qu'elle devrait être en 1960, Khrouchtchev, dans son rapport d'ouverture, a fait la comparaison, au moyen des données de 1955, entre les différents pays. Il n'a donné ni les indices de la production industrielle absolue, ni les indices de la production *par tête d'habitant*, c'est-à-dire ceux obtenus en divisant les premiers par le nombre des habitants de chacun des États.

Il a seulement indiqué quelle est la production d'aujourd'hui par rapport à celle de 1929, c'est-à-dire 25 ans après, durant la période des cinq plans quinquennaux russes, en mettant à l'indice 100 la production de 1929 de chaque pays. Il est alors impressionnant de voir que, alors que l'indice actuel en Russie est environ deux mille, c'est-à-dire que l'industrialisation est environ 20 fois plus importante que celle de 1929, dans les pays occidentaux l'indice est dix fois plus petit, environ 200, c'est-à-dire seulement le double de 1929.

Arrivé à ce point, tout le discours tourne autour de la mirobolante loi de Staline de la proportion *géométrique*, prétendue loi « du socialisme », alors qu'elle n'est que la loi de l'accumulation intégrale du capitalisme, la loi *actuaire* de tout comptable bourgeois que l'on trouve dans les tables de l'intérêt composé.

Si je veux doubler le capital (c'est-à-dire le revenu, c'est-à-dire le produit) en 25 ans, il suffit que je mette un capital de côté et que j'y ajoute chaque année non pas 4 % par an comme la division arithmétique pourrait le laisser penser, mais environ 3 %. Après 25 ans je me trouve non pas avec 175 mais, par le jeu de l'intérêt composé, avec 200.

Pour obtenir en 25 ans non pas le double mais 20 fois le chiffre de départ, il faut ajouter chaque année 13 % (et non pas 76 % comme on pourrait naïvement le penser). Il en résulte donc que le « rythme » d'accumulation en Russie est trois ou quatre fois plus important que dans les pays capitalistes les plus développés pris ensemble.

L'effet démagogique risible recherché est de laisser entendre que le « socialisme » accélère la production trois fois plus que le capitalisme et donc triple le bien-être et le bonheur humain. Et alors il ne reste plus qu'à l'appliquer, au moyen d'élections libres des peuples libres et des citoyens libres – de toutes les classes - partout sans résistance.

Mais ce serait une telle énormité économique et marxiste que même Joseph Staline ne l'aurait pas écrite.

L'ÂGE DU CAPITALISME

Le capitalisme naissant accumule à un rythme rapide, le capitalisme mûr à un rythme lent. Historiquement le « rythme d'accumulation » décroît (comme le taux moyen de profit) – et cependant la *masse* des produits, du capital, du revenu et du profit et, comme nous l'avons dit plus haut avec Lénine, de la puissance mondiale du Capital augmente. Avec le *socialisme* le rythme descend au minimum, et en théorie, sinon jusqu'à zéro, du moins au même rythme que celui de l'augmentation annuelle des populations (dans les pays les plus prolifiques environ 1 %). Voilà les conclusions marxistes.

Dans la Russie, il est vrai que le capitalisme était né bien avant 1929. Mais cette année, après la première guerre mondiale et les années de la guerre civile, l'industrialisation est reprise par le pouvoir soviétique avec l'initiative de l'État.

Au moment de la Constitution de 1936 on déclara que l'industrie était sept fois plus puissante qu'avant la guerre, en 1913. Puisque dans les chiffres donnés aujourd'hui au XX^e congrès l'indice de 1937, en prenant 100 pour celui de 1929, est 429, il résulte que l'industrie russe de 1929 était un peu plus forte qu'en 1914, environ une fois et demi.

Si alors nous partons de 1913 pour tous les pays, la période comporte maintenant 42 ans et le rythme des pays capitalistes reste environ le même, 4 %, alors que le rythme russe descend à 7,5 % en moyenne : probablement c'était le rythme auquel procédait déjà ... le tsar (*voir plus loin, à la fin*) !

Si nous pouvions prendre les 40 ans du capitalisme initial, mettons en Angleterre, ou en France (XVII^e et XVIII^e siècle, vers la fin), nous ne trouverions pas moins du 7,5 % russe, ni même pas moins du 13 % des plans (voir ci-dessus).

Donc la règle est qu'un pays à peine sorti du féodalisme, et entré dans le capitalisme, a un rythme d'industrialisation plus élevé qu'un pays depuis longtemps capitaliste. Si le rythme d'industrialisation était proportionnel au bien-être (en fait il l'est à l'exploitation et au tourment des salariés) la compétition émulative dont on déblatère serait gagnée non seulement par le système capitaliste, mais carrément par le système féodal ; et ce n'est un paradoxe ni économique ni historique, pour quiconque n'est pas dépendant de nos analphabètes indigènes.

Donc non seulement historiquement mais économiquement nous pouvons vérifier que la Russie est peu industrialisée, et pour cette raison elle *court* pour égaler les pays occidentaux, non pour l'honneur du socialisme, mais du fait de la concurrence normale entre les capitalismes nationaux qui descendent *successivement* dans l'arène impérialiste.

LES INDICES PAR TÊTE

Supposons être arrivés en 1960, pour la Russie, à un rythme de prospérité égal à celui de 1955 ; et supposons également que la bonne conjoncture actuelle que l'Amérique et l'Europe traversent s'arrête, en feignant de croire que le capitalisme règne dans ces pays et que les crises les frappent alors qu'en Russie elles ont été abolies par le « socialisme » qui y a été construit.

La Russie produira alors, selon les paroles de Boulganine, 593 millions de tonnes de charbon fossile contre 222 en Angleterre et 465 tonnes aux États-Unis. Elle sera donc en première position. Cela en chiffre *absolu*.

Mais, les planificateurs super-capitalistes de Moscou nous ont avertis, nous devons lutter jusqu'à battre l'Ouest également pour la production « par tête ». Et alors considérons pour la Russie les 220 millions d'habitants (d'aujourd'hui), pour l'Angleterre les 50 millions, pour l'Amérique les 160 millions. Les indices se rangent alors dans cet ordre : Angleterre 4,4 tonnes par habitant, États-Unis 3 tonnes par habitant, Russie 2,7 tonnes par habitant. La Russie sera - malgré la *formule de Staline* ! - toujours la dernière en 1960.

On a donc au contraire aujourd'hui le classement suivant : Angleterre 4,4 ; États-Unis 3 ; Russie 1,8.

Cours donc, Russie industrielle capitaliste !

Prenons l'énergie électrique : 1960, États-Unis 612 milliards de kW, Russie 320, Angleterre 77. Par habitant 3,8 ; 1,54 ; 1,45 en ordre décroissant, c'est-à-dire U.S.A., Angleterre, Russie. Donc infériorité absolue et relative. Mais aujourd'hui on obtient 3,8 ; 1,54 ; 0,77. Cours donc Russie !

Un indice plus probant est celui de l'acier, *Sa majesté l'Acier* qui domine la Guerre et la Paix, l'industrie lourde et légère, la construction et l'équipement de la Maison, même si on ne la mange pas.

Avec le plan on aura en 1960 : Russie 68 millions de tonnes (45 tonnes produites en 1955) ; Angleterre 20, États-Unis 106. Indices part habitant : Amérique 0,66 ; Angleterre 0,40 ; Russie 0,31, contre 0,20 aujourd'hui. Cours donc, Russie, mange moins et produit plus.

Dans tout ceci nous avons supposé, avec la bonne opinion que Boulganine-Khrouchtchev ont de la Russie, mais avec la mauvaise opinion que Staline avait de l'Occident (corrigée en faveur de l'industrie capitaliste au XX^e congrès !), que, dans les cinq années à venir, à l'Ouest la *production* ne progressera pas ni en Russie la *population*.

Khrouchtchev nous a montré qu'il y a sur la scène un nouveau personnage, l'Allemagne de Bonn qui a reconstruit son industrie à un rythme puissant et avec une technique et une culture auxquelles les Russes et les Américains peuvent tirer leur chapeau. Population : 52 millions (8 sont accourus de l'Est et de l'extérieur). Vingt millions ou presque de tonnes d'acier produites en 1955 ; indice, comme l'Angleterre, environ 0,40. Rythme de progression égal non pas au rythme bas de l'Angleterre mais à celui, élevé, de la Russie ! Chiffres de premier ordre, absolus et relatifs, en masse et en rapidité.

Un axe industriel Amérique-Allemagne dépasse aujourd'hui, et dépassera en 1960, un axe Russie-Angleterre-France. Après ces champions on trouve le Japon.

AVEC LES VAINCUS OU AVEC LES VAINQUEURS ?

Une autre loi est celle qui affirme que les États industriels battus dans la guerre se mettent, à leur tour, à *courir* alors que les vainqueurs vont doucement.

Là où certains de ses tentacules ont été coupés, la gigantesque pieuvre capitaliste les régénérera avec une force reproductrice toute juvénile.

Cherchons dans les tableaux de Khrouchtchev le rythme de progression de la production industrielle, comme moyenne annuelle dans les cinq dernières années.

L'Amérique produit calmement avec 4,3 % par an. L'Angleterre plus encore avec 3,5. La France, bien maltraitée par la guerre, avec 6 ; vaincu-vainqueur.

L'Italie vaincue, pays mal doté industriellement, est déjà à 9,3%. Le Japon et l'Allemagne,, tous les deux archi-vaincus, avancent au pas de la Russie, c'est-à-dire avec des rythmes impressionnants de 15 et 12,5 % par an. Avec un rythme de 15 % en cinq ans on gagne non pas 75 % (selon un calcul naïf) mais 100 pour cent. En effet dans le tableau de Khrouchtchev la Russie est passée de 1082 à 2049 (de 100 à 190), l'Allemagne de 117 à 213 (de 100 à 182), le Japon de 115 à 239 (de 100 à 207 !). Sont-ce des miracles du *socialisme* ? ! Boulganine propose-t-il et attend-il de tels miracles du plan à venir, avec son augmentation de 65 %, de 100 à 165, et donc avec un rythme modeste de 11 et demi pour cent ? Dans les plans d'avant la guerre un tel rythme oscillait entre 10,5 et 13 % (*).

Le sens d'un tel frein aux investissements dans l'industrie, en rapport avec la condamnation de Staline, pourrait sembler avoir – mis à part les bobards de la propagande - un sens socialiste, dans le cas où il servirait à améliorer le niveau de vie actuellement désastreux, domaine dans lequel la comparaison avec les indices occidentaux est défavorable. Mais en réalité il s'agit seulement d'une part de céder à la pression prolétarienne, et de l'autre d'accuser l'infériorité militaire de la Russie face à l'Ouest impérial.

Il faudra dire à propos du premier point, dans la partie suivante de cette journée, quelque chose sur l'agriculture et la consommation. Et il faudra souligner, dans les discours économiques du XX^e congrès, que sous le mot d'ordre de retour à l'économie marxiste on trouve un hommage envieux à l'économie américaine, au moderne Keynes, et (comme on peut le démontrer) à Malthus, troglodytiquement *prémarxiste*.

Les lois du matérialisme historique, qui ne sont pas de simples petits jeux sur le bureau de travail des *Battilocchio*, obligent l'idéologie à se couler dans la trame de la structure sociale de base, et c'est en vain que l'idéologie, avec ses formulations éditoriales fabriquées en série pour les magasins du monde entier, y est récalcitrante. C'est cela la *Confession* ; non pas celles que l'on obtient des accusés aux procès des *purges* et dont aujourd'hui on renie salement les extorsions bestiales ! Société bourgeoise, attitudes de congressistes de style bourgeois, science économique bourgeoise. Non pas,

bien entendu, dans le sens *classique*, mais dans le sens *vulgaire*, *néovulgaire*, supervulgaire de l'expression que Marx utilisait avec un mépris indépassable.

 (*)Les chiffres donnés pour les cinq années 1950-1955 diffèrent peu de ceux donnés plus loin de 1946-1955.

TROISIÈME JOURNÉE

APRÈS-MIDI

AGRICULTURE : ALLURE RÉDUITE

Les chiffres glorieux des plans industriels, tant pour le dernier quinquennat que pour celui qui commence (plus modeste que le précédent, il promet 65 pour cent et non 70, quoique pour 1951-1955 on affirme avoir obtenu plus : 85 ; mais alors pourquoi marquer le pas ?) cèdent la place à un ton embarrassé et à des réticences évidentes (*) quand on passe à l'agriculture.

Comme d'habitude, on met en avant non pas les données absolues mais les données relatives à l'année de départ des plans. Au cours des cinq ans, il y a eu trois années de stagnation, et même de recul (tout particulièrement dans les secteurs primordiaux : céréales et textiles), et dans les deux dernières, tout particulièrement lors de la dernière, on assista à une certaine reprise qui aurait été due, s'est-on vanté, à de sages *mesures*, alors qu'il est bien connu que ces années connurent partout des conditions météorologiques favorables et carrément exceptionnelles pour la dernière.

Dans tous les cas, *durant le quinquennat* on ne peut se vanter que de 29 pour cent pour les céréales, 9 pour cent pour le coton, 49 pour cent pour la fibre de lin. Nous éviterons d'ironiser sur les 107 pour cent du *tournesol* : ce n'est pas notre style de nous acharner sur un cadavre. Cette troisième *journée*, avec tant de matériaux intéressants, nous oblige à prier *la lumière du monde* à tourner plus lentement.

Exprimés en rythme annuel, les chiffres de cette progression sont bien plus modestes que ceux que l'on exalte pour l'industrie pour laquelle on obtient 13,1 % (contre le 12 % promis ; alors qu'aujourd'hui on promet seulement, comme nous l'avons dit dans notre matinée, un taux plus modéré de 11,5 %). En effet pour les céréales le rythme annuel est de 5 pour cent à peine, pour le lin de 8 pour cent et pour le coton de 1,8.

On ne doit pas oublier que dans le même temps la population croît à un rythme bien supérieur à 1 pour cent, et pour cette raison il est licite de réduire d'autant les chiffres ci-dessus.

Voilà ce que Khrouchtchev relate ; et pendant ce temps-là que Boulganine prophétise-t-il ?

Les chiffres ne sont pas du tout explicites. Les rythmes de la progression escomptée pour la période 1956-1960 ne sont pas fournis. On nous donne cependant un chiffre impressionnant au point que l'on ne peut hésiter à le déclarer purement impressionniste : on veut augmenter la production agraire globale de 70 pour cent durant le quinquennat, ce qui correspond à un rythme moyen annuel de 12 pour cent !

S'il était vrai que le prolétariat russe avait aujourd'hui autant de calories à sa disposition que l'Angleterre et l'Amérique (italiques dans l'*Unità* du 28 mars que nous avons déjà fait *taire* dans le chapitre précédent à propos de l'industrie) en 1960, on devrait arriver à l'indigestion et à une épidémie d'hépatites (premier rang pour les protéines) : mais dans le domaine de l'économie des consommations.

En 1960, la récolte globale de céréales – c'est là le point central – *doit* être portée à 11 milliards de pouds (*), masse qui, parmi d'autres, « permettra de satisfaire la demande croissante de *pain* de la part de la population ». Ne vous semble-t-il pas entendre la phrase historique : *qu'ils mangent de la brioche !*³⁷.

Puisque l'on compte quasi doubler la production zootechnique (qui durant le quinquennat écoulé a marqué le pas après les premières années de recul pour le nombre de bêtes élevées et pour leurs produits) ; nous ne plaisanterons pas sur les chiffres encourageants concernant seulement les porcs ; on parle de grands défrichages de terres vierges afin de produire plus d'aliments pour les animaux, particulièrement du maïs qui représenterait 4 de ces 11 milliards de pouds (six cents sur 1800 millions de quintaux environ). Mais le fait qui est grave c'est qu'un tel objectif *était déjà celui du V^o plan quinquennal* qui avait totalement échoué ! Si donc on maintenait la promesse de 70 pour cent pour 1960, on aurait toujours le droit de rapporter la marche non pas à cinq ans mais bien à dix : le rythme descendrait à seulement 5 et demi pour cent. Mais l'on ne prend pas de grands risques en prévoyant que la campagne russe restera sourde à l'invitation « cours ! ».

Les plans d'avant-guerre s'étaient tenus au modeste 1,4 %. Le V^o plan promet 8,5 pour cent ! Authentique *bluff* !

(*) Voir la fin de ce chapitre.

LA BRÛLANTE QUESTION AGRAIRE

Toute notre école a toujours présenté la théorie de la question agraire comme la clé de voûte véritable de la géniale construction marxiste : nous avons beaucoup fait pour démontrer que nous sommes fidèles en ce domaine à la lettre des formulations classiques de Marx, et que cette même théorie était à la base de la vision historique et sociale de Lénine pour la Russie, thèses par thèses, dans sa gigantesque orthodoxie, sans *aucunes* innovations.

Cet effort scientifique remarquable a pour couronnement une thèse historique de première importance : la forme capitaliste de production représente une conquête immense dans la mesure où elle rend facile à l'homme la consommation des produits manufacturés les plus variés, mais lui rend relativement plus difficile la consommation des denrées alimentaires et agraires.

Dans la civilisation mercantile bourgeoise moderne les hommes ont plus de fer et moins de pain ; d'où le cri du grand agitateur Blanqui qui invitait les prolétaires à renverser cette condamnation : *qui a du fer a du pain !* Donc seulement s'ils apprennent à manier ce fer dans la guerre de classe au lieu de l'utiliser dans l'usine. Ce que ni Marx ni Lénine ne renièrent mais ils élevèrent cet esprit généreux de révolte désespérée à la hauteur d'une science de la Révolution et de la Dictature de classe.

Les données des orateurs du XX^o congrès elles-mêmes, lues selon ce marxisme qu'ils ont pour toujours oublié, les classent à l'intérieur des frontières de la civilisation bourgeoise.

Marx développe sa théorie lumineuse en construisant ce *modèle ternaire* de la société bourgeoise (qui n'est pas composée de seulement *deux classes* !) adopté par Lénine et revendiqué par lui à chaque instant ; et seuls les imbéciles sont embarrassés en considérant que la découverte de Marx fut faite en étudiant la société anglaise du milieu du dix-neuvième siècle, laquelle semblait pour toujours libérée des formes rurales et féodales bâtarde ; et l'application plus que géniale de Lénine de cette théorie se fait dans la Russie du début du vingtième siècle où l'on avançait au milieu des entraves d'un moyen âge prolongé.

Le *propriétaire foncier* a le monopole légal de l'*accès à la terre*, il touche la *rente*. L'*entrepreneur capitaliste* a le monopole des moyens de production (*stocks*, capital d'exercice) dans l'industrie agraire (tout à fait comme dans l'industrie manufacturière) ; il touche le *profit*. Le *travailleur salarié* (dans l'agriculture comme dans l'industrie), privé de terre et de capital, n'a que sa force de travail, et il reçoit le *salaire*.

Tous les pays bourgeois modernes sont pleins de formes de sociétés *bâtardes* qui *échappent* aux trois types du *modèle*. Le *fermier* et le *métayer* sont des hybrides entre le deuxième et le troisième type ; ils offrent du capital d'exercice et du travail personnel, ils reçoivent un revenu en nature ou en monnaie qui combine profit et salaire. Le paysan propriétaire est un hybride des trois types : il a la propriété de la terre, du capital d'exercice et la force de travail ; il devrait recevoir une rente, un profit et un salaire. Le bilan de ces formes équivoques montrent qu'à la fin leurs sujets sont non pas au-dessus mais bien au-dessous du salarié.

Ce dernier les dépasse d'une hauteur de cent coudées dans la société bourgeoise pleinement développée parce que *seul* il a la puissance *magique*, que Marx lui a découverte, de faire sauter

l'enveloppe de cette société ; et les *bâtards* sont sans espoir condamnés à la conservation aujourd'hui, à la contre-révolution demain. Marx et Lénine savaient, sans que cela ne troublât le moins du monde la magnifique construction doctrinale et programmatique du Parti communiste, que dans les sociétés *prébourgeoises* et dans les formes de transition *au capitalisme* – mais pas au-delà – ces classes agraires jouent un rôle révolutionnaire important.

(*) 1 poud = 16,32 kg.

(**) Lors de la récente révolte de Poznan, les photographies montraient des travailleurs portant des pancartes sur lesquelles on lisait « Nous demandons du *pain* ! ». Et non la *liberté*...

SOCIÉTÉ RURALE RUSSE

Décrivons la société agraire russe en deux mots au moyen de ces caractères irréfutables (nous renvoyons pour une exposition plus complète des vues de l'école et du parti à nos études qui ont paru dans *Programma Comunista* sur la « question agraire », sur la Russie et sur sa révolution).

Le rôle du propriétaire foncier serait assuré par l'État. Celui-ci déclare même assurer le rôle de l'entrepreneur capitaliste. La population agricole serait-elle alors entièrement constituée de travailleurs salariés ?

Cela ne peut être le cas – au mieux - que d'une minorité, encore peu importante, celle qui travaille dans les sovkhozes ou entreprises collectives agricoles gérées par le gouvernement.

Une petite (?) minorité est encore répartie dans les vieilles formes bâtarde petites-bourgeoises paysannes, sans tenir compte de la survivance de formes plus archaïques qui échappent aux statistiques pour des raisons qui sont longues à développer.

La majorité réside dans les kolkhozes. Le kolkhozien a une double figure dans la mesure où il travaille à la fois dans l'entreprise collective du kolkhoze de vastes dimensions et dans sa petite entreprise familiale.

Comparons les deux moments avec le *modèle ternaire* classique.

La terre est propriété de l'État. Donc le kolkhozien ne serait pas propriétaire, ni comme figure collective, ni comme figure personnelle. On doit toutefois noter, comme nous l'avons développé dans la réunion de Gènes de notre mouvement, que cela n'a pas de sens de distinguer entre *propriété* et *jouissance* concrète dans le domaine économique. Le kolkhoze comme entreprise collective est le véritable patron de la totalité de la terre : il vend à l'État les produits, et il ne lui paie aucun loyer agricole. Le kolkhozien est le patron de son champ : il mange ou vend ses produits et ne paie pas de loyer ni au kolkhoze ni à l'État. Mais, même en renonçant à une telle position formelle, nous voyons aujourd'hui qu'avant et après le XX^e congrès la maison d'habitation de la famille kolkhozienne (*fondée sur la transmission héréditaire*) est donnée en véritable *propriété*. Voir Staline dans les *Problèmes économiques* en réponse à Notkin et la Constitution de l'U.R.S.S. de 1936 ; voir également les promesses des orateurs récents d'augmenter les constructions d'habitations rurales avec des concessions à des mutuelles foncières semblables aux mutuelles foncières occidentales, au lourd système des *mortgages* états-uniens. Prévoyons que, en conséquence de la *course émulative*, nous verrons prochainement ce système s'étendre aux villes et aux salariés industriels que l'on proclame *propriétaires de leur maison*. Indiscutablement donc le kolkhozien a l'aspect d'un *propriétaire foncier*.

Deuxièmement : il a l'aspect d'un *capitaliste*. Nous n'avons pas entendu que sur ces points Staline ne fût démenti au XX^e congrès. Le kolkhoze a un capital d'ustensiles et de matières premières diverses qui appartient à l'entreprise et non à l'État. Seules les grandes machines appartiennent à l'État et pour elles le kolkhoze lui paie un loyer. Quant au kolkhozien individuel, le *capital d'exercice* (animaux, instruments, semences) *lui appartient en propriété* (*). Propriétaire de capital d'exercice agricole signifie entrepreneur qui jouit du profit, comme le fermier occidental.

Troisième aspect : celui de *salarié*. Le kolkhozien le devient quand il laisse son petit champ et accomplit ses jours et ses heures de travail pour le kolkhoze qui les lui comptabilise et lui crédite au moment où l'entreprise répartit, selon des règles fixées, son revenu brut.

Pour quelle raison donc le kolkhozien, c'est-à-dire l'agriculteur russe (admettons, pour aller vite, que le nombre de travailleurs des sovkhozes soit compensé par le nombre de travailleurs n'ayant

pas atteint le stade du kolkhoze), devrait être différent du paysan des autres pays, petit-bourgeois jusqu'à la moelle ? Quel sens cela a-t-il de parler, pour la propriété du kolkhoze considéré comme un tout et pour la propriété de la famille kolkhozienne, de *propriété socialiste* ? Cela a encore moins de sens que pour les usines industrielles d'État : dans l'industrie notre objection porte sur la forme salaire pour la production et sur la forme marché pour la distribution, l'expression marxiste est *capitalisme d'État*. Dans l'agriculture nous n'en sommes à l'« échelon » du capitalisme d'État *que* pour les sovkhozes ; la forme du kolkhoze est semicapitaliste parce que l'aspect coopératif seul est capitaliste mais en tant qu'*associatif* et non en tant qu'*étatique*. L'aspect familial est un mélange de capitalisme privé et de « forme bâtarde » entre rente foncière, profit de capital d'exercice, et travail individuel.

Qu'a eu à dire là-dessus le XX^e congrès ? A-t-il ici aussi *annulé* les positions de Staline ?

(*) Comparer encore avec la *Constitution de 1936*, et les *Écrits économiques* de Staline.

UNE NOUVELLE AMÉRICAINE

L'*Associated Press* en date du 21 mars (le XX^e congrès s'était terminé le 25 février) a transmis de Moscou un communiqué que nous n'avons pas pu confirmer au moyen de sources soviétiques, mais que nous reproduisons traduit mot à mot :

« *Les Rouges administrent une pilule amère aux paysans*. Le Kremlin a désormais engagé la phase décisive de sa guerre de 29 ans contre le paysan soviétique.

L'objectif est de transformer la totalité de la population agricole soviétique en travailleurs sans terre qui deviendraient salariés de l'État.

Le gouvernement soviétique a publié une nouvelle série de directives aux fermes collectives. Les points les plus importants consistent en instructions pour réduire sévèrement les dimensions des champs et des maisons privées appartenant aux paysans kolkhoziens, ainsi que pour limiter – et éventuellement abolir – les droits des paysans à posséder un capital d'exercice privé

Les paysans des kolkhozes forment la grande majorité de la population agricole soviétique avec leurs familles : ils constituent environ la moitié de la population totale.

Actuellement la plus grande partie du pays est cultivée collectivement par les kolkhoziens. La distribution des produits des terres kolkhoziennes est strictement contrôlée par l'État.

Un pourcentage élevé des paysans kolkhoziens ne pourrait pas vivre avec ce qui lui revient en échange de son travail sur les terres collectives, et ces paysans vivent de la culture de petits lots de terre privés et de la possession d'un petit capital d'exercice privé qui consiste souvent en une vache, un porc et quelques poulets.

Les nouvelles directives communistes tendent à réduire de façon drastique l'importance de ces lots individuels et à éliminer le capital d'exercice privé. Le but est de contraindre les paysans à travailler exclusivement sur les terres communes et à dépendre totalement de l'État, ou bien à abandonner les campagnes et travailler dans les usines.

C'est donc une pilule amère pour les paysans soviétiques.

En dernière analyse le Kremlin peut se tenir prêt à utiliser la force brute pour mener à terme son plan, comme il le fit une fois au temps de Joseph Staline quand les petites entreprises agricoles furent collectivisées, et que des millions de paysans, dont le blé avait été confisqué, mourraient de faim jusqu'à ce que la classe des paysans fut entièrement soumise.

Probablement le gouvernement n'aura pas besoin cette fois d'user de la force »³⁸.

Cette information suggère deux questions difficiles. La collectivisation générale par l'État de la culture agricole fait-elle partie des plans du gouvernement soviétique ? Et si elle l'était, un plan semblable aurait-il une chance de succès ? Après ces deux questions, il en viendrait une troisième dans le cas peu probable où l'on répondrait affirmativement aux deux premières : cette transformation économique aurait-elle un contenu socialiste ? Nous, c'est évident, nous faisons une triple réponse négative.

LES « CISEAUX » DES PRIX

Indubitablement, on en a dit assez au XX^e congrès pour établir que la question du rapport entre industrie et agriculture est inquiétante et son avenir très obscur.

De nombreux orateurs du congrès se sont plaint que les coûts de production industrielle sont trop élevés en comparaison de ceux des pays bourgeois et pourtant il est indéniable que les prix des objets manufacturés de consommation – qui étaient anormalement élevés en 1924 quand Trotsky eut à déplorer le désordre grave et le faible rendement de la production industrielle - sont en baisse, et c'est ce qui nous autorise à affirmer, au milieu d'exagérations évidentes, que le niveau de vie moyen, et celui des ouvriers urbains, connaît une certaine amélioration.

Mais le coût au détail des denrées alimentaires vendues par les magasins d'État n'a pu être tenu bas qu'au prix d'un grave sacrifice du budget de l'État.

Aujourd'hui donc on voit apparaître deux propositions : en finir avec la réduction des prix du commerce de détail ; augmenter, comme on l'a déjà fait, les prix de gros auxquels l'État achète les produits aux entreprises kolkhoziennes. Dans le même temps on s'alarme du fait que les prix des produits distribués par le réseau des sovkhozes d'État sont trop élevés, et l'on établit que le troisième type d'institutions agricoles, les Stations de Machines appartenant à l'État, doivent devenir économiquement autonomes, c'est-à-dire doivent vivre des loyers que les kolkhozes leur paient pour les grosses machines agricoles qui leur sont attribuées à chaque saison.

Évidemment tout cela ne peut qu'avoir des conséquences sur l'économie d'État et sur tous les employés de l'État, salariés de la ville et de la campagne, et se concilie mal avec la perspective d'une augmentation du salaire réel moyen.

Dans cette situation critique, le seul à bien s'en sortir en général, en tant que consommateur – épargnant et peut-être accumulateur (*l'accumulation meurt seulement quand on supprime le droit à l'épargne ; et c'est seulement ainsi que le socialisme naît !*) – c'est le membre du kolkhoze qui ajoute au revenu de son travail la consommation familiale directe de sa petite entreprise privée.

Au congrès cependant on n'a pas entendu de menaces envers les kolkhoziens qui puissent blesser leur attachement croissant à leur possession rurale. Outre les maisons de campagne on a parlé avec insistance d'améliorer, et non de réduire – comme il est dit dans l'information américaine -, la dotation en cheptel et en capital d'exercice. Les kolkhozes en tant que collectivités ont été vivement encouragés à améliorer leur rendement et la totalité de leur production, dans le domaine agricole et dans le domaine zootechnique, en citant les bons exemples habituels, aussi *émulatifs* que sporadiques.

Donc la transformation drastique de tous les kolkhozes en sovkhozes ne semble donc pas prévue par les autorités officielles. Nous trouvons seulement la nouvelle selon laquelle les sovkhozes se sont beaucoup développés et cultivent 24,5 millions d'hectares en 1955 contre 14,5 millions deux années auparavant. On ne peut cependant pas dire que ces terres ont été perdues par les kolkhozes étant donné la très grande superficie que l'on affirme avoir encore mise en culture et l'absence, parmi tant de chiffres, d'une véritable statistique de la population et de la répartition de la terre, dont les données sont contradictoires et dont l'analyse ne peut donc pas se développer pour le moment.

Les chiffres donnés sont ceux de la superficie des terres *ensemencées*. Les sovkhozes se développèrent beaucoup durant les deux premiers plans quinquennaux ; puis ce sont les kolkhozes qui se développèrent le plus. En 1935 la superficie ensemencée des sovkhozes était déjà de 10 millions d'hectares et donc peu inférieure à celle de 1953, vingt années plus tard. En 1938 on en était cependant, d'après une autre source soviétique, à 8 millions et demi.

La forme du kolkhoze a donc triomphé en Russie. Cependant le bond des sovkhozes que l'on annonce pour les deux années 1953-55 est important. Pourquoi ne dit-on rien sur l'objectif pour 1960 de l'extension de ceux-ci ? Veut-on, oui ou non, se diriger vers un capitalisme agraire d'État ? Il est certain qu'en 1938 les kolkhozes possédaient déjà plus de 500 millions d'hectares, dont presque *deux cents* ensemencés, et l'économie agraire d'État était largement minoritaire. Selon des données de la FAO, en 1947, la superficie cultivée en Russie aurait été de 225 millions d'hectares ; aujourd'hui elle est beaucoup plus importante mais le système des kolkhozes y prédomine nettement, et c'est là la donnée fondamentale.

Lors de la campagne 1938-39 l'État industriel acheta 88 pour cent de son blé aux kolkhozes, 11 pour cent à ses sovkhozes et 0,2 pour cent à des entreprises individuelles. Un tel ensemble global représentait selon Staline 40 pour cent de la production totale.

Données historiques de la superficie ensemencée : 1913, 105 millions d'hectares ; 1941, 137 millions d'hectares. Dans ceux-ci, les céréales représentaient de 94 à 102 millions d'hectares.

Khrouchtchev a admis que la superficie était la même en 1950 : 102,9 ; chiffre qui est passé à 126,4 en 1955.

Grâce à des améliorations du rendement, la récolte totale de céréales est passée de 800 millions de quintaux en 1913 à 1200 millions en 1937 (*La culture soviétique*, Einaudi, n°1 de juillet 1945).

Une fois et demi en 24 ans signifie à peine un et demi pour cent d'augmentation annuelle moyenne. L'ordre de grandeur de l'augmentation de la population !

Si en 1960 la production de céréales atteint les 1800 millions de quintaux annoncés cela signifie qu'aujourd'hui elle n'est que d'environ 1050 : mais où est l'avancée ?

Rappelons-nous pourtant que l'« Objectif de Staline », avant que la guerre ne dévastât les « greniers » russes, était d'atteindre une production de 8 milliards de pouds de céréales (environ 1300 millions de quintaux). Nous sommes en nette régression !

Le travailleur russe mange aujourd'hui grâce à un seul fait historique – pour moitié dû à la révolution bourgeoise, et pour l'autre moitié dû à des éléments *sous-bourgeois* – et nous laisserons à Pawlowsky, auteur des écrits cités, le soin de dire que : « L'industrialisation a fait que l'agriculture de l'Union Soviétique n'est plus contrainte par l'absence de demande interne à vendre ses produits sur le marché mondial avec des prix d'achat au producteur extrêmement bas ». L'industrialisation, et le rideau de fer !

L'ouvrier russe a fait la révolution, mais il paie le pain plus cher que le capitaliste étranger.

Cependant (*Dialogue avec Staline*) la formation des marchés nationaux, dans les économies asiatico-féodales, est une *révolution* authentique !

L'ANTITHÈSE INSOLUBLE

L'incertitude quant à la direction que prendra la « politique agraire » du régime de Moscou, dans le sens du grand capitalisme ou dans le sens d'un petit sous-capitalisme, exprime pour nous l'impossibilité pour une forme sociale nettement mercantile et bourgeoise de sortir de la contradiction aiguë entre agriculture et industrie. Dans la présentation résolue de Mikoyan, c'est le remède petit-bourgeois qui semble prévaloir et non le remède audacieux et « ricardien » qui répond à l'information de l'*Associated Press* : totalitarisme d'entreprise employant des salariés à la campagne. Ricardo voulait alors que l'État capitaliste confisquât toute la rente foncière en réduisant la société bourgeoise type à un modèle *binnaire* : entrepreneurs et salariés. Marx démontra de façon prophétique que cette confiscation, qui n'aurait pas été une victoire pour les prolétaires sur lesquels serait tombé tout le poids de la société nouvelle, était une utopie qui ne sortait pas des limites du capitalisme mercantile : aucun code bourgeois n'a en effet aboli le droit à la propriété sur la terre. Le code soviétique ne l'a pas fait davantage. Sur la base de la même doctrine, il ne pourra sortir de la forme kolkhozienne dans laquelle une part importante de la terre reste fragmentée ainsi qu'avec elle le capital qui y est investi.

Voici les paroles de Mikoyan : « La tâche principale (lisez après la mort de Staline) consistait à liquider le retard dans l'agriculture, à éliminer le déséquilibre entre le développement de l'industrie et celui de l'agriculture, déséquilibre *particulièrement dangereux* pour notre pays, et dont l'exacerbation ultérieure constituerait un *obstacle sérieux* à notre développement ». Et comment faire ? « Cette tâche a été remplie par une série de mesures, comme l'élévation de l'*intérêt matériel des kolkhoziens*, la conquête à l'agriculture de terres vierges et incultes. En deux ans 33 millions d'hectares de terres nouvelles ont été mis en culture. Pouvions-nous dans le passé rêver d'une telle chose ? ».

Ce que ces messieurs ne peuvent *rêver* est de maintenir le lien mercantile entre industrie et terre et de résoudre en même temps la contradiction insoluble entre les deux domaines de l'économie.

Mikoyan se reconforte en comparant avec l'Amérique où le gouvernement ne résout pas le problème en défrichant de nouvelles terres mais en retirant aux terres cultivées 10 millions d'hectares parce que l'on produit trop de denrées. Il en déduit que cela est dû aux contradictions incurables du capitalisme. Mais cette explication, du point de vue marxiste, vaut également pour la Russie : la course *émulative* va-t-elle être remportée par celui qui sèmera le plus ou par celui qui sèmera le moins ? Quand Mikoyan brise une lance pour la cause de l'émulation sous sa forme la plus extrême : « Nous citoyens soviétiques, ainsi que le peuple américain, nous acceptons avec grand plaisir cette émulation » n'est-ce pas pure rhétorique ?

RÉVOLUTION IMBÉCILE

Une information sur l'appel aux kolkhozes a été donnée par l'*Unità* du 10 avril sous forme d'invitation à *doubler* (sic !) la production agraire en trois et même en *deux* années, et pour l'Ukraine, aussi fertile que l'on veut, carrément en *une* année.

Voilà ce qu'est devenue *la science de la planification* après une cuite émulative au whisky. Quelle est la prévision du *rythme* à tenir que, dans la pratique, nous avons vu rivé au maximum de 1,5 pour cent annuel ? On aurait donc prévu après d'amples calculs, au lieu de 70 pour cent en cinq ans, le doublement en *trois* ans ? Alors on a calculé le *rythme* annuel moyen de 26 pour cent ? S'il s'agit de *deux* années, on accélère à 42 pour cent ! Et s'il s'agit d'*une* année, il est clair que l'on arrive à cent pour cent. Si des *programmes* existent, comment un « appel » peut-il aller jusqu'à quadrupler le *rythme* prévu ? Jusqu'à multiplier par *douze* celui du VI^e plan excessivement compliqué ?

Il serait également certain que la *production de viande* doublerait en 1956. On peut seulement en déduire que l'on a quadruplé la consommation de whisky (il serait peu émulateur de parler de vulgaire *vodka*). Si l'on veut doubler la production de viande, il faut doubler le patrimoine zootechnique national. Ce plan est réalisable pour les lapins ou pour les rats mais pas pour les porcs. Quant aux *bovins*, on compte parmi eux les reproducteurs, les taureaux, les bœufs, les veaux et les génisses. Chaque vache met environ une année pour faire un veau et elle produit du lait pendant à peu près autant de temps. Celui qui veut en une année augmenter le nombre de têtes de ses bêtes, même en rêve, ne peut pas dépasser ces limites. Même la technique de la fécondation artificielle ne peut pas permettre une augmentation importante. Pour ne pas ennuyer avec des calculs nous dirons que le zootechnicien le plus efficace n'a qu'une seule méthode pour doubler sa production de viande : ou acheter des bêtes à l'étranger, ou *manger les animaux de son élevage* et ... voir réduire son cheptel de cent pour cent ! ...

La Hollande est un pays d'élevage de premier plan. En 1939, il y avait 2 millions 817 000 bovins : les Allemands en raflèrent une bonne partie et en 1948, il n'y en avait plus que 2 222 000. En 1953, la Hollande avait porté à nouveau son cheptel à 2 millions 930 000 têtes. Nous croyons qu'il s'agit d'un « pas » techniquement insurpassable : il en résulte un rythme de 31 pour cent en quatre ans ; rythme moyen de *sept* pour cent par an.

Comment expliquer les bluffs énormes de 26, 42 ou 100 pour cent qui décollent avec une rapidité supersonique des colonnes de l'*Unità* ? C'est toutefois possible - sans plaisanter sur le miracle du doublement en une année du nombre des ânes ... en Italie grâce à cette presse pourrie qui déblatère sur la *révolution culturelle* qui aurait eu lieu en Moscovie ! – par (on l'a compris) une *émulation* dans une digne compétition avec la grande ânerie *yankee*.

L'appel lancé aux kolkhoziens pourrait rappeler l'information lancée par l'*Associated Press*. Il y a en Russie des animaux en quantité bien peu inférieure à celle de la Hollande et il y a en jeu les fameuses *protéines* de l'*Unità*. Il s'agit peut-être de menacer les paysans pour que, dans le très bourgeois *sanctuaire qu'est leur maison*, ils ne mangent pas trop de la viande qui devrait ainsi arriver au prolétariat des usines. Il devient alors plausible qu'en un an l'ouvrier qui n'a aucun « livestock » ou réserve alimentaire en reçoive le double. Que déduire de cela ? Des conclusions immenses !

La propriété individuelle paysanne de la *forme* hybride du kolkhoze engendre, selon Staline et contre Jarosenko, des *rapports de production* et donc *de classe*. Le prolétariat salarié, des usines comme des *sovkhozes* - à propos desquels on apprend que la concession de petits jardins privés leur aurait été étendue – est la classe exploitée non seulement par le capitalisme d'État, par une paysannerie privilégiée. Alors qu'il a faim, comme nous le savons, de *pain* et non de *viande* il ne peut plus envoyer dans les campagnes, comme il le faisait dans les années glorieuses, les historiques bataillons armés rouges pour s'approvisionner, ni mêmes les bataillons de Staline !

Ce serait aujourd'hui un scandale, aujourd'hui que l'on renie la *dictature*, et un Nenni ne pourrait pas, *comme un cancre qu'il est*, prétendre qu'il s'agit de liquider le « communisme de guerre » pour introduire une démocratie constitutionnelle et de soumettre l'État et surtout le *parti* à une magistrature en *toge* !

C'est une démocratie rurale, vulgaire, vile, mesquine et béotienne qui demande à participer à l'émulation mondiale, qui s'avoue au service du grand capital international, et lui vend la peau de

l'héroïque classe ouvrière russe et mondiale, poignardée dans le dos, d'une façon pire qu'en 1914, par les dirigeants syndicaux et électoraux qui ont prospéré sur sa démoralisation. L'heure de mettre fin à la carrière d'une telle bande en la noyant dans la fange où elle se prélassait n'est pas encore venue, c'est une joie qui reviendra à la génération naissante.

QU'EN PENSAIT STALINE ?

Staline était nettement pour la conservation de la forme kolkhozienne agraire, et dans son écrit il repoussa toutes les propositions de « réforme » de ce système. Les camarades Sanina et Vengser avaient demandé que l'« on expropriât le kolkhoze », c'est-à-dire que l'on déclarât la propriété kolkhozienne propriété de « tout le peuple », et cela « sur l'exemple de ce qui a été fait en son temps pour la propriété capitaliste (lisez industrielle) ». Staline est net : cette proposition est absolument erronée, indiscutablement inacceptable !

Cette proposition serait celle de l'information de l'*Associated Press*, mais nous devons répéter qu'il n'en résulte pas du tout que le XX^e congrès ait donné raison à ces deux camarades contre le *quos ego* de Staline.

Les arguments de ce dernier sont pourtant remarquables ! La propriété kolkhozienne est une propriété *socialiste* (voyez plus haut), et nous ne pouvons en aucune façon procéder avec elle comme nous le fîmes avec la propriété capitaliste. Et il ajoute : le fait que la propriété kolkhozienne ne soit pas propriété de tout le peuple n'implique en aucune façon qu'elle ne soit pas une propriété socialiste. Évidemment, nous sommes dans le régime du Grand Prêtre qui appose sur tout ce qu'il veut bien toucher le cachet « socialiste ». L'usine propriété d'État, le territoire du kolkhoze et son outillage, les petites parcelles des paysans et leurs petits capitaux sont leur propriété certes, mais avec l'étiquette « socialiste ». Et nous, qui avons toujours cru que socialisme signifiait propriété de personne, système de la non-propriété !

Donc Staline, pour vaincre l'idée d'étatiser le kolkhoze, pontifie, se permettant de citer Engels, et prétend que le passage de la propriété de groupe et de personne à l'État n'est pas la meilleure forme de socialisation ! Et il ose l'expliquer en donnant l'argument que l'État dépérira ! Dans le premier *Dialogue* nous montrâmes que l'on prouve avec la même critique d'Engels à l'étatisation (il s'agissait alors de celle des chemins de fer par Bismarck) que les formules de passage de la propriété à la *Nation*, au *Peuple*, et même à la *Société* (cette dernière semblerait meilleure) n'ont rien à voir avec le programme socialiste. Du point de vue marxiste, on aurait pu parler d'une « propriété » de l'État de classe, du Proletariat dominant et dictant sa volonté. Mais la division en Classes, l'État politique et la Dictature, la Propriété (quelle qu'elle soit) tous mourront ensemble.

Selon le XX^e congrès ces formules de Staline sont-elles correctes ? Sans doute, et ses formules seront encore plus philo-capitalistes.

« ÉMULATION » ANTIMARXISTE

Un des plus longs chapitres des *Problèmes* de Staline, et l'un des plus rudes, fut consacré à L.D. Jarochenko. La presse non soviétique raconte maintenant que ce même Jarochenko aurait relevé la tête après le XX^e congrès (il avait offert de compiler le traité d'économie politique mais Staline lui avait refusé son accord avec sa grossièreté habituelle). La *Pravda* l'aurait averti qu'il ne suffisait pas de faire chœur aujourd'hui avec ceux qui insultaient Staline pour recueillir des applaudissements, et elle aurait qualifié ses déclarations d'antimarxistes, « provocatrices et dirigées contre le parti » ; et elle rappelle qu'alors Staline accusa Jarochenko d'avoir suivi les idées économiques de Boukharine, condamnées par Lénine.

Nous ne prendrions pas comme arbitre ou comme prud'homme ni Staline ni le rédacteur de la *Pravda* d'hier ou d'aujourd'hui. Pour l'émission d'un jugement objectif, il faut compter au moins quatre falsifications.

La condamnation de Boukharine par Lénine à propos de la théorie de l'économie russe et du nouveau programme du parti bolchevik date de 1919 ; elle se trouve dans un écrit d'un intérêt extraordinaire que nous utiliserons à fond dans le travail qui est en train d'être publié intégralement.

Staline tua Boukharine par la suite en 1938 ; bien. Mais entre 1919 et 1938 Boukharine fut « le grand économiste » de Staline quand il s'agit, après la mort de Lénine, de garrotter avec les méthodes habituelles Trotsky, Zinoviev, Kamenev, et d'autres économistes marxistes valeureux. Quand Boukharine, non moins valeureux, s'aperçut de la ruine économique et politique lui aussi fut tué et déshonoré comme marxiste.

Le nom de Boukharine n'est donc pas infamant ; cadavres et vivants devraient d'abord *se regarder*, comme dans le dicton populaire méridional, avant d'utiliser tel ou tel nom comme symbole de doctrine dégénérée. On doit départager bien autrement Staline et Jarochenko de même que, si les nouvelles sont exactes, la *Pravda* style XX^e congrès et Jarochenko.

Que ce dernier prétendait-il ? Convaincu comme Staline que la société russe représentait la pure image du socialisme, il affirmait que l'on ne devait plus parler d'économie politique, même marxiste, parce qu'il y a une seule économie politique, celle applicable au capitalisme ! Aujourd'hui, disait Jarochenko, il ne faut plus qu'une science de la « planification rationnelle », ou quelque chose de semblable. Et en poursuivant ainsi, il soutenait qu'il n'y avait plus lieu de parler en Russie de *forces productives* en contraste avec *les rapports de production*, ou formes de propriété, et qu'il s'agissait seulement de l'existence et de la présence *des premières* sans les seconds qui n'existaient plus !

Staline insistait à juste titre sur le fait qu'en Russie il existe toujours des rapports de production « entre les hommes » et pas seulement des problèmes entre les « choses », cette dernière situation ne pourrait advenir qu'après la disparition totale des classes sociales : *seulement alors* les hommes ne seront plus esclaves de la force des lois économiques et contrôleront la production et la distribution en des formes rationnelles. Les rapports de production sont les *formes de la propriété* ; en Russie ce sont la propriété d'État des usines, et justement la propriété des kolkhozes et des kolkhoziens.

C'était une grosse ânerie de Jarochenko de ne pas voir un « rapport de production » dans la paie donnée au travailleur industriel en échange de son temps de travail, ou dans l'achat de la vache par le kolkhozien contre les produits de son sol ou le salaire qui lui revenait dans le kolkhoze.

Mais Staline avait tort de dire que, dans une société *socialiste*, les lois de l'économie politique marxiste qui décrivent le capitalisme mercantile et le système salarial auraient eu toutefois une existence concrète.

Il est facile de résoudre ce débat verbeux. Ils avaient tort *tous les deux* comme on s'en aperçoit sitôt que l'on énonce la véritable thèse marxiste : la société russe est une société de classe, mercantile et capitaliste, et l'on observe en son sein les lois de l'économie marxiste relatives au mode de production capitaliste et à propos desquelles Marx, pour la première fois, démontra qu'elles n'étaient « pas éternelles comme les lois de la nature physique, et qu'elles étaient destinées à disparaître ». Une fois cela posé, on identifie bien en Russie les forces productives et, en opposition ouverte avec elles, les rapports de production ou formes de propriété. On n'y trouve plus, en revanche, la prétendue « construction » du socialisme en laquelle Staline et Jarochenko croient tous les deux.

Staline, contraint par son subconscient marxiste, s'efforce dans ce débat étrange de soutenir que la bourgeoisie elle-même, au cours de sa révolution, consciente des lois économiques, construisait ainsi le capitalisme industriel ; Staline contribuait ainsi (même en soutenant contre Jarochenko une thèse concrète juste) encore plus à ce désordre doctrinal effrayant qui pèsera plus lourd sur sa mémoire que la série de ses assassinats dont jamais les survivants de sa cour ne pourront le débarrasser.

LÉNINE ET BOUKHARINE

Lénine fut plusieurs fois féroce avec Boukharine à des moments également tragiques pour la Russie et pour le Parti, mais l'on était alors dans une autre atmosphère, entre marxistes éprouvés. Ces discussions ont laissé une trace valable, précieuse, encore aujourd'hui, pour ce qui nous intéresse en ce moment, et même, en employant un mot qui nous est antipathique, « actuelle ».

Boukharine avait préparé pour le VIII^e congrès du Parti Communiste bolchevik du 19 mars 1919 le rapport sur le programme. Lénine, qui était avec lui le rapporteur de la commission, critiqua le projet de Boukharine.

Ce dernier, impressionné par les deux faits grandioses contemporains – la diffusion dans le monde de la phase impérialiste du capitalisme, et l'avènement en Russie de la pleine dictature du prolétariat -, avait présenté toute la lutte constituant la tâche du parti comme une lutte contre cette

forme moderne du capitalisme, il avait décrit de plus la structure, le processus historique, et la chute du capitalisme, selon les seuls critères de l'époque monopoliste, en faisant silence total sur la partie relative au « vieux capitalisme » concurrentiel et libéral.

La rectification théorique de Lénine en cette occasion est un véritable joyau de doctrine et de réalisme vigoureux.

Ne va pas trop vite, Boukharine !- devait avertir le Maître. Et c'est pour cette raison que le parasite idéologique Staline, bien des années après, traite Jarochenko de boukharinien car il court en raisonnant comme si l'on était en plein communisme alors qu'on n'en est seulement au *socialisme* (selon lui) : ne court pas Jarochenko !

Avant tout Lénine éclaircit une chose à laquelle nous tenons beaucoup : le capitalisme est toujours le même ; l'*impérialisme* n'est pas une nouvelle forme sociale typique, mais seulement une *superstructure* du capitalisme.

Interprétez : l'impérialisme est une nouvelle forme *politique*, basée sur l'agression et la guerre, d'un unique *mode de production* : le *capitalisme* lequel reste inchangé.

Puis, en ce qui concerne la Russie, il explique à Boukharine que le capitalisme pleinement monopoliste et impérialiste n'existait pas encore pleinement en Russie, mais qu'il s'agissait de bouffer encore du premier capitalisme, du capitalisme concurrentiel et *même de souhaiter son apparition*. Mais quelle vigueur révolutionnaire dans ce diagnostic qui sera plus impitoyable dans le discours fondamental de 1921 sur l'impôt en nature, autre grande pierre milliaire du cours historique et de notre étude ! Quand Staline singe Lénine et dit à Jarochenko, non pas que finalement on est parvenu, au moins pour l'industrie, à la superstructure impérialiste du capitalisme, que Boukharine voyait déjà il y a 35 ans, mais que nous sommes en plein *socialisme*, ils nous font vomir tous les deux.

Nous avons déjà renvoyé cette analyse complète à d'autres travaux mais certaines citations ont une telle force contre les hommes impudents qui ont défini leur attitude honteuse au XX^e congrès comme un retour à Lénine qu'il est indispensable de les rappeler ici :

« En aucun lieu du monde le capitalisme monopolistique n'a existé et n'existera jamais sans que, dans plusieurs branches, la libre concurrence n'existe ».

« Nous disons être parvenus à la dictature. C'est compréhensible. Mais il faut cependant savoir *comment* nous y sommes parvenus. Le passé nous retient, *nous saisit avec ses milliers de bras* et nous empêche de faire un pas en avant ou nous contraint à le faire mal quoi que nous fassions ... Le capitalisme, dans ses formes primordiales de l'économie mercantile, nous a dirigés et continue de nous diriger ».

Nous répétons que nous ne donnons pas ici l'analyse de ce passage puissant dans lequel est encore mis en cause Boukharine à propos de la question de l'autodétermination des peuples, dans laquelle, explique Lénine, on doit justement dire *peuple* et non *classe prolétarienne* ! Non, chers et nombreux amis de gauche qui ne vous offenserez pas d'être comparés au marxiste formidable que fut Boukharine : le marxisme n'est jamais simple !

À VOUS, « LÉNINISTES » !

Lénine, dans ses démonstrations, va droit au but. Nous sommes en retard même dans l'Allemagne très avancée ! Pourquoi ?

« Prenez par exemple l'Allemagne (1919), modèle de pays capitaliste avancé, qui en ce qui concerne l'organisation du capitalisme, *du capitalisme financier*, était supérieur à l'Amérique. Un *modèle* pourrait-on dire. Or, qu'advient-il là-bas ? Le prolétariat allemand s'est-il différencié de la bourgeoisie ? Non ! En effet, c'est seulement dans certaines grandes villes qu'il semblerait que la majorité des ouvriers soit opposée aux partisans de Scheidemann (social-démocrate de droite, égorgeur de Liebknecht et de Luxembourg) ».

Comment cela a-t-il pu se produire ? s'écrie Lénine, en voulant freiner l'*extrémisme* de l'incandescent Boukharine. Ces paroles sont jetées à la face répugnante de ceux qui ajoutent au retour blasphématoire à Lénine l'invitation fangeuse aux fronts populaires et aux majorités de gauche :

« GRÂCE À L'ALLIANCE DES SPARTAKISTES AVEC LES MENCHEVIKS ALLEMANDS TROIS FOIS MAUDITS, LES INDÉPENDANTS QUI EMBROUILLENT TOUT ET VEULENT MARIER LE SYSTÈME DES SOVIETS AVEC L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE ! ».

En tant que théoricien, Lénine classe la Russie dans les pays capitalistes du premier stade. En tant que révolutionnaire, dans le même temps, il fustige les contacts avec les Indépendants de gauche dûment broyés par la suite dans le mortier du deuxième congrès mondial de l'I.C.³⁹. Aujourd'hui, ces gens voudraient payer avec la profanation de ce sépulcre plus que blanchi le droit de se réclamer de Lénine alors que dans le même temps ils affirment, en conservant le langage de ce même cadavre, que l'économie russe est pleinement socialiste et qu'ils copulent en Europe avec des gens encore plus à droite que les Scheidemann d'aujourd'hui, prostituant la Dictature prolétarienne dans une louche coucherie avec la *Constitution* bourgeoise.

Un autre écrit nous servira en son temps, celui d'octobre 1919 : *Économie et politique à l'époque de la dictature du prolétariat*. Mais même dans celui-ci, il n'est pas possible de citer une seule parole de Lénine qui ne puisse être tatouée en lettres de feu sur la trogne de ces « retourneurs de Staline à Lénine » :

« Si nous comparons toutes les forces et les classes essentielles et leurs rapports réciproques (léniniste, bien sûr, Jarochenko prétend l'être en blasphémant, *devancier*⁴⁰ des ânes chassant le Lion !...), bouleversés par la dictature du prolétariat, NOUS VOYONS COMBIEN EST STUPIDE ET HISTORIQUEMENT ABSURDE LA CONCEPTION PETITE-BOURGEOISE COURANTE SUR LE PAS-SAGE AU SO-CIA-LIS-ME "À-TRA-VERS LA DÉ-MO-CRA-TIE" EN GÉNÉRAL, CONCEPTION QUE NOUS RENCONTRONS CHEZ TOUS LES REPRÉSENTANTS DE LA DEUXIÈME INTERNATIONALE ».

Les tirets sont de nous, mais les guillemets aux mots *à travers la démocratie* sont dans l'original, ô *léninistes* absurdes, stupides et nécrophores !

Il n'est donc en rien étrange que, dans le camp des renégats, on se soit voué au fétiche mercantile en Russie, au fétiche libéral à l'extérieur. Voilà les clés marxistes de l'histoire, que nous allons vous offrir, et les journalistes imbéciles s'étonnent que l'on exalte les élections et le légalisme ici, alors que là-bas il ne s'agirait que de trouver celui qui reprenne en main adroitement le pouvoir et permette au Moustachu, comme dans la *Domenica del Corriere*, de faire enrager Khrouchtchev, et de le lui crier en ricanant : « Danse, khokhol, danse donc la ghopak ! »⁴¹.

Une dernière citation pour vous faire râler : « LES PHRASES GÉNÉRIQUES SUR LA LIBERTÉ, L'ÉGALITÉ, LA DÉMOCRATIE ÉQUIVALENT DANS LES FAITS À UNE RÉPÉTITION AVEUGLE DE CONDITIONS DONT L'EMPREINTE EST CALQUÉE SUR LES RAPPORTS DE LA PRODUCTION MERCANTILE ».

Que Moscou se consacre aux élections. Ils ramasseront des votes ; que tous ceux qui, de tous les côtés, veulent spéculer le sachent. Plus on fait de saloperies, plus on danse la ghopak, et plus on ramasse de voix.

Quant à nous, il nous suffit de connaître l'origine de l'*empreinte*, apposée sur leur livrée répugnante, et c'est la *magie* rigoureuse du déterminisme marxiste qui nous la révèle : elle provient des *rapports de production* qui non seulement sont en vigueur en Russie, quoique en pense Jarochenko, mais sont des rapports *mercantiles* et la vanité impudique d'un troupeau de candidats y est une marchandise facile à acquérir et en tout cas moins coûteuse que les prix Staline !

DE LA PRODUCTION À LA CONSOMMATION

Quand Staline veut convaincre Jarochenko que, même dans un système socialiste, on doit appliquer un calcul économique, il cite la démonstration de Marx dans la lettre célèbre sur le programme de Gotha dans laquelle Marx explique comment l'on doit toujours soustraire du produit total différentes retenues pour satisfaire, avant de pourvoir à la consommation des travailleurs, une série de nécessités générales et publiques et, entre autre, une certaine quantité pour le remplacement des moyens de production usés. Mais Marx en disant cela n'entend pas concéder que de tels calculs, après lesquels on attribuera sa part à chaque consommateur, se feront au moyen du mécanisme mercantile et sur la base de bilans individuels et d'entreprise. Il voulait simplement montrer la vanité de la formule lassallienne et petite-bourgeoise du « fruit intégral du travail » qui devrait revenir à quiconque participe à la production en montrant que, même dans une économie non bourgeoise, on devra réaliser des réserves matérielles en faisant des prélèvements du « fruit » et du produit – non plus individuel et d'entreprise mais *social* - avant de livrer ce qui reste à la consommation *globale sociale*.

En développant dans le *Dialogue avec Staline* et ailleurs cette distinction abyssale entre la mécanique économique bourgeoise et la mécanique économique socialiste, nous avons dit qu'il ne s'agit pas de réduire à zéro la *plus-value* produite par chaque ouvrier, en rendant égal le travail nécessaire, rémunéré, au travail total fourni : cela est une fausse interprétation du socialisme et n'est qu'une version *insoutenable* de l'économie individualiste. Et nous nous sommes exprimés avec la formule crue selon laquelle le socialisme ne supprime pas du tout la plus-value mais tend à abaisser les heures de travail nécessaire, *payé*, au minimum possible, jusqu'à, enfin, à zéro.

L'analyse économique quantitative montre que la question du socialisme ne porte pas sur une répartition différente du revenu, mais sur la socialisation globale de la totalité du travail et du produit, pour une satisfaction sociale de la masse des consommations : la comptabilité et le droit bourgeois, après leur survie durant une phase de transition, étant supprimés.

Ce résultat évident – que 95 pour cent des socialistes ne comprennent pas – est lié à l'affirmation de Marx dans *le Capital* : plus grande est la richesse nationale (thème sur lequel Adam Smith érigea sa construction puissante de la science économique capitaliste) et donc plus grand est le revenu national, plus la classe ouvrière est écrasée, enchaînée à la servitude du capital, plus l'augmentation générale de la production pour un effort de travail donné – permise par la science et la technique – est en grande partie dilapidée dans le désordre et l'absurdité de la gestion mercantile individuelle des rapports plutôt qu'absorbée en majorité par les capitalistes dans leur ensemble et pour une part beaucoup plus petite par la classe ouvrière.

Étant donné qu'en Russie l'ensemble de la bourgeoisie et l'État sont la même chose, quel sens donnera-t-on à la théorie du *revenu national* dans le chapitre du « Manuel » réclamé par Staline et par le XX^e congrès ? Comment cette doctrine présentera-t-elle la répartition du revenu entre consommation et nouvel investissement pour reproduire le capital et en élargir l'accumulation ?

Évidemment un tel chapitre ne sera pas écrit avec le langage de Marx dans la lettre sur le programme de Gotha mais il sera avec le style de Keynes et des économistes du « bien-être » et de la « prosperity ». La formule de l'émulation mondiale, sommet de la construction vacillante du XX^e congrès, signifie, en économie, une seule chose : que dans les deux camps la course au revenu, total ou « par tête », et à la marge destinée au réinvestissement productif, avec un rythme qui dépasse celui de l'augmentation de la population (voici le lien avec le vieux décri de Malthus !), l'emporte dans un sens opposé à l'intérêt immédiat et historique du prolétariat, à la réalisation révolutionnaire du socialisme mondial, à la liquidation de la servitude de classe.

DÉFI DÉMENT ET PERDU

Le défi que le VI^e plan quinquennal veut lancer à l'Occident n'est pas seulement défaitiste pour le socialisme parce qu'il remplace les antagonismes de classe par des rivalités nationales et parce qu'il substitue de façon ostensible un pacifique affrontement économique à l'affrontement de forces militaires, mais parce que sur ce terrain la partie est perdue avant même d'être jouée. Pour trois raisons.

Boulganine nous annonce que le « revenu national » russe s'accroîtra, dans le quinquennat qui va jusqu'à 1960, de 60 pour cent, c'est-à-dire de 11 pour cent par an. Les prévisions des *euphoristes* de l'autre partie de l'Atlantique sont beaucoup plus mesurées bien qu'une analyse marxiste rigoureuse doit avoir pour tâche de démontrer que l'optimisme de ces derniers n'est pas réellement fondé.

Une hypothèse comme celle de Boulganine dépend de trois points : augmentation adéquate du produit industriel brut – augmentation adéquate du produit agricole brut – répartition du produit net entre consommation et réinvestissement.

Le seul fait que le réinvestissement en équipements productifs s'appelle, même dans les schémas russes, *épargne* sur le revenu est une autre preuve de la nature commune des deux économies. Dans le capitalisme d'État, le revenu d'entreprise devait parvenir non pas entièrement aux individus singuliers mais à l'État-patron, et nous avons donc l'étrange figure économique de l'État qui au lieu d'absorber ce que les citoyens épargnent sur leur revenu est lui-même épargnant. Il ne s'agit pas d'autre chose que d'une épargne forcée et non pas de l'interdiction socialiste à toute possibilité d'accumulation privée et, à la fin, même publique.

ÉPARGNE ET JOUISSANCE

Les concepts sont difficiles, les chiffres concrets le sont peut-être moins. Voici comment la compétition démarre.

Nous savons que la première condition, celle qui concerne l'industrie, peut être soutenue. Le rythme américain est environ de 5 pour cent annuel et le rythme russe de 11 pour cent. Quelle fraction de ce produit est consommée ? Une information de l'*Associated Press*, encore elle, sur l'heureuse année 1955 – en Russie, dans les pays satellites et dans l'Europe de l'Ouest – nous donne cette comparaison de la consommation du produit typique qu'est l'acier, après avoir confirmé les chiffres favorables sur l'augmentation de la production. Aux États-Unis et dans l'Europe de l'Ouest, 40 pour cent seraient employés pour des articles de consommation et de constructions immobilières, le reste pour de nouvelles machines industrielles et des utilisations militaires.

En Russie, en 1955, seulement 9 millions de tonnes sur les 45 connues auraient été destinées à la consommation, et le reste (80 pour cent) à l'industrie et à la guerre.

Boulganine peut répondre à ce sujet qu'en 1960, en atteignant 68 millions, on répartira différemment l'augmentation de 23 millions de tonnes. Il n'y a qu'un seul moyen : le désarmement.

Le cas de la production agricole est différent. Le rythme d'accroissement des États-Unis est minime : 0,5 pour cent comme l'indique un tableau du *Manchester Guardian* qui confirme la critique de Khrouchtchev. Mais la Russie elle-même était modérée dans les plans d'avant-guerre : elle n'obtenait *pas plus de 1,4 pour cent*. Vieux Marx, tu l'as dit : sous le capitalisme l'agriculture ne *court pas* mais l'industrie si. Théorème réciproque : quoiqu'en dise la statistique, le capitalisme y a pris racine !

Donc l'accroissement de 12 pour cent prévu en cinq ans, comme nous l'avons dit, ne pourra pas se vérifier. Et sans l'accroissement de 70 pour cent dans le quinquennat agricole, la deuxième condition fait défaut, et l'augmentation de 60 pour cent du *revenu* restera illusoire.

On ne peut donc pas faire de prévisions optimistes au sujet de l'augmentation de la consommation moyenne et du niveau de vie.

Les économistes occidentaux semblent avoir raison d'établir que le pourcentage consacré aux investissements de capital est beaucoup plus élevé en Russie qu'il ne l'est en Occident. Jusqu'à 1950, cette part a tourné en Grande-Bretagne et aux États-Unis autour du cinquième, en Russie elle s'est élevée presque au double (38 pour cent). En Italie, si l'on suivait le « Plan Vanoni », on devrait avoir un rythme élevé mais pas autant que le russe.

Il ne s'agit pas ici de faire la comparaison entre capitalisme et socialisme (dans ce cas le second se ferait avoir) mais entre capitalisme des pays mûrs et – maudits soient-ils – vainqueurs de toutes les guerres hégémoniques, et capitalisme de pays *débutants* ou qui renaissent après les dévastations dues aux défaites.

CONSOMMATION « POPULAIRE »

Le côté équivoque des théories *euphoriques* réside dans le fait qu'elles font la chasse à l'indice *moyen*, et si vous mettez en avant les indices extrêmes elles assurent que le *nivellement* national du revenu et de la consommation s'améliore. Américains et Russes sont sur ce point les uns et les autres suspects. Dans tous les cas, pour un marxiste véritable, l'injustice dans la distribution est la dernière des iniquités du capitalisme, et celui qui a compris cela peut maintenant laisser libre cours à l'émulation des deux camps dans le mensonge.

Selon Boulganine – et en admettant l'augmentation quinquennale de 70 pour cent des produits de la terre - étant donné l'augmentation du revenu de 60 pour cent il sera possible d'améliorer les salaires réels de 30 pour cent alors que les entrées des kolkhoziens augmenteront de 40 pour cent. Nous serions donc toujours pris entre les lames des ciseaux capitalistes puisque celui qui produit des objets manufacturés en abondance reçoit moins, et celui qui produit peu de produits alimentaires reçoit davantage. Où est, même au sens immédiat, la fonction de *guide* de la classe ouvrière à l'égard des classes petites bourgeoises ?

Selon les dires de Khrouchtchev le V^o plan quinquennal aurait vu le revenu global augmenter de 68 pour cent, les salaires ouvriers de 39 pour cent et les gains des ruraux de 50 pour cent. Le rapport est le même. Donc aucun « tournant » dans cette économie de capitalisme industriel avare avec les ouvriers et relativement *large* avec la petite bourgeoisie paysanne.

Khrouchtchev a assuré que les trois quarts du revenu servent à satisfaire les *exigences* de la population et donc il oppose un 25 pour cent au 38 pour cent avancé par les économistes d'Oxford. Mais peut-on, en mettant en réserve seulement un quart du produit *net* d'une année, au moyen d'un appareil bureaucratique coûteux (comme cela ressort des critiques récentes), obtenir que l'année suivante le produit *brut* augmente de 12 pour cent, ce qui revient à dire qu'il faut ajouter autant à la totalité de la valeur-capital des moyens de production, ou même un peu moins, du fait de l'accroissement de la production technique ? Le produit total devrait atteindre la moitié du capital (compris au sens bourgeois du terme), ce qui, tout particulièrement en Russie, est absurde. La folie qui s'y déchaîne consiste à sublimer l'investissement et à fouler aux pieds la consommation.

LE FORÇAT MODERNE

Si donc on doit prendre les chiffres sur l'amélioration de la consommation sous bénéfice d'inventaire, il faut en faire de même pour les promesses de réduction des horaires de travail.

Devrait-on attendre 1957 pour arriver à six jours de travail de sept heures, c'est-à-dire 42 heures par semaine ; ou bien de cinq jours de huit heures, c'est-à-dire 40 heures ? Mis à part le fort doute qui plane sur les hypothèses à la base de ce calcul, il s'agit là d'un objectif que l'industrie italienne, comme on le sait, s'est déjà fixé, et ce n'est pas en considérant « l'absence de chômage » que l'on peut dépasser les maigres résultats. Les délices de la civilisation mercantile moderne et la sollicitude de l'assistance et du crédit – autre domaine où l'on annonce que l'on va singer largement l'Occident – consistent à faire osciller, au milieu de peurs et d'incertitudes, l'armée de travail humaine entre les extrêmes de la pleine liberté de crever de faim et la forme esclavagiste de l'emploi qui n'est *plein* emploi qu'autant qu'il est *forcé* et qui tend - en ce monde que l'on peut, aux dires de ces messieurs, conquérir par la « persuasion » - toujours plus à s'étendre, de l'atmosphère de la guerre où il est né dans la terreur, à celle de la paix . De *leur* paix horrible.

L'esclave antique et le serf de la glèbe commencent à pouvoir regarder de haut le travailleur moderne. Ils ne pouvaient pas, il est vrai, se déplacer pour changer d'emploi ; mais ils n'étaient pas non plus tenus d'aller à la guerre. L'esclave moderne vit dans le cauchemar de la guerre et une probabilité élevée d'être tué, blessé, fait prisonnier ou contraint au travail forcé. De plus, alors que la guerre antique approchait des civils au pas, la guerre moderne *vole* vers eux. Et elle affame des milliers et des milliers de non-combattants (alors que sur le front le militaire, en certaines conditions modernes, peut même arriver à se la couler douce). Pendant les périodes de paix, les travailleurs sont gavés de prospérité *statistique* et de liberté commerciale : on voit que, même dans ce domaine, au Kremlin on rêve d'une véritable orgie d'émulation : magasins sans queue, marchandises diverses et putassières, modes excitant les goûts normaux ou pervers. On arrivera bientôt au chef-d'œuvre de l'Amérique : la vente à crédit. Avec ce système le travailleur, s'imaginant participer au capital d'entreprise, n'est plus le propriétaire mais le débiteur du mobilier de sa maison et, s'il possède également la maison, de la valeur de celle-ci. Pratiquement il est comme l'esclave qui était débiteur de la valeur nette de sa personne, après avoir été nourri.

On a déjà défini comme féodalisme industriel ce système américain du crédit qui lie le travailleur à son lieu de travail par ses dettes. Une étape nouvelle de la « misère croissante » qui signifie perte de toute « réserve » économique. Le prolétaire classique n'a aucune réserve, le prolétaire moderne a une réserve *négative* : il doit payer une forte somme pour pouvoir aller nu là où il en a envie. Comment payer, sinon comme à Shylock, avec une tranche de sa propre fesse ?

Le haut niveau de vie et le bien-être, idéaux communs aux deux mondes en concurrence de civilisation « quantitative » contemporaine, vaut le fil de fer barbelé des camps de concentration de tous les pays.

DANSE DE LA FAIM DES CALORIES

Nous avons dit qu'aujourd'hui – et non en 1960 - selon l'*Unità* la consommation alimentaire du peuple russe atteindrait le niveau de 3020 calories, contre 2340 pour l'Italie, alors que seules l'Amérique et l'Angleterre atteignent un peu plus, 3100. Le Russe aurait 92 grammes de protéines par jour contre 75 pour l'Italien, il ne serait battu que par le Français qui en disposerait de 99.

Au XX^e congrès on n'a pas donné de chiffres de la consommation alimentaire sinon pour affirmer que durant le quinquennat on a vu doubler non pas les quantités des denrées consommées mais celles des ventes réalisées à travers les réseaux de l'État et des coopératives, ce qui est une chose bien différente.

Les statistiques montrent que tout peuple peu alimenté, comme le peuple italien, alors qu'il est doté moyennement de céréales et de sucres, souffre d'un déficit en viandes, en lait et en matières grasses. Les pays qui se placent au premier rang sont l'Angleterre, les États-Unis, le Canada, l'Australie, la Nouvelle Zélande, les pays Scandinaves, et également la France, surtout parce qu'ils ont un fort patrimoine zootechnique. Les pays qui ont une alimentation surtout végétale sont au-dessous des 2500 calories⁴².

La ration de viande dépend, surtout pour des économies fermées, du nombre de bœufs, de porcs, etc. par rapport à la population.

Limitons-nous à une comparaison entre les États-Unis, la Russie et ... l'Italie.

Bovins : États-Unis, 0,66 par habitant. Russie 0,25. Italie, 0,20. *Porcs* : États-Unis 0,34. Russie 0,13. Italie 0,10.

Nous pouvons faire une comparaison pour les céréales. En acceptant les 1800 millions de quintaux de *Boulganine* pour la Russie de 1960, aujourd'hui – comme on l'a déjà dit – ce sont 1050 millions, ce qui fait 4,7 quintaux par habitant. États-Unis 1400 millions de quintaux, 9 par habitant. Italie 160 millions, 3,5 par habitant.

Cela suffit pour établir que, si la ration russe est supérieure à la ration italienne, elle est certainement énormément au-dessous de la ration américaine (et des pays qui lui sont comparables), et c'est une pure invention que de prétendre que le nombre de calories alimentaires est au niveau américain, c'est-à-dire supérieur à trois mille ; il ne peut être, étant donné qu'il est en Italie de 2340, que de 2500 au maximum et en exagérant délibérément.

Il est notoire que ces indices varient entre l'Italie du Sud et l'Italie du Nord. On a encore récemment attribué la cause de cette variation à la fécondité spectaculaire du Sud. Augmentation du nombre d'habitants : plus de 891 000 habitants en cinq ans sur 12 millions, c'est-à-dire 7,5 pour cent !

Khrouchtchev a dit que durant les cinq années du V^e plan la population russe (nous entendons toujours la totalité de l'U.R.S.S.) a augmenté de 16 millions et 3000 mille habitants.

En admettant qu'en 1950 la population ait été de 202 millions, l'augmentation est de 8 pour cent en cinq ans, c'est-à-dire d'environ *un et demi pour cent par an* (*).

Khrouchtchev conclut que cela prouve que les Russes mangent beaucoup ! Même ici, à ce niveau banal, il parle en antimarxiste ! Là où l'on fait beaucoup d'enfants on mange peu. Khrouchtchev veut-il les indices de l'Angleterre, de l'Amérique, de la Nouvelle-Zélande et de la Scandinavie en matière de procréation ? En Russie non seulement on mange peu mais on améliore peu la ration alimentaire parce que la production agricole croît à peine au rythme (dans la réalité et non dans les vantardises) de la population.

La faim russe est du même niveau que la faim (à laquelle les messieurs de l'*Unità* consacrent une littérature toute différente mais toute aussi pharisaïque) de Partinico, Venosa et Barletta.

L'*émulation* conduirait, encore une fois, à tirer son chapeau aux pays les plus ignoblement et les plus crassement bourgeois, les plus antirévolutionnaires du monde.

Et rapidement c'est là où elle conduira l'U.R.S.S.

CHIFFRES ET PACIFISME !

Une argumentation solide des Américains, à laquelle les Soviétiques ne semblent pas avoir donné de réponse, a accueilli l'annonce russe, consécutive au XX^e congrès, de la réduction des effectifs des forces armées russes de millions d'hommes.

Dans les dernières huit années la population russe a augmenté à un rythme irrésistible, comme avant la dernière guerre. Mais la natalité et l'augmentation s'arrêtèrent brusquement en 1942, 1943 et 1944 à cause des hécatombes terribles dues à la lutte contre les Allemands. Ces « classes » arrivent

maintenant à l'âge du service militaire. La diminution des mâles de seize ans disponibles entre 1956 et 1960 sera effrayante.

Nous ne garantissons pas les chiffres mais ils sont fournis par le *Rome Daily American* du 29 mai 1956. Le nombre des mâles nés en Russie en une année grimpa, de 1934 à 1939, de 1 300 000 à 2 400 000 (cette augmentation nous paraît trop importante). Il descendit en 1940 à 2 100 000, en 1941 à 1 800 000, en 1942 à 800 000, en 1943 à 300 000 et en 1944 à 300 000. Non seulement la perspective de 1960 est donc, disent les Américains, peu de soldats mais également peu de travailleurs.

Quels que soient les chiffres véritables un fait est sûr. La Russie est un État capitaliste parce qu'il a immolé les vies de millions de prolétaires qui constituèrent *un paiement d'une masse énorme de plus-value* au capital d'Occident. Ce dernier épargna des millions et des millions de vies aujourd'hui traduites pour lui en bénéfice de milliards et de milliards de dollars. Là l'effrayant Staline fut lui-même roulé. Seule une ligue mondiale des ouvriers peut renverser ce compte sanglant bénéficiaire de l'infamie capitaliste internationale.

La Russie d'aujourd'hui est peuplée, mais surtout de vieillards et d'enfants. Elle peut beaucoup consommer, mais moins produire et moins combattre.

Elle offre la paix à ceux auxquels elle devrait offrir la guerre sociale en plein cœur de leur système.

 (*) Si – comme on l'a annoncé récemment – la population de l'U.R.S.S. était de seulement 200 millions, *aujourd'hui*, il est clair que le rythme d'accroissement annuel serait encore plus fort.

TROISIÈME JOURNÉE

FIN D'APRÈS-MIDI

QUESTIONS DE PRINCIPE

Nous allons maintenant aborder les grandes questions de l'histoire vivante : la politique mondiale des États, la paix et la guerre.

Khrouchtchev, auquel tous les autres ont fait écho, a dit que l'on devait établir au XX^e congrès « quelques questions de principe ». On reconnaît donc qu'il existe *des questions de principe*, c'est trop de générosité ! Depuis de nombreuses années déjà le *slogan* diffusé par tout l'appareil monstrueux qui a son sommet au Kremlin était : « Il ne faut plus porter les questions de théorie dans les masses ! ». Il ne faut porter dans les masses que les questions portant sur des situations contingentes, sur des problèmes « concrets » et l'on a le droit, pourvu que ce soit utile au succès du moment, de mobiliser les « principes », de Marx, d'Engels et de Lénine, mais également de Robespierre ou du Christ, de ... Cavour, de Garibaldi ou du Pape ; la seule condition est que les expédients de ce genre soient à la mode dans les opinions et la faveur populaire ...

On a placé avec ostentation ces *questions de principe* sur un plan différent par rapport à la période précédente, celle du XIX^e congrès, celle de Staline. Et l'on pourrait en partie l'admettre. Ce que, en revanche, nous sommes en train de démolir ici est la thèse selon laquelle le « cours nouveau » (formule, par loi expérimentale, suspecte cent fois sur cent) se ferait dans la direction des *principes* que suivaient historiquement Marx, Lénine, le bolchevisme et l'Internationale Communiste.

Ce cours nouveau ne fait que déchirer certaines des dernières *cartes*, des principes que « sous Staline » on n'avait pas encore décidé de renier : voilà notre nette appréciation du XX^e congrès.

Nous croyons avoir donné cette preuve au sujet de la troisième question de Khrouchtchev : *Les formes de passage des différents pays au socialisme*. Là il n'y a pas une seule des pages du marxisme-léninisme qui n'ait été sauvée. Même si on n'a pas osé dire (on le dira au XXI^e congrès) que la forme violente et dictatoriale du *passage* est désormais « interdite », on a carrément établi que la forme « à travers la démocratie » est la règle dans tous les États d'aujourd'hui avec lesquels Moscou entretient un débat diplomatique ouvert.

Le corollaire de cette nouvelle position a été ensuite l'abjuration frénétique du *Kominform* et la déclaration de sa liquidation. Quand on détruit l'œuvre historique de Lénine contre l'adhésion

honteuse à la guerre « démocratique » de 1914 en embrassant la politique social-patriote favorable à la guerre en 1942, on liquide l'*Internationale Communiste* fondée par lui. Aujourd'hui, on renie pareillement toute l'œuvre de la « scission » du premier après-guerre entre social-démocratie et communisme mondial, et on pleure sur l'*unité* avec la II^e Internationale, la pire des Internationales, celle de la collaboration de classe à l'échelle mondiale⁴³. On a indiqué en fait comme conséquence « des modifications advenues dans la situation internationale » également « la tâche du dépassement de la *scission du mouvement ouvrier*, et du renforcement de l'unité de la classe ouvrière pour remporter un succès dans la lutte pour la paix et le socialisme ». Mais cet objectif *nouveau* n'est pas – comme cela pourrait le sembler en apparence – la constitution d'un parti de la *seule* classe ouvrière mais l'immersion de cette dernière dans un très large front des classes moyennes pacifistes, à l'échelle nationale et sociale. L'assujettissement du mouvement communiste à un front des classes populaires est, nous le répétons, une formule historique qui ne peut avoir qu'un seul contenu : *l'assujettissement de toute la société au grand capitalisme*.

Que l'on comprenne bien : on peut bien soutenir, d'un côté ou de l'autre, que les « modifications de la situation historique mondiale » entre 1919 et 1956 conduisent à des perspectives opposées à celles qui déterminèrent et dirigèrent alors la lutte internationale communiste.

Ce n'est pas le moment ni le lieu de démontrer que, au contraire, on ne peut en tirer, comme nous en sommes fermement convaincus, que des confirmations énergiques.

Mais nous démontrons pour le moment que n'a pas droit à l'existence – nous le démontrerons dans un avenir donné non pas avec des paroles mais avec des actes de force – celui qui veut lier les *modifications de la situation à cette orientation nouvelle* et qui ne déclare pas dans le même temps que la construction historique à laquelle les noms de Marx et de Lénine sont liés a sombré et fait faillite, non pour quarante ans mais pour toujours.

COEXISTENCE SANS GUERRE

Il subsiste, en plus de la question du *passage*, deux autres grandes questions que Khrouchtchev intitule : « *La coexistence pacifique des deux systèmes* » et « *La possibilité d'éviter les guerres à l'époque actuelle* ». Il faut voir si sur ces deux points il y a eu quelque chose de nouveau et dans quel sens. Disons immédiatement ce qu'il y a de nouveau : outre que l'on a renié Marx et Lénine, on a renié Staline *lui-même*.

Nous avons rapporté la décision du congrès à propos de la « non ingérence » de l'État soviétique dans les « affaires politiques intérieures » des autres pays ; et donc la non ingérence du parti réuni en congrès à Moscou. Nous avons également rapporté la prétention étrange de l'État, du parti et du congrès à continuer à *prévoir* et à *désirer* que le socialisme remplace dans tous les pays le capitalisme en « gardant les mains propres ». Malheureusement cette attitude follement défaitiste continue à trouver du crédit dans les masses ouvrières du monde entier puisque toute l'opinion et la propagande bourgeoises l'accréditent en continuant habilement à confondre leur propre terreur réelle du communisme avec la campagne d'agitation contre la politique de Moscou. La fin de tout cela est encore lointaine : il ne faudra pas pour obtenir une clarification des rapports un autre congrès semblable à celui qui vient de se tenir, mais un alignement nouveau et original des intérêts et des fronts de conflits de l'impérialisme, comme, parmi tant d'exemples, cela apparaît dans les paroles du semi-paralysé président des États-Unis.

À ce point il faut indiquer le développement historique de cette question de la coexistence ou carrément de la cohabitation (personne n'est assez aveugle pour affirmer que les deux groupes d'États peuvent aller de l'avant en « s'ignorant »).

Et en effet ce que l'on désigne aujourd'hui par coexistence ne signifie pas seulement abstention de la guerre de classes et d'États, paix internationale, désarmement des révolutionnaires et même des *partisans*, elle veut clairement dire : collaboration économique, sociale et politique.

Historiquement cette question naît d'une autre que l'on tait aujourd'hui, et que l'on feint de tenir pour être hors de discussion alors que c'est la seule question véritable que nous posons en dépit du cercle de silence que l'on fait autour d'elle ; nous la posons en attendant que, dans quelque triennat, elle soit des deux côtés discutée bruyamment et avec éclat. C'est la question du *socialisme dans un seul pays*.

En effet avant de prendre position sur cette curieuse question – un pays à système socialiste et un pays à système capitaliste doivent-ils se faire nécessairement la guerre ? – il faut se demander si une telle situation historique est possible et si elle est déjà aujourd’hui réalisée.

Dans cette grande question nous voyons trois étapes : 1926, à l’Exécutif Élargi de décembre de l’Internationale de Moscou (Septième Session) – 1939, au XVIII^e congrès du Parti Communiste russe, à la veille de la deuxième guerre – 1952, au XIX^e congrès, et avant la mort de Staline.

LE TOURNANT DE 1926

Cette première discussion reflète un moment décisif. La grande organisation qui, en Russie, tenait solidement l’État abandonne l’effort pour provoquer la révolution prolétarienne mondiale, et elle se pose deux tâches : sa propre défense intérieure et extérieure au moyen de la force armée – une direction de l’économie sociale que les défenseurs de la thèse qui l’emporta appellent « édification du socialisme ».

Deux thèses étaient alors justes, et l’histoire les a confirmées : la révolution dans les pays capitalistes était « renvoyée » à plus tard – l’assaut armé à la Russie de ces pays était possible et probable.

La thèse de Staline, qui était alors également celle de Boukharine, prétendait que (même en admettant que la situation - prolétariat international passif, États capitalistes actifs - se prolonge longtemps) l’on pouvait en Russie, en conservant le pouvoir, réaliser la transformation de l’économie en « système socialiste ».

La contre-démonstration de Trotsky, Zinoviev et Kamenev fut particulièrement vigoureuse et nous la tenons comme digne d’une étude très attentive encore *aujourd’hui*. Ils clarifièrent de façon incontestable la doctrine de Marx et de Lénine sur ces points : nous la rappelons ici :

1. Le capitalisme apparaît et se développe dans le monde en des périodes différentes et avec des rythmes inégaux.

2. Il en va par conséquent de même pour la formation de la classe prolétarienne et sa force politique et révolutionnaire.

3. La conquête du pouvoir politique de la part du prolétariat peut advenir non seulement dans un pays *unique* mais également dans un pays *moins* développé que les autres dans lesquels le capitalisme reste au pouvoir.

4. La présence dans le monde de pays où la révolution politique prolétarienne est déjà advenue accélère au maximum la lutte révolutionnaire dans tous les autres.

5. En phase ascendante de cette lutte révolutionnaire il est possible que les forces armées des États prolétariens interviennent de façon défensive ou offensive.

6. En cas de pause dans les guerres civiles et les guerres entre États, un seul pays peut accomplir seulement les *pas*, permis par le développement économique qu’il a atteint, « dans la direction » du socialisme.

7. S’il s’agissait d’un des grands pays les plus avancés, la guerre générale, civile et d’État, éclaterait avant sa pleine transformation économique socialiste qui, en doctrine, n’est pas impossible.

8. S’il s’agissait, comme pour la Russie, d’un pays à peine sorti du féodalisme, il ne pourrait, avec la victoire politique prolétarienne, pas faire d’autre *pas* que celui de réaliser les « bases » du socialisme, c’est-à-dire une industrialisation forte et progressive ; et il définirait son programme ainsi : attente de la révolution politique à l’extérieur, travail en vue de celle-ci et construction économique du capitalisme d’État à base mercantile.

Sans la révolution mondiale, en Russie le socialisme était alors, et est, impossible.

Nous avons résumé volontairement d’une manière crue la position. La chose la plus importante dans ce débat de 1926 avait été de prouver que personne n’avait été d’une autre opinion jusque en 1924 ; la fausse interprétation d’un ou deux passages de Lénine (voir notre série sur la Russie et la Révolution, première partie) fut éventée et l’on démontra que Staline et Boukharine eux-mêmes avaient toujours parlé et écrit en ce sens.

Nous ne reviendrons pas dans notre développement sur la partie économique. Aujourd’hui, il est beaucoup plus facile qu’alors de démontrer que la société russe est capitaliste. Il faudra juste attendre encore un moment avant de l’entendre *confesser*.

Alors que Khrouchtchev parle aujourd'hui de théorie « léniniste » de la coexistence pacifique, non seulement nous montrons que la théorie de l'édification du socialisme dans la seule Russie n'a jamais été *léniniste*, mais que celle du *pacifisme entre les deux systèmes*, en 1926, n'était pas *non plus* une théorie stalinienne ou boukharinienne.

Dans les discours bien faibles de Staline, glacial, et de Boukharine, bouillant, on le voit de manière indubitable. Voici un seul passage de Boukharine : « L'existence perpétuelle d'organisations prolétariennes et d'États capitalistes est une utopie. Une telle existence simultanée est un phénomène temporaire. Par conséquent, forcément, *nous prévoyons* dans notre perspective *une lutte armée entre les capitalistes et nous*. Je déclare catégoriquement que la victoire définitive du socialisme est la victoire de la révolution mondiale, au moins la victoire du prolétariat dans tous les centres décisifs du capitalisme ». Voilà ce que l'on disait en 1926 ; aujourd'hui on flirte avec *Uncle Sam* comme s'il s'agissait d'un capitalisme *négligeable*, « non décisif » !

Ces paroles de Boukharine étaient marxistes. Il était seulement trop ardent quand il ne voulait pas attendre plus et voir le socialisme réalisé dans l'immense Russie par un pouvoir si absolu. Il racheta par la suite avec sa propre vie le droit à être appelé un grand, un véritable communiste révolutionnaire.

Même Staline doit en partie être reconnaissant à ses meurtriers, s'il est vrai qu'on l'a fait mourir. Nous allons le voir tout de suite.

FLAMMES DE LA VEILLÉE D'ARMES

Le 10 mars 1939, Staline expose son rapport au XVIII^e congrès du Parti russe qui se tint à Moscou. Les défenseurs de la cause de *l'édification du socialisme* l'ont emporté de façon sanglante dans la lutte qui eut lieu en Russie entre 1926 et 1939. Non seulement Zinoviev et Kamenev mais Boukharine également ont été tués, Trotsky s'est réfugié hors de Russie et n'aura plus longtemps à vivre. Dans son style rhétorique fait de répétitions, leur ennemi, homme non obtus mais têtu – qui perdit une grande occasion de prouver que l'entêtement est une grande qualité révolutionnaire –, se montra sûr qu'ils ne parleraient pas de leur tombeau où ils étaient enfermés ou en passe de l'être : « l'épuration de la poignée d'espions, d'assassins et de saboteurs du genre de Trotsky, Zinoviev, Kamenev Jakir, Toukatchevski, Rosengolz, Boukharine, et autres monstres qui rampaient devant l'étranger... ». Mais que Staline pensait-il alors de la coexistence et de la guerre ? Eh bien, dans ce discours de Staline la guerre apparaît comme certaine, proche et *inévitabile*.

La *poignée* des vils adorateurs de Staline d'alors, attachés aujourd'hui à la démolition de sa figure, insiste sur le fait qu'il n'aurait pas prévu, peu d'heures avant son déclenchement, l'offensive allemande de 1942⁴⁴. Y eut-il donc en 1939 une embrassade sincère russo-germanique, et le coup bas à l'ami ne fut donc que le fait des Allemands ? Ces bousilleurs réduisent la dialectique historique à une loque puante. Comme si la mise en mouvement de forces aussi immenses pouvait être expliquée par un signal donné en secret une nuit plus tôt ! Nous devons nous en tenir au document qui montre que Staline, six mois avant l'invasion hitlérienne de la Pologne, en avait une vision claire. Il est extrêmement étrange de voir la légèreté impudente avec laquelle ceux qui ont édifié sur une telle perspective la conduite politique pendant toute la guerre et l'après-guerre le disqualifient aujourd'hui !

Staline décrit le jeu de l'impérialisme mondial en montrant comment il conduit de façon certaine à la guerre. Ses paroles sont explicites : « La nouvelle guerre impérialiste est devenue un fait ». Les États capitalistes la craignent cependant parce qu'elle « peut conduire à la victoire de la révolution dans un ou plusieurs pays ». Staline se réclamait encore de la doctrine de Lénine sur l'impérialisme.

Ce qui est en revanche étrange – fait que nous marxistes devrions critiquer car ce n'est pas aux gens *sans principes*, qui l'entourent depuis lors, de le faire – est que Staline introduit pleinement la distinction entre « États agresseurs » et « États démocratiques » sur laquelle par la suite on construira la politique défaitiste de l'Antifascisme et de la Libération.

Pour lui « les États agresseurs, Allemagne, Italie et Japon » dissimulent leur intention d'attaquer les « États démocratiques, Angleterre, France, Amérique » avec leur fameux « pacte Antikomintern ». Il fustige même la complaisance (Munich) devant les exigences d'Hitler ! Il stigmatise ensuite, après avoir vaguement dit que la Russie est pour la paix, la politique à la Ponce Pilate de la « non-intervention » dans la guerre. Quant à la Russie elle prépare ses armes : « Personne

ne croit plus aux discours mielleux selon lesquels les concessions faites aux agresseurs à Munich auraient inauguré une nouvelle ère de *pacification* » ; dans tous les cas « nous ne craignons pas les menaces des agresseurs et nous sommes prêts à répondre *doublement* aux coups des fauteurs de guerre qui chercheraient à violer nos frontières. »

Le marxisme est bien loin de la « théorie de l'agression » et de la distinction entre pays bellicistes et pays démocratico-pacifistes qui offusque totalement la doctrine véritable de Marx et Lénine sur la guerre, fille des rapports de production bourgeois, et qui n'a aucun besoin d'être « voulue » par des *criminels*.

Mais nous ne pouvons pas passer sous silence le fait que le langage d'aujourd'hui sur la coexistence pacifique et le caractère évitable de la guerre est beaucoup plus dégénéré et nauséabond que celui qui avait été tenu à la veille de la deuxième guerre mondiale.

Si la succession de deux alliances, d'abord celle avec les *agresseurs*, puis ensuite celle avec les *pacifistes*, est un chef-d'œuvre de plus dans l'abolition des *principes*, cela n'enlève pas le fait que le mode actuel de raconter le drame qui va de Dantzig à Stalingrad est encore plus fumeux et suspect et que, pour nous, il est bien certain que ce fut tout autant une trahison de serrer la main armée de Hitler que de serrer celle de Churchill et de Roosevelt, une même gène d'un pouvoir déjà devenu capitaliste devant les impératifs de l'impérialisme, une même obéissance aux forces supérieures du déterminisme auxquelles se soumet la politique internationale confiée, aux dires des niais et des charlatans, aux mains fragiles et débiles de « Quelques Grands ».

TESTAMENT DE STALINE

La biographie du personnage ne nous émeut pas plus que celle de tout autre personnage lointain ou proche, ennemi ou ami. Nous nous en servons d'arme historique parce qu'elle nous sert à nous débarrasser du nouveau mensonge, en rien moins indigne que celui qui permit de transformer en « monstres » nos grands Frères ⁴⁵ exterminés dans les *purges* russes : le mensonge est celui qui consiste à dire, tout en voulant se disculper de toute responsabilité dans les actes auxquels le nom de Staline est attaché, que l'on esquisse un sain retour aux temps glorieux où la ligne de Marx et de Lénine était levée bien haut et de façon indéfectible pour la plus grande terreur du monde capitaliste.

Dans l'écrit de Staline sur les *Problèmes économiques* nous avons relevé que la thèse de la guerre impérialiste, à laquelle pourra seulement mettre fin la destruction du capitalisme, même si elle est énoncée avec des concessions visibles et contradictoires à la coexistence et au pacifisme déjà affirmés, est encore solidement défendue.

Aujourd'hui nous voyons que cet écrit est condamné mais en substance pourquoi ? Non pas parce que l'on met en doute le moins du monde le caractère *socialiste* de l'économie soviétique. Non pas parce que l'on dénonce comme folle et fausse la thèse de la validité des lois du marché dans l'économie pleinement socialiste. Nous avons vu que l'on condamne uniquement la prétention de Staline selon laquelle une augmentation de la production capitaliste occidentale était exclue. Aujourd'hui nous constatons que l'on condamne un autre point : le débouché de l'impérialisme et de la crise dans la *troisième* guerre.

Attendre une catastrophe économique et politique du monde bourgeois et par la suite ne pas la voir advenir est une *felix culpa* pour les révolutionnaires.

Marx et Engels ont été déçus tant de fois dans leur attente des crises et de la catastrophe ! Et ils ont été tant de fois déçus par l'issue des guerres internationales qu'ils avaient prévues.

En 1926 le premier concert d'insultes aux futurs *monstres* tend à les étouffer sous l'accusation infâme de *pessimisme* et de théoriciens de la *stabilisation* du capitalisme. Pour cette raison Trotsky a été tourné en ridicule même par un Togliatti.

Dans le premier discours dont nous avons parlé, Staline déduit la guerre de septembre 1939 d'une crise manifeste de la production mondiale qui, après celle de 1929-1932 qui avait été suivie d'une reprise vigoureuse, se dessinait nettement en 1937, année où seule la Russie ne connut pas un déclin de sa production.

L'erreur ultime de Staline en 1952, qui consistait à attendre une dépression occidentale alors que ce fut un « boom » imprévisible qui s'ensuivit – boom devant lequel les K. et les B. vont en s'agenouillant servilement par le monde –, est dans tous les cas la plus petite de toutes ses actions honteuses. Malheureusement tout cela montre que les élèves ont largement dépassé le maître.

Si donc la courbe de l'accumulation s'était infléchi vers le bas, serait-on passé de la guerre froide à un conflit ouvert ? Mais cela aurait peut-être donné à espérer la défaite historique finale de l'Angleterre, de l'Amérique ou de ces deux puissances en même temps qui, en l'emportant toujours depuis deux siècles, ankylosent le devenir de l'humanité.

Mais maintenant la courbe remonte ; et elle ne le fait pas seulement en Russie comme le montraient alors les chiffres de Staline de 1937 et 1938. D'où l'idylle pacifiste et lacrymogène dégoûtante à laquelle l'état-major du XX^e congrès s'est consacré en blasphémant le marxisme-léninisme de façon dix fois plus horrible que Staline.

Citons à nouveau les phrases de Staline que nous avons rapportées dans le *Dialogue* avec lui.

« Pour éliminer le caractère inévitable des guerres il est nécessaire de détruire l'impérialisme ». Cette conclusion énergique de Staline clôt une condamnation résolue de « quelques camarades qui affirment qu'à cause du développement de conditions internationales nouvelles après la deuxième guerre mondiale, les guerres entre les pays capitalistes ont cessé d'être inévitables ». Staline non seulement s'oppose à cette thèse à la Khrouchtchev mais également à l'autre selon laquelle « les contrastes entre le camp du socialisme et le camp du capitalisme sont plus forts que les contrastes entre les pays capitalistes ».

Et voilà la position pour laquelle le XX^e congrès détache la tête embaumée de Josif de son cadavre froid et l'amène sur un plateau d'or aujourd'hui à Londres et demain, n'en doutons pas, à la prochaine élection présidentielle à New York.

« De là dérive que le caractère inévitable des guerres entre les pays capitalistes continue à subsister. On dit que la thèse de Lénine selon laquelle l'impérialisme engendre inévitablement les guerres doit être considérée comme dépassée parce qu'aujourd'hui des forces populaires puissantes, qui combattent en faveur de la paix et contre une nouvelle guerre mondiale, se sont développées. *Cela n'est pas vrai* ».

Cela n'était pas vrai et *ne l'est pas plus* aujourd'hui. Mais qu'en dit Khrouchtchev : « Les guerres ne sont plus fatalement inévitables parce qu'aujourd'hui ... des partisans de la paix existent ». Et ces derniers, ainsi que d'autres choses semblables, n'existaient pas encore quand fut élaborée « une » thèse *marxiste-léniniste selon laquelle les guerres sont inévitables tant que l'impérialisme existe*.

Une thèse, misérables ? *La* thèse sans laquelle marxisme et léninisme sombreraient dans le néant.

VIVE STALINE ALORS ?

Dans le *Dialogue* avec Staline, nous montrâmes les faiblesses graves de son exposé. Il ne croyait pas encore possible de jeter par-dessus bord la thèse qui est, comme nous l'avons dit, LA thèse de Lénine et non UNE thèse de Lénine. Il voulait toutefois expliquer pourquoi il tenait pour possible la thèse de la « coexistence » qui avait déjà été inventée depuis plusieurs années. Il voulait dans le même temps se débarrasser de la thèse de Boukharine, qui était aussi la sienne, sur le caractère inévitable de la guerre *entre* les deux systèmes. Il se met donc à déclarer la guerre *ENTRE* les États capitalistes comme la plus probable. Il rappelle, non sans cohérence, sa position de 1939 : pourquoi, dit-il, les États capitalistes se firent-ils la guerre entre eux avant de fondre sur nous ? Il montre qu'il possède encore quelque lumière de cette dialectique à l'égard de laquelle le XX^e congrès a montré une cécité absolue : là il s'agit d'une descente sans fin dans les ténèbres, c'est le soir, la nuit qui planent sur les grandes journées historiques d'Octobre. C'est l'œil fatigué de Staline qui enregistre les ultimes rayons de lumière. Les États d'Occident, selon lui, ont aidé la réorganisation du capitalisme allemand après la catastrophe de 1918, pour, affirme-t-il, pouvoir le lancer contre la révolution russe. Et cependant, même s'il tombe dans la classification rhétorique de 1939 entre pacifistes et agresseurs, en 1952 il explique avec le motif économique du manque de marchés et de débouchés, à la Lénine, et non pas avec la criminologie historique des imbéciles, le mouvement irrésistible de cette renaissance allemande.

La mollesse théorique de cet homme de fer dans l'action avait déjà été soulignée par la plume indépassable de Trotsky.

En effet la construction peu solide de Staline contenait déjà toutes les données de la descente ultérieure le long de l'échelle de la contre-révolution qui a été consommée au XX^e congrès en

prétendant lui faire honte ; et nous avons pu, quatre années avant, indiquer clairement comment. Il doit se libérer de tout reste de la perspective naïve de Boukharine d'une guerre *sainte* révolutionnaire. Mais il maintient que la guerre dérive inévitablement de l'impérialisme et désigne ce dernier comme l'ennemi. Mais il prépare la déformation totale de la « théorie du défaitisme » de Lénine en disant, après avoir cependant minimisé les effets du « mouvement pour la paix » - en le réduisant à une sorte de frein servant à retarder la guerre impérialiste -, que « celui-ci se distingue du mouvement qui s'est développé durant la première guerre mondiale pour transformer la guerre impérialiste en guerre civile, parce qu'il allait au-delà et poursuivait des objectifs socialistes ».

Sa thèse était donc en demi-teinte. La thèse de Marx contre les démocrates bourgeois de « paix et liberté » en 1848 était équivalente à la thèse de Lénine contre les socialistes bellicistes de 1914. Nous nions que la PAIX soit un objectif distinct de l'objectif du SOCIALISME, de l'émancipation de la classe ouvrière. Nous attendons plus la Révolution de la Guerre que la Paix du Capitalisme. Nous ne connaissons pas d'autres voies pour « enterrer la guerre » que la mise à mort du système bourgeois.

Déjà Staline détache un mouvement pour la paix de l'action pour le socialisme et dit que *celle-là* est possible, mais non irrévocablement, avant *celui-ci*. Khrouchtchev et les siens se sont immergés dans le fond du gouffre, ils veulent la Paix *sans* le Socialisme. Revendication idiote en même temps qu'impossible !

Notre position, hier et aujourd'hui, permet de faire sauter l'obstacle et dissiper la confusion. La Russie est capitaliste tout comme les autres États d'Occident et la guerre viendra *aussi* entre elle et les autres États. Staline la voyait proche et il préférerait ne pas être le premier à tirer, il espérait en attendant, avec l'aide du *mouvement populaire*, que les choses se passassent comme en 1939. Il assurait donc les États bourgeois que les heurts entre eux étaient plus importants que ceux entre les deux systèmes : il leur promettait une crise interne et une guerre externe. Dernière illusion. Ceux d'aujourd'hui ne croient plus à la crise du capitalisme et aux heurts entre capitalismes : ils ont perdu les dernières lueurs desquelles Staline trouvait encore utile de se réclamer. Ils offrent de renoncer à toute perturbation, ils élèvent au rang de règle éternelle le caractère évitable de la catastrophe de la guerre au moyen de la volonté et de la conscience populaires, par la persuasion mondiale, ils liquident cyniquement les dernières flammes auxquelles la tête très dure de Joseph Staline était encore sensible.

CONCURRENCE ET ÉMULATION

Le puissant discours prophétique de Trotsky en 1926 se déroulait à un niveau tellement élevé qu'on lui coupa la parole. Peut-être plus tard la suite qu'il donna, même s'il l'écrivit toujours de façon merveilleuse, ne fut pas aussi juste. Il insista sur d'autres aspects du drame russe : l'avidité de la bureaucratie d'État et de parti, la férocité de Staline ; petites choses par rapport aux thèmes qu'il avait abordés auparavant.

Aujourd'hui, le malheureux Khrouchtchev, pour se libérer des conditions auxquelles est liée « une » thèse de Lénine, brade les dernières lueurs de marxisme qui lui soient jamais parvenues, et il affirme que si, en 1914, les facteurs économiques agissaient, en 1956 d'autres facteurs seraient *également* en jeu, facteurs relevant de la morale et de la volonté. « La guerre n'est pas un phénomène exclusivement économique ». « Dans la question de savoir si la guerre doit ou non éclater (mais quel genre de question est-ce là ?) les *rappports de classe*, les *forces politiques*, le *degré d'organisation* et la *volonté consciente* des hommes sont des facteurs qui revêtent une grande importance ».

Dans quel méli-mélo épouvantable sommes-nous tombés pour *retourner de Staline à Marx* ?! Staline avançait dans la bibliothèque avec un lance-flammes mais on pouvait encore lire quelques pages à la lumière de l'incendie ; les différents Khrouchtchev y font irruption comme des taureaux auxquels, au cas où ils eussent risqué d'avoir appris à lire, on a bandé les yeux après avoir éteint toutes les lumières.

Nous serions marxistes, et après ça nous aurions rangé d'une part les « facteurs économiques » et de l'autre, dans un ordre révélateur, les *rappports de classe*, les *forces politiques* et les *organisations*, la *conscience*, la *volonté* ?! Et donnant le départ d'une « compétition émulative » entre ces adversaires, nous lançons le cri « Messieurs, êtes-vous prêts ? » alors que le maréchal Boulganine, avec son sourire le plus photogénique, tient son épée ? !⁴⁶.

Trotsky amena le discours, pauvre idiot que comme nous il était, sur les « facteurs économiques » du moment. Il fut grand. Vous ne pouvez pas faire autre chose, dit-il, que de

développer notre société pour qu'elle passe du précapitalisme au mercantilisme, que de vous rapprocher du modèle capitaliste. Plus vous ferez de pas pour le rejoindre et *plus les influences qu'il exercera sur vous seront irrésistibles*. La guerre n'est pas le seul moyen que le capitalisme possède pour vous soumettre. Ou nous irons le dénicher dans ses tanières occidentales ou ce sera lui qui viendra régler ses comptes avec nous. Ni militairement, ni économiquement les deux cours ne peuvent se développer sans se croiser. Trotsky, géant de la doctrine historique, après avoir lancé un regard de géant sur l'avenir, répondit ainsi à une interruption idiote : je crois, plus que tous, à la révolution mondiale mais, si nous regardons les choses en face, nous pourrions attendre même cinquante ans. Mais il y a une condition pour que cela soit possible, il faut que pendant tout ce temps nous ne *dissociions* pas la réalisation de l'économie socialiste en Russie du renversement de la forme sociale capitaliste en Occident.

L'internationalisme, enseigna alors Trotsky avec les mots de la doctrine intangible, repose sur l'internationalisation des échanges que la forme capitaliste a partout introduit et dans le tourbillon de laquelle nous serons emportés. L'illusion de rester en dehors de son influence ne nous servira à rien. Quand on le bâillonna il ne put plus se défendre. Il descendit de la tribune pour la dernière fois en disant : l'Internationale en discutera encore ... Une fois lui mort, il est encore possible de suivre aujourd'hui le « dialogue » au moyen duquel il réfute avec son esprit lumineux, et avant la lettre, tous les Khrouchtchev.

MARCHÉS ET COMMERCES

Coexistence signifie « aucune guerre », mais ne peut pas signifier aucun contact, aucun échange. Trotsky l'avait bien prévu. L'histoire le confirme.

À l'époque de Staline la formule en vigueur était celle du double marché mondial et nous avons démontré qu'elle était fautive ainsi que l'existence prétendue de deux marchés semi-mondiaux. La perspective de Staline était aussi naïve qu'audacieuse. Après avoir enlevé au capitalisme d'Occident une moitié du monde, il pensait que celui-ci allait se noyer dans sa surproduction, qu'il se déchirerait lui-même dans des guerres quatre fois plus néfastes, pendant ce temps nous resterions là, nous avancerions. Mais qui est ce *nous* ? L'autre moitié de capitalisme que seule une vitalité supérieure distingue de la première ?

Aujourd'hui, la théorie illusoire des deux marchés compartimentés et étanches est résolument rejetée : la *patrie socialiste* ne fait pas qu'abaïsser le pavillon elle défait carrément sa ceinture. On enterre avec Staline les dernières menaces de sortir un couteau mortel de sous ses jupes après la trahison de l'invitation à la coexistence.

Une fois arrivés là nous devons écouter l'économiste de service, Mikoyan. « Nous sommes fermement convaincus qu'une *coexistence stable est inconcevable sans le commerce* (italiques dans le texte de *Rinascità*, février 1956) qui peut être la base de cette cohabitation même après la formation de deux marchés mondiaux. L'existence de deux marchés mondiaux – le marché socialiste et le marché capitaliste – non seulement n'exclut pas, mais au contraire présuppose le commerce réciproque avantageux pour tous les pays. L'interprétation exacte de ce problème a valeur de principe, sous l'aspect de la coexistence entre les deux mondes, mais elle a aussi une importance pratique, économique ». En nous abstenant des italiques et des points d'exclamations faisons encore une citation, celle de la formulation suivante extrêmement relâchée, aussi inconsciente qu'un homme qui courrait en toute tranquillité sur une couche de glace extrêmement mince : « nous pensons que notre commerce avec les pays capitalistes est avantageux pour les deux parties ... Cela est imposé par la nécessité même de la division sociale du travail ... par le fait qu'il n'est pas également avantageux de produire tous les types de marchandises dans tous les pays... ». Mikoyan s'est-il jamais douté, et sur mille lecteurs de *Rinascità* y en a-t-il un seul qui se soit jamais douté que dans le *système socialiste*, mis à part le fait connu depuis longtemps qu'il n'y a ni commerce ni marché, la division sociale du travail dans la société – sinon la division technique du travail dans l'usine⁴⁷ - tant en professions qu'en entreprises, tant en régions qu'en nations, doit être dépassée ? Que toutes ces formules sont liées de façon indissoluble au type capitaliste des rapports de production, et particulièrement celle qui dit que « la production doit être *avantageuse* » ? Avantage et profit du capital sont des termes synonymes.

Nous fîmes en son temps toute cette critique de la vision encore prudente de Staline sur le commerce, sur la *confrontation* des deux systèmes, et nous montrâmes aussi comment les économistes

bourgeois de l'école libérale s'accordaient sur le fait que les deux productions débouchaient sur les mêmes marchés, et comment ils acceptaient que le vainqueur fût celui des deux qui aurait le plus gagné. Mais alors, une fois que l'on a admis que par les canaux internationaux les profits du capital, anonyme et d'autant plus avide qu'il est anonyme, traversent librement toutes les frontières, les arguments selon lesquels en Russie « les exploités ont été anéantis » et « les bourgeois n'existent plus » peuvent-ils conserver la plus petite valeur ?

ÉCHANGES DE CAPITAUX

Cette grêle d'aveux timides sur les rapports toujours plus importants entre les prétendues *deux économies*, les prétendus *deux systèmes*, montre que les manœuvres de la « coexistence » et de l'« émulation » se comprennent en les ramenant à leur contenu économique, et que les vantardises selon lesquelles on peut l'emporter au moyen de la pression des opinions « populaires », diffusées dans la « conscience » des masses mondiales, et autres semblables homélies, n'y changent rien. On voudrait voir une « frange d'interférence » colorée à la frontière entre deux *systèmes* opposés et hétérogènes dans leur nature interne ; mais à son sujet une seule conclusion est possible. Cet accouplement auquel voudrait conduire la *persuasion* des peuples, que l'on présente encore une fois comme une *solution de remplacement* au conflit violent, est purement un accouplement de nature homosexuel entre systèmes identiques. Ce n'est là qu'une étape de la revendication stupide de la *libéralisation* commerciale mondiale, dont rêvent tous les « opérateurs économiques ». En Amérique également ces jours derniers les milieux affairistes évoquent l'élimination des interdictions frappant l'importation de produits étrangers ; si nous voulons, disent-ils, que les Japonais, par exemple, achètent du coton écriu chez nous, nous devons leur permettre de « gagner des dollars » en vendant ici leurs produits en coton à bas prix. « *Gagner de l'argent tous les deux* », formule du XX^e congrès et de Mikoyan, formule dans laquelle quiconque comprend à peine Marx peut lire *tout* le capitalisme.

Dans la bouche des divers Nenni ces choses-là déchaînent des revendications en rafale : on doit établir avec la Russie également le « marchés des capitaux ». Il doit donc être permis d'exporter de Russie du capital « socialiste » et donc d'y importer du capital ... capitaliste. Cela est mis sur la conscience de Mikoyan et rend vraisemblable que K. et B. offrent, entre deux tasses de thé, à Élisabeth deux milliards de dollars en or pour régler leur achat de marchandises.

Naturellement quand ces exportations gigantesques de capital financier sont réalisées on continuera à dire qu'*il ne s'agit plus* du phénomène caractéristique de l'impérialisme le plus sadique décrit par Lénine : c'était il y a bien longtemps, c'était l'époque des *facteurs économiques* crus et vulgaires, aujourd'hui il en est tout autrement, il y a les valeurs *morales*, les stimulations à l'*émulation* avec des *avantages* réciproques ; et la conscience générale de ces temps aimables et gracieux ne permet plus les manœuvres d'autrefois pour se rouler les uns les autres au-delà les frontières : *la guerre est évitable*.

Il est évidemment absurde de traiter de socialiste et même de semi-socialiste un monde qui n'est qu'un réseau de bourses de marchandises et de bourses de capitaux. Mais il est encore plus illusoire de le présenter comme un monde dans lequel serait possible ce que Lénine exclut : empêcher le déclenchement d'une troisième guerre générale à seule fin d'assurer la paix et en tenant en vie le capitalisme.

En 1947, donc, les États-Unis aurait eu un monopole du marché des capitaux et aujourd'hui ils l'auraient perdu (en même temps que celui des armes nucléaires ; c'est ce que dit l'Américain Lippman). Il est donc toujours difficile pour les États-Unis d'exiger, comme contrepartie des aides économiques, des accords militaires ou des accords politiques.

Bien, nous sommes donc en pleine idylle. Il appert que pour la Russie il est juste facile d'exiger, en contrepartie de deux milliards de dollars, à peine un sourire de Sa Gracieuse Majesté Britannique !

SI, LA GUERRE EST ÉVITABLE

Pour nous il est bien clair que la doctrine de Lénine sur la guerre est actuellement pleinement valide. Elle n'est que la doctrine de Marx énoncée à sa naissance historique après la guerre franco-prussienne et la Commune parisienne avec lesquelles la phase des guerres révolutionnaires de

systématisation libérale s'était close : *toutes les armées nationales sont désormais fédérées contre le Proletariat !*

Marx avait dès la fin de 1848 anéanti toute idéologie pacifiste-humanitaire qui croyait qu'une « persuasion générale » de leur inutilité suffirait à faire disparaître les guerres. De 1848 à 1871 une série de guerres était encore utile pour le radicalisme bourgeois des Mazzini, des Blanc, des Kossuth et autres semblables qui ne comprenaient pas Marx. La guerre entre nations ne finirait pas avec la Paix Universelle, mais avec la révolution de classe supranationale.

Les marxistes de la Deuxième Internationale eux-mêmes, comme Lénine le leur rappela en reproche pendant une décennie, avaient sincèrement cru que la guerre pouvait être empêchée par le prolétariat mondial. Cependant, même tout au long de cette époque idyllique et évolutionniste, durant laquelle les socialistes amassaient les voix qui leur permettaient d'entrer dans les parlements, même les réformistes les plus outrés pensaient arrêter la guerre avec des forces « morales » et persuasives. Empêcher la guerre signifiait pour eux empêcher avec la grève générale nationale à outrance la mobilisation générale de chaque côté de toutes les frontières en prenant en main le pouvoir pour fonder le socialisme dans l'Europe unie.

Quand Staline établit que la phase impérialiste du capitalisme conduit à la guerre, il ne croyait pas encore à une série successive de guerres mondiales, mais il s'attendait, dès que la première guerre menacerait, à ce que le prolétariat, au moins en Europe, se soulevât et l'arrêtât. Sa formule était « transformer la guerre impérialiste en guerre civile ». Mais la formule comportait une alternative : ou la guerre entre les nations commence et se développe, ou la guerre civile éclate dans chaque nation, les bourgeoisies y sont renversées et la guerre n'« éclate » pas.

La grande *occasion* léniniste fut donc perdue *en 1914* parce que tous, ou presque tous, les partis ouvriers non seulement ne bloquèrent pas les chantiers, les voies ferrées et les corps d'armée, mais marchèrent dans la guerre nationale. La révolution russe naquit de la rencontre de deux conditions singulières qui s'additionnèrent : la survivance d'un régime féodal et la série des défaites militaires. La condamnation et la défaite des partis social-traitres, la reprise du prolétariat dans les pays d'Europe, le renversement des bourgeoisies impérialistes, victorieuses et vaincues, ces phases formaient un cycle qui ne put s'effectuer par manque de temps. Et la révolution russe se retrouva seule.

Aucune résistance des classes ouvrières ne s'opposa au déclenchement de la deuxième guerre mondiale, et aucune révolution ne la suivit. Les partis prolétariens ne se trouvèrent pas sur la route des monstres impérialistes ; les partis communistes nés après 1914 dans les années vingt s'étaient totalement dénaturés, et leur plus grande défaite fut celle qu'ils subirent face à la répression de Staline.

Aujourd'hui quiconque défend encore la thèse de Lénine dit que, une fois reconstituées toutes les conditions de type impérialiste même dans les pays vaincus, après un certain cycle la guerre se présentera à nouveau avec une seule issue (tout à fait impossible à proposer si la guerre éclatait *aujourd'hui*) : que la révolution prolétarienne puisse l'étouffer dès sa naissance.

De la troisième guerre naîtrait la révolution si, avant son déclenchement que tout fait prévoir comme encore bien lointain, le mouvement de classe avait resurgi.

La première *condition* pour pouvoir atteindre ce résultat difficile est le dévoilement et la mise en évidence du mensonge indiscutable du prétendu *caractère socialiste* de la Russie d'aujourd'hui.

À la thèse du XX^e congrès sur le caractère évitable actuel de la guerre, nous ne répondons pas qu'elle *est inévitable* en un sens absolu, mais qu'elle ne peut pas être évitée par un mouvement vaguement idéologique de prolétaires et de classes pauvres et moyennes sur lequel elle passerait comme un tourbillon sans trouver de résistances. La guerre générale est donc historiquement *évitable* mais à la seule condition que l'on y oppose un mouvement de la pure classe salariée, et que celui-ci ne cherche pas à *la remplacer par la paix* mais cherche à abattre, avec cette paix nouvelle, le vieux et infâme capitalisme.

UTOPISE MISÉRABLE

L'objectif historique de la *paix stable* dans un monde capitaliste – et il serait pire encore de dire dans un monde moitié capitaliste, moitié socialiste ! – et l'autre objectif du XX^e congrès, celui du « choix » entre capitalisme et socialisme sur la base d'une confrontation émulative, choix qui serait effectué par une conscience générale humaine, représentent en définitive un *recul* par rapport à Lénine

qui va *bien au-delà* en arrière du recul effectué par Staline. Ce dernier, quand il est mort, laissait encore espérer aux travailleurs du monde égarés, à ceux à qui plus que jamais la conscience et la volonté manquaient, que dans une conflagration prochaine l'Armée Rouge aurait tenté de submerger les frontières capitalistes pour *persuader* avec le langage des canons et des bombes ; il s'agissait d'un dernier résidu de marxisme qui, quoique déjà enténébré par la dégénérescence des théories économiques, restait encore comme une espérance vague aux ouvriers qui marmottaient la phrase vaine : « Et pourtant, le Moustachu viendra ! ».

La *dégringolade*⁴⁸ du XIX^e au XX^e congrès fait retomber en deçà de Lénine et en deçà de Marx, jusqu'à une conception de la lutte historique qui, sous prétexte des révélations apportées par le changement d'époque et des « créations » dictées par des situations nouvelles, remonte jusqu'à des temps plus lointains que l'époque du *Manifeste* et se perd dans les brumes de l'*Utopie*.

L'idée que le sort du monde se décide dans une confrontation entre deux *modèles* de sociétés économiques, en étudiant, au moyen de ces « maquettes » artificielles de l'humanité vivante, où se trouve le plus grand bien-être matériel avec tout ce qui s'ensuit, et en se décidant pour une des deux formes proposées, ne peut se comparer qu'aux premiers traits du socialisme utopique, avec la différence énorme à l'avantage de ce dernier qu'à son époque il anticipait avec audace les revendications historiques à venir alors qu'aujourd'hui il est le résultat d'une reculade fabuleuse.

Marx et Engels ont en effet parlé des utopistes sans aucun mépris, et pour certains d'entre eux, comme Saint Simon, Fourier et Owen, avec une véritable admiration.

Mais toute leur construction théorique, sur laquelle le socialisme européen de la fin du dix-neuvième siècle s'édifia, et le communisme russe de Plekhanov et Lénine, eurent deux pierres angulaires : la critique de l'utopie socialiste – et la critique de la démocratie bourgeoise, de la démocratie, comme le dit Lénine, *en général*.

Il y avait deux voies du type *émulatif* et *persuasif*. Les vieux utopistes comme Cabet pensaient que tous seraient devenus socialistes après la visite des Icaries ou des phalanstères ; les naïfs de l'ivresse illuministe du XVIII^e siècle juraient que la justice égalitaire et la liberté sociale allaient être adoptées par les consultations légales du peuple souverain, corollaire de la civilisation pacifique issue de la révolution glorieuse que la classe bourgeoise avait conduite au nom de ces principes.

Ce sont deux grandes constructions de l'histoire, mais les socialistes des générations précédentes sont passés sur leurs nobles ruines pour arriver au déterminisme scientifique de Marx, et revendiquer, aux côtés de Lénine, sa théorie de la Révolution nouvelle et de la Dictature.

Dictature – ou persuasion. Ou l'une ou l'autre. On doit être dictatorial vis-à-vis de ceux avec qui on n'a pas le temps ni les moyens d'arriver à un accord. Et plus le capitalisme se corrompt en vivant dans l'histoire plus la force devient le seul moyen d'en finir avec lui.

La *Raison*, dans ses formes alors réellement vives et séduisantes, nous l'a conduit par la main. Quand la bourgeoisie lui élevait des autels, déjà les précurseurs glorieux de la Ligue des Égaux osèrent lui opposer la *Force*.

Cet autre déshonneur se trouve aujourd'hui dans les proclamations du congrès russe sous les mensonges ultimes du retour à Lénine et Marx. Non seulement le passage au communisme se fait à travers la *démocratie*, mais carrément à travers l'*utopie*.

Au XX^e congrès ils ont aussi déchiré le *Manifeste* de 1848. Dans ses pages sur la « littérature » socialiste et communiste des autres doctrines, il enregistre de façon définitive le détachement de l'utopisme des luttes ouvrières modernes. Nous ne pouvons pas reporter les textes théoriques de Marx et Engels sur ce point. Quelques phrases suffisent dans lesquelles la naïveté fallacieuse des utopistes est dépeinte.

« Il suffit selon eux de *comprendre* leur *système* pour reconnaître qu'il est la meilleure organisation possible de la meilleure société possible ».

« Ils désapprouvent donc toute activité politique, c'est-à-dire révolutionnaire, ils veulent atteindre leur but avec des moyens *pacifiques* et cherchent donc par des expérimentations petites mais vaines (nous concédons que l'expérience russe était une expérience en grand... de construire le capitalisme), avec la *puissance de l'exemple*, d'ouvrir la voie à l'évangile social nouveau ».

De temps à autre, nous prenons sur le fait ces « éclaireurs du futur » qui, pour justifier leur trahison et leur abjuration, jacassent sur les tout nouveaux événements qui auraient *de façon créative* forgé des formes de passages historiques auparavant ignorées, et qui déduisent des modifications des situations la *révision* de formules qu'ils affirment dépassées. Ils ont inévitablement la même fin,

accusés d'être honteusement passéistes et d'être des défenseurs de la réaction les plus rétrogrades. Avec les résultats qui ont tant ému ceux qui cultivent les nouveautés de la dernière heure, retournez donc, messieurs du XX^e congrès, au moins cent vingt ans en arrière et laissez-nous pendre à la *colonne infâme* des idéologies rétrogrades, fausses et ennemies, vos trouvailles d'aujourd'hui : coexistence, émulation, compétition ; manière toute homosexuelle de bloquer l'histoire féconde et vivante.

NAISSANCE DU CONTRE-OCTOBRE

Les seuls points de l'antistalinisme, tel qu'il fut présenté au monde, qui restent plus ou moins debout, sont ceux dont nous avons déjà parlé au début de ces journées : le « culte de la personnalité » et la « manipulation de l'histoire ». Sur tout le reste on a continué de s'enfoncer dans la direction que Staline avait prise et on a descendu plus profondément que lui, mais même sur ces deux points la rectification n'a pas du tout été faite dans le sens de l'orthodoxie, et l'on doit en reparler avant de conclure notre chant funèbre pour les morts ensevelis dans le même marais.

On déclare que Staline mentait quand il définissait les « monstres » trotskistes comme des *agents secrets de l'étranger*. Donc ils ne l'étaient pas. Mais alors qu'étaient-ils ? La *réhabilitation* est un remède à des cas singuliers, individuels, elle peut revenir sur un jugement moral ou pénal, mais elle ne peut jamais servir de correction à un jugement critique ou historique.

Staline, selon les revues soviétiques d'aujourd'hui (*Unità* du 15 avril), aurait mal fait non pas de mentir (on ne peut pas effectivement théoriser que dans certaines situations contingentes le révolutionnaire ne soit pas conduit à devoir mentir) mais de rendre, avec ses calomnies infâmes, moins claire la « bataille d'idées » qui fut conduite contre le « trotskisme ».

Ici encore Staline est un marxiste plus conséquent que ses correcteurs d'aujourd'hui ! Que signifie lutte idéologique ? Pour le marxiste il ne peut y avoir de lutte idéologique sans lutte politique et sans que cette lutte ne dérive du jeu des forces de classe. Donc la grande extermination, non de quelques *monstres*, mais d'une couche importante des effectifs du parti bolchevik, qui ne s'était pas formée sous l'influence corruptrice de pays étrangers, doit être expliquée autrement, comme heurt entre forces sociales. Staline a dit l'unique chose qu'il pouvait dire pour ne pas admettre que le partisan du mouvement anti-révolutionnaire c'était justement lui, avec tous ses partisans, puisqu'il était évident qu'il n'était pas en présence d'une insurrection contre le pouvoir ; il devait donc parler d'espionnage, d'attentat, de sabotage de grand style. Il n'est donc pas correct de dire « La thèse de Staline selon laquelle la lutte de classe se fait plus aiguë à chaque fois que le pays socialiste fait un pas en avant était erronée. Cette thèse avancée en 1937, alors que les antagonismes de classe avaient déjà disparu, a entraîné des répressions injustes ».

Pour la énième fois, Staline mentait de façon moins antimarxiste qu'eux. Il s'est agi justement d'une phase de la lutte de classe dans laquelle le gros du parti et de sa direction, avec Staline, emporta la victoire.

Comment autrement expliquer que la revue russe dise, comme l'*Unità* le rapporte, « les trotskistes, etc. exprimaient les intérêts des classes exploiteuses qui opposaient des réticences et les tendances des couches petites-bourgeoises de la population ».

Les massacrés de 1934 et de 1937 exprimaient les intérêts des classes prolétariennes internationales contre la politique de l'État russe qui se détachait de la lutte prolétarienne mondiale ⁴⁹ et qui se cachait derrière le mensonge de l'édification du socialisme mondial : dans tout ce qui reste de leurs déclarations, soigneusement occultées après qu'ils ont été étouffés, et dans les discours de 1926, ils revendiquaient la ligne de Lénine qui affirmait qu'il fallait passer à une longue lutte de la dictature prolétarienne contre les forces internes des classes petites bourgeoises soutenues par l'influence multiple du capitalisme international. Voilà, pour les marxistes, où réside *toute* la controverse à résoudre.

Ce fut là le grand tournant, le renversement de la lutte révolutionnaire en Russie. L'explication de cet épisode considérable qui éclata dans le sous-sol historique ne peut, sans que Marx ne s'effondre, résider dans une canaillerie, une erreur ou une *distraktion* du dénommé Staline. La lutte fut ce qu'elle fut et il est juste de l'appeler une lutte de classe, dans sa forme idéologique et dans sa forme violente. Le cadavre de Staline ne criera pas s'il doit y choisir un rôle. Mais ce même rôle revient à ses

fossoyeurs du XX^e congrès qui se gardent bien de justifier aujourd'hui *idéologiquement* les assassinats d'alors.

Le rôle commun au mort et aux vivants est donc unique : celui de la contre-révolution capitaliste.

C'est justement la contre-révolution qui est « créative » et on lui découvre, en vivant l'histoire, les formes et les manifestations les plus nouvelles et les plus inattendues. En ce sens, nous avons beaucoup appris dans ce domaine en un demi-siècle de trahisons envers le prolétariat socialiste.

C'est la Révolution qui est *une* ; et elle est toujours *elle-même*, au cours d'un arc historique immense qui se terminera comme il a commencé et là où il l'avait promis ; là où il a rendez-vous peut-être avec beaucoup de vivants mais certainement avec les êtres à naître, comme avec les morts. Ces derniers savaient qu'elle ne fait jamais défaut et qu'elle ne trompe jamais. Dans la lumière de la doctrine elle est déjà prévue comme une chose visible, une chose vivante.

TROISIÈME JOURNÉE

SOIRÉE

PHILOSOPHIE, TU VAS PAUVRE ET NUE !

Dans le rapport présenté par Khrouchtchev pour le Comité Central, texte de base du XX^e congrès, après les critiques corrosives à des décennies de travail théorique des historiens et des économistes, les « philosophes » d'État ont été attaqués à leur tour. Que le marxisme soit considéré comme une « philosophie » parmi tant d'autres, c'est-à-dire *comme* tant d'autres, est une chose sur laquelle nous avons fait à plusieurs reprises d'amples réserves, et donc ce *service* philosophique de gouvernement, dont d'autre part on proclame la banqueroute totale, ne nous paraît pas une chose très sérieuse.

En tout cas voici ce que dit Khrouchtchev : « Les tâches inhérentes à la préparation et à l'éducation de nos cadres, dans les instituts d'enseignement supérieur et dans le réseau d'étude du parti, rendent nécessaire la création d'un manuel d'étude sur les principes du marxisme-léninisme dans lequel on exposerait de manière concise, simple et claire les thèses les plus importantes de la doctrine marxiste-léniniste, et la préparation de livres qui illustrent de façon populaire *les principes de la philosophie marxiste*. De tels livres auraient une grande importance pour la propagande de la conception scientifique matérialiste, pour la lutte contre la philosophie idéaliste réactionnaire ».

De cette situation il apparaît que pour éviter que les super-professeurs des académies philosophiques ne disent des sottises, il faut se mettre à les dégrossir sur la base de petits manuels - il manque juste le qualificatif « populaires » - de propagande contre les philosophies - fi donc ! - *réactionnaires*.

Les bourgeois eux-mêmes ont depuis longtemps aboli les cours de philosophie théorique pour les remplacer par des cours d'*histoire de la philosophie*, et si l'on veut d'histoire des philosophies. Dans n'importe quel schéma, on entend par philosophie réactionnaire celle qui servait de superstructure aux formes féodales de production : le fidéisme. L'idéalisme est la philosophie de la révolution bourgeoise, et les prétendus matérialistes scientifiques de Moscou en sont, comme ils le montrent à chaque instant, totalement imbibés alors qu'ils le taxent de façon hautaine de réactionnaire et - horreur ! - d'antipopulaire. Alors que c'est lui par excellence la seule *philosophie populaire*.

Ici, dans le pays de Khrouchtchev, rien ne fonctionne : ni l'école *populaire*, ni l'institut de formation des maîtres, ni l'académie suprême d'où sortent les pédagogues des pédagogues ou, pour mieux dire, en suivant la mode cosmopolite d'aujourd'hui, les *trainers*, les entraîneurs des *activistes* affectés à la propagande parmi les masses.

Dans tous les cas, le congrès historique a déclaré que cet appareil a *dévié* : cherchons à voir en quel sens.

Il n'est pas difficile de trouver la réponse à ce *quiz*. Il s'agit des élèves fidèles de Staline, le petit maître d'école de campagne, qui dans le même temps où ils le disqualifient comme commissaire à l'instruction populaire, répètent (peut-être inconsciemment) les petits morceaux qu'il leur transmet pour sa postérité.

LES DOGMATIQUES, LES TALMUDIQUES, REFRAIN DE JOSIF

Quiconque est un peu au courant sait que nous sommes tout sauf « trotskistes », et pourtant nous rappellerons ici que nous tenons tous Léon pour le plus grand écrivain contemporain de langue russe. Du reste pour les écrits révolutionnaires peu importe la langue nationale et l'on peut croire que la « Linguistique » de Staline va elle aussi perdre son caractère sacré, elle qui prétendait que la langue mère « n'est pas une superstructure » et demeure indifférente au changement des formes de production et des rapports de classe.

La forme dans laquelle Staline écrit, sans être faible ni malhabile, est incomparablement médiocre. Il a un style de petite école élémentaire, justement, qui ressemble à celui d'une séance de jeu de « quitte ou double », avec des questions et des réponses qui se succèdent de façon sèche et des répétitions en série dignes des disques microsillons.

Or, si nous essayons de tirer le nouveau verbe philosophique du XX^e congrès des longs discours de Khrouchtchev, Mikoyan, Souslov, Chepilov, et autres moins importants, nous ne trouvons rien d'autre que trois ou quatre mots de Staline : dogmatique, talmudique, pédanterie, scolastisme et autres termes semblables avec lesquels, dans le ton le plus monocorde qui soit, ils frappent, non pas Staline, mais un troupeau important de philosophes et de fonctionnaires philosophes - ainsi que de chefs politiques - qu'ils accusent de manger à l'œil et de voler leur traitement. Tous s'élèvent contre cet état de fait déplorable en brandissant la bannière que nous avons déjà vue - une vieille

connaissance – entre les mains de tous les véritables « déviationnistes » : réalité, vie, constructivité, concrétude, et si nous voulons justement en tirer les « nouvelles » thèses les plus importantes, nous ne trouverons que celles-ci non moins frustes : le marxisme *créateur*, c'est-à-dire celui que l'on peut appeler le marxisme « recréé », et l'*enrichissement* du marxisme, phénomènes qui se répéteraient à chaque pas du chemin historique.

Eh bien, puisqu'on nous intime l'ordre absolu d'être *clairs, simples et concis*, comme ces polémistes fournis en série aux « cadres », soyons-le.

Jouons le rôle des dogmatiques, des talmudistes, des scolastiques et même des pédants, assumons la défense d'un marxisme qui ne crée jamais rien de nouveau et qui constitue une constellation des thèses indestructibles précises et refusons résolument, *unguibus et rostro*, de l'offrir en proie à ceux qui veulent l'enrichir, en le défendant comme une doctrine *rigide et pauvre* qui est née non pas de la misère inflexible de Marx mais du sein de l'histoire au moment - et seulement au moment – où cette dernière devait la porter dans ses flancs.

Au contraire, le discours vide des *créativistes* et prétendus créateurs coïncide avec les périodes de contre-révolution, de recul de classe, et de longues involutions historiques des formes sociales. Ces gens se vantent de découvrir de riches conquêtes inédites alors que leur discours ne fait que rabâcher les formules surannées et misérables que Josif fut le dernier à nous débiter ; ces formules dissimulent mal les autres formules très connues contre lesquelles le marxisme a lutté avec acharnement aux époques successives de Proudhon, Lassalle, Bakounine, Dürhing, Bernstein, Sorel, et de la marée de boue épouvantable de 1914 lorsqu'au-dessus de tous, un athlète, un gladiateur de l'orthodoxie révolutionnaire, fit mordre la poussière à ceux, innombrables, qui voulaient *créer* des falsifications du marxisme, *l'enrichir* du prix de Judas de la trahison : Lénine.

À VOUS, PETITS ÉLÈVES !

Arrêtons-nous pour montrer que les élèves ont dans le sang le style, le jargon et la manière poussive du maître d'école.

Tout d'abord Khrouchtchev : « En luttant contre les manifestations de *négligence dans l'élaboration ultérieure* (!) de la théorie marxiste, nous ne pouvons pas regarder la théorie de façon dogmatique, comme des gens détachés de la vie ... la théorie n'est pas un recueil de formules et de dogmes morts ... mais un guide de combat pour l'action ... la théorie détachée de la pratique est morte ». Il n'y a *pas un seul* des chefs prolétariens qui passèrent au service des gouvernements bourgeois et de la guerre nationale qui ne s'exprima avec un ton différent. Mais aucun non plus ne s'exprimait de façon aussi triviale que ceux d'aujourd'hui.

Et après : « Ceux qui pensent que le communisme puisse être construit seulement avec la propagande (mais l'imbécile est celui qui espère en une *recette* quelconque pour *le construire* dans un chantier, comme un produit manufacturé bourgeois !) sans une lutte pratique pour augmenter la production (une carte du parti à celui qui fouettait les rameurs des galères classiques !) pour élever le bien-être (dix cartes pour l'école de Keynes !) glissent sur la voie du talmudisme et du dogmatisme ».

À vous, Mikoyan, démolisseur de Josif ! « Le parti, le Comité Central, appliquent *de façon créative* la théorie du léninisme dans la phase actuelle du développement de la société et *enrichissent* en même temps le marxisme-léninisme ».

Nous connaissons déjà nombre de ces « richesses » : passage démocratique au pouvoir, impérialisme sans guerre, renoncement à la violence, discipline constitutionnelle, imitation des victoires du capitalisme comme usine à bien-être, compétition honnête avec lui, promesse signée (aujourd'hui à Londres, demain à Washington) de ne plus le rouler. *Enrichissez* le marxisme encore un petit peu (avez-vous prévu l'indice de cet enrichissement dans le Septième Plan Quinquennal ?) et vous l'aurez « mis en morceau » !

Mikoyan est trop brillant pour qu'on le cite sans l'interrompre. « La plus grande partie de nos théoriciens ne fait que répéter et travestir sous des formes diverses, citations, formules et thèses déjà connues ». Scandale énorme ! Mais alors que veut dire théorie ? Une suite ordonnée de conclusions ; littéralement une « cortège » de gens dont une rangée ne dépasse pas l'autre. Cette critique peut s'adresser aux poètes mais pas aux diffuseurs d'une doctrine organisée. Mais nous savons que pour Mikoyan, il le dit lui-même ailleurs, les artistes sont les plus dégoûtants. Et il poursuit :

« Peut-il exister une science sans création ? Non, sans *création* on ne produit que la *scolastique*, l'exercice *scolastique*, et non la science qui est avant tout création, construction du nouveau et non répétition de l'ancien ».

Si nous devons, pauvres que nous sommes, écrire le *manuel* de philosophie marxiste (avec de tels prodromes il est certain que des *manuels* vont être écrits par Moscou... avec les pieds) nous accueillerions cette formule bien trouvée : *la science est répétition de l'ancien*. Quant à la « scolastique » nous dirions que c'est la philosophie qui s'appuie sur la « création » et *sans création* la *scolastique* n'existe plus. La théorie de la création nous la voyons ainsi. Nous doutons que Dieu ait créé Mikoyan et celui-ci par la suite n'a rien créé, à moins que l'on ne lise ce qu'il dit à l'envers.

« Le XX^e congrès donnera une impulsion aux militants du front idéologique (un front où même le caporal est invité à *militer* en improvisant des manœuvres) pour qu'ils s'apprentent à fournir un travail *créatif* ... *enrichissent* le patrimoine idéal du marxisme-léninisme ... (et enfin dans un troisième point créé... en ruminant) pour assurer l'*enrichissement créatif* du marxisme ». Fièvre d'originalité !

LEVEZ-VOUS, LÀ-BAS !

Cela suffit, appelons des bancs du fond. Souslov : « Notre travail se déroule ... en une répétition mécanique de formules et de thèses connues, avec pour résultat la formation des pédants, des dogmatiques, détachés de la vie. Notre propagande était auparavant tournée vers le passé, vers l'histoire (!) aux dépens de l'*actualité* ». Nous y voilà, par tous les diables ! Voilà un authentique *émulateur* des modes dégoûtantes des *parvenus*⁵⁰ bourgeois qui ne connaissent rien de rien mais sont en mesure de nous battre avec leur question idiote : ah, vous ne savez pas la *dernière* ? Tenez-vous au courant !

« Le parti n'a jamais toléré le dogmatisme mais la lutte contre ce dernier a assumé aujourd'hui une acuité particulière ». Ah ! Voilà un cri du cœur dans lequel se révèle le vice du carriérisme et de la rage personnelle de « percer » : « Il n'y a pas de doute que le *culte de la personnalité* a fortement contribué à la diffusion du dogmatisme et de la pédanterie. Les partisans de ce culte n'ont attribué le développement de la théorie marxiste qu'à quelques personnes qu'ils suivaient aveuglément. La seule tâche des autres mortels (*qui étaient-ils donc ?*) était d'assimiler et de populariser les créations de ces individus ».

Magnifique ! Ces messieurs ont décidé de liquider les « quelques personnes ». Mais ils ne savent réciter que la même *leçon*. Comme ils ont *assimilé* ! Comme ils ont *popularisé* ! En attendant ils déshonorent Staline et ils portent ce qu'il a dicté de pire cloué sur leurs petites têtes quand ils délirent en s'écriant : Va-t-en ! Loin de nous, nous aussi nous voulons *créer*. *Jehovah tu n'es qu'un misérable démiurge* ! dit le diable classique et exilé sur terre d'Anatole France⁵¹.

Voici Chepilov qui « s'aligne » à son tour ; mais quand donc ces « créateurs » impatients, tenus jusqu'ici en laisse, nous porteront-ils une poignée de leur propre farine ? Ils ne font que profiter du fait que le maître a été embaumé et ne peut hurler : vous avez zéro, vous avez copié mot pour mot !

« Nous, communistes marxistes, nous ne sommes pas des gardiens passifs de l'héritage marxiste-léniniste, nous ne sommes pas des archivistes de l'idéologie (bravo ! Vous êtes des héritiers qui, pour ne pas être des gardiens vulgaires de l'héritage paternel, l'*enrichissez* en le mangeant jusqu'à la dernière miette !). Le travail idéologique non lié aux tâches vitales de l'édification économique et culturelle se transforme ou bien en une répétition *talmudique et dogmatique* de vérités et thèses connues, ou bien en radotage et en encensement ». Dans la première « journée » nous avons donné au lecteur un échantillon modique d'« encensement » offert à Staline par tous les disciples susnommés *ad litteram* en *antitalmudisme* et *antidogmatisme*.

La saison du radotage s'achève-t-elle ou plutôt commence-t-elle plus féconde que jamais ?

RUMEURS HORS DE LA CLASSE

Si tous ces élèves fidèles ont dans un mouvement uniforme mis la main sur des extincteurs de la même marque, et lancé des jets de la même mousse équivoque, il y a certainement une raison. Tout n'est pas mort dans la Russie de la Révolution, et une flamme y brûle encore ! Il y a encore de vieux marxistes, camarades de lutte de Lénine, et de tous les autres qui sont aujourd'hui, dans un geste

suprêmement hypocrite, « réhabilités », authentiques de race, croyant dans le *dogme* de la révolution qui traverse toute frontière : et la tradition ineffaçable de toute cette dynamique du « passé », face à laquelle le présent tapageur est sinistre, pâle et vil, est vivante dans la nouvelle génération.

Il existe des *citations* fastidieuses, pédantes de Marx, Engels, et Lénine, même si depuis de nombreuses années celles des autres théoriciens du calibre de Trotsky, Zinoviev, Boukharine sont « illégales ». Il y a encore des camarades qui ont foi en des *archives* et ne croient pas « se détacher de la vie » en s'alimentant à l'histoire de la lutte mondiale du bolchevisme, quand ses objectifs étaient Berlin et Vienne, Paris et Rome, et quand était sienne l'alternative léninienne : ou domination mondiale de la bourgeoisie ou domination mondiale du prolétariat ! Aucune voie moyenne !

Il y a encore, heureusement, et à cause des lois de l'histoire, des *dogmatiques* croyant à ce que Lénine avait écrit et promis ; et même si ces formules étaient répétées avec naïveté et même aveuglement, ils auraient été bien au-dessus de la cuisine congressuelle des attitudes sur mesure avec ses recettes vomitives *modernes* et rusées.

Les « créativistes » se défendent laborieusement de conserver un reliquat de fidélité doctrinale, mais cette défense elle-même qui sonne faux confirme cette situation.

Khrouchtchev : « Sauvegarder scrupuleusement la pureté de la théorie marxiste, conduire une lutte décisive contre les survivances de l'idéologie bourgeoise dans la conscience des hommes ». Souslov : « Le marxisme-léninisme doit se développer ... en respectant ses principes intangibles, en luttant de façon intransigeante contre toutes les tentatives de les réviser ». Et ainsi de suite des autres bancs.

La tentative malheureuse de se sauver au moyen de citations de Lénine sonne tout aussi faux après avoir tant déploré que l'on considère comme sacrés ses textes, après que l'on a fait de celui-ci l'auteur de tant de « créations » funestes qui lui sont en fait postérieures (et aujourd'hui on confesse que l'on a fait dans ce but une sélection ; et une grande masse de ses écrits a été écartée par la gigantesque organisation pour en publier l'*Opera Omnia*.)

Mais là également les petits écoliers montrent qu'ils sont à bout de ressources. Leur citation de base, exploitée mille fois, est *archi-copiée* de Staline et de son système *classique*.

UTILISATION LOUCHE DE LÉNINE

Voici le système véritable des brocanteurs de la doctrine : indiquer un volume de la série officielle et une page du volume, en étant certain que la purge et la censure ont passé au crible toute l'édition, comme quand le catholique cite le texte canonique des Évangiles. Taire volontairement la date et le thème de l'écrit, c'est-à-dire son arrière-fond historique, la direction de la bataille au cours de laquelle l'écrivit celui qui n'était pas un constructeur d'archives, mais un lutteur (lui, oui !) de l'action révolutionnaire. *Quand* Lénine a-t-il écrit (vol. II, page 492, édition russe) ces mots (sous réserve de contrôle) : « Nous ne considérons pas du tout la théorie de Marx comme quelque chose de complet et d'intangible ; nous sommes seulement convaincus qu'elle a posé *les pierres angulaires* de cette science que les socialistes doivent faire progresser dans toutes les directions s'ils ne veulent pas rester en arrière de la vie. Nous pensons que pour les socialistes russes une élaboration *indépendante* de la théorie de Marx est nécessaire puisque cette théorie nous donne seulement les thèses *directrices* générales qui s'appliquent *en particulier* à l'Angleterre de façon différente qu'à la France, à la France de façon différente qu'à l'Allemagne, à l'Allemagne de façon différente qu'à la Russie » ?

Lénine était alors en lutte ouverte contre deux ailes du mouvement antitsariste russe : les populistes qui refusaient d'admettre le marxisme, en prétendant qu'en Russie c'était les paysans propriétaires qui avaient des tâches socialistes à accomplir et non les ouvriers – les « marxistes légaux » qui, en suivant le modèle de l'Angleterre économique et celui de l'Europe politique, déduisaient du marxisme la conclusion qu'en Russie, pour lutter contre les entreprises capitalistes, il fallait s'en tenir à une neutralité légale envers le gouvernement autocratique. Il importait donc à Lénine de construire à partir de là la méthode révolutionnaire qui unissait l'action immédiate armée avec les objectifs prolétariens classiques, et de poser contre ces adversaires les bases de son monumental édifice historique.

Lénine jeune ne pouvait pas savoir, comme nous l'avons appris de Lénine adulte, que la théorie est justement dès l'origine « complète et intangible » et que celui qui en lâche un morceau la perd toute⁵². Dans tous les cas, déjà dans ses formules de jeunesse, les *pierres angulaires* et les

directives générales, valides partout, sont placées au centre de la théorie de Marx. Quelles sont-elles ? Ce sont l'œuvre entière et la vie de Lénine qui répondent à cette question et non deux phrases.

Quels sont donc, demanderons-nous à son descendant très lointain Chepilov, les « principes intangibles » même pour la *créativité* et l'*enrichissement* ? Qu'est-il resté, pour le XX^e congrès, des *pierres angulaires* de Lénine ?

Nous avons opposé à cette méthode déloyale de citer Lénine l'étude dans l'ordre historique de ses écrits, au cours du déroulement de la lutte révolutionnaire en Russie, et les lecteurs trouveront dans cette étude assez pour réfuter, par exemple, le mensonge de Mikoyan et Compagnie, de mouture stalinienne, à propos de la position de Lénine en 1917 au sujet d'une conquête pacifique du pouvoir.

Là il suffit de dire que, de même que toutes les citations utilisées par le XX^e congrès sont des citations de seconde main du maître d'école Staline (alors que justement ce congrès prétendait abandonner Staline pour revenir à Lénine !), de même celle que nous venons de donner nous l'avons prise dans le discours du même Staline au XVIII^e congrès qui s'est tenu comme nous l'avons déjà dit le 10 mars 1939.

QUE RESTE-T-IL D'INTANGIBLE ?

Notre droit de placer Lénine dans la bande des « dogmatiques » réside dans le fait que lui-même, tant qu'il vécut, tint ce terme comme un titre d'honneur et comme opposé à celui d'*opportuniste* et de « libre critique ».

Le premier chapitre du classique QUE FAIRE ?, qui date de 1902, s'intitule justement *Dogmatisme et « liberté de critique »*. C'est entièrement une attaque contre le révisionnisme russe et international et la note en bas de la première page dit justement : « De nos jours les fabiens anglais, les ministériels français, les bernsteiniens allemands et les critiques russes *luttent ensemble contre le marxisme "dogmatique"*. C'est la première bataille véritablement internationale avec l'opportunisme socialiste ».

Dans l'exposition de la question agraire et dans la présentation de l'orthodoxie de Lénine en la matière, nous avons reproduit le passage (tiré de « La question agraire et les *critiques de Marx* », 1901) initial et l'invective contre Tchernov qui se vantait d'avoir délogé le « marxisme dogmatique » du domaine des questions agraires. Ce *marxisme dogmatique*, écrit Lénine, a une étrange propriété : les savants le donnent toujours pour mort, et puis le tir de barrage contre lui recommence ...

Par la suite la vieille bombe est passée dans les mains de Staline qui, de son côté, a génialement *créé* le supplément talmudique puis entre les mains de ceux du XX^e congrès qui, quoique pris d'une frénésie hystérique d'*enrichissement*, n'ont rien créé d'autre.

Quant à nous nous voulons seulement établir qu'en faisant nôtre cet étendard du *dogmatisme*, nous ne nous attribuons le mérite d'aucune *création* ni même d'aucun enrichissement de la théorie ni même de la théorie et de l'histoire de l'opportunisme, purulence intarissable.

Et pourtant certaines des « pierres angulaires » avaient été sauvées des grosses pattes de Staline, et quelques *principes* y étaient encore laissés intacts ; alors qu'il est clair que pour les gants *glacés*⁵³ des commis voyageurs du XX^e congrès il ne reste rien d'*intangible* si, comme le titre l'*Unità*, Eden leur a dignement « donné la réplique »⁵⁴ de la coexistence pacifique avec ces paroles historiques : « Le monde aujourd'hui peut se sentir plus sûr » !

En effet dans le même texte Staline ne peut pas ne pas citer de nouveau ces paroles de Lénine (Œuvres – quasi – complètes, XXI, 931) : « Les formes des États bourgeois sont extraordinairement variées, mais *leur substance est unique* : tous ces États sont, d'une façon ou d'une autre, mais en dernière analyse *obligatoirement*, une *dictature de la bourgeoisie* (ici ce n'est pas nous qui avons souligné, mais lui ou Staline lui-même !). Le passage du capitalisme au communisme, naturellement, ne peut que donner une abondance énorme et une variété de formes politiques ; *mais leur substance sera inévitablement la même : la dictature du prolétariat* (même remarque que plus haut) ».

On fait donc preuve d'une mauvaise foi dégoûtante quand on dit qu'il reste quelque chose à laquelle on ne veut pas toucher, que l'on ne veut pas réviser, recréer, ou enrichir. Et qui fut le plus vulgaire et déclara : « la voie que vous Russes, fidèles aux enseignements de Lénine, avez suivie, n'est pas *obligatoire* pour les autres pays » ?

Question très facile, une lire pour la bonne réponse : le délégué du parti italien.

COMMENT ILS ONT ENRICHIS MARX

Les camarades de France nous ont procuré une copie, sauvée in extremis, de la deuxième édition du *Manuel d'Économie Politique*, « achevé d'imprimer le 17 mars 1956 »⁵⁵ ... *pour vivre l'espace d'un matin*⁵⁶ et publié par les soins de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., Institut d'Économie.

Texte stalinien typique dont la moitié du contenu est consacrée à l'« économie politique du mode de production socialiste ». Il est donc possible que tout cela reste officiel excepté ce que nous allons en extraire pour en finir avec cette question de l'*évolution de la théorie*.

Préface : après avoir plus ou moins bien rendu à Marx et Engels ce qui leur revient, on attribue à Lénine l'*enrichissement* de la science économique marxiste avec la théorie de l'impérialisme qui fournit « les premiers éléments de la loi économique fondamentale du capitalisme moderne ». De quoi s'agit-il ? Une loi à laquelle Marx ne songeait même pas et qu'il laissa le soin de découvrir pleinement ... à Staline. Lénine est ensuite l'auteur d'une théorie *nouvelle*, complète, de la révolution socialiste (on comprend évidemment que Staline en fournira une plus *nouvelle* encore, de même que Khrouchtchev-Togliatti). Puis il aurait donné une solution scientifique aux problèmes de l'*édification* du socialisme et du communisme ... et après tout cela on ne s'étonne pas de trouver notre Chepilov parmi les académiciens de haut niveau qui ont rédigé le texte en question.

En effet, pour éviter tout *encensement*, on ajoute après que « Staline, le grand compagnon d'armes et le disciple de Lénine, a formulé et développé un certain nombre de *nouvelles thèses* » (!).

Nous croyons cependant que l'Académie mettra les prochaines au concours au moyen d'une annonce internationale.

Naturellement (page 287 et suivantes) on trouve le chapitre sur la loi du *développement inégal*. On y trouve le mensonge formidable selon lequel « Marx et Engels, en étudiant au milieu du XIX^e siècle le capitalisme *prémonopoliste* (voir ci-dessus la citation de Lénine sur le capitalisme unique dont l'impérialisme est simplement une « superstructure », *politique, militaire, dictatoriale*, totalement prévue par Marx), furent conduits à la conclusion que la révolution socialiste ne pouvait vaincre que simultanément dans tous les pays et dans la plus grande partie des pays civilisés ». Lénine serait par la suite arrivé à la conclusion que *la vieille formule de Marx et Engels ne répondait plus* aux conditions historiques, et non seulement que la révolution socialiste pouvait triompher dans un seul pays mais même (écoutez bien !) que la victoire dans tous les pays ou dans la plus grande partie de ceux-ci était IMPOSSIBLE (! ! !). Nous avons donc écouté des blagues de ce filou de Vladimir Lénine dans les années après 1918 quand pour peu il nous aurait donné de sacrés coups de pied aux fesses parce que nous ne lui apportions pas la révolution dans toute l'Europe ! Mais s'il avait découvert scientifiquement que c'était IMPOSSIBLE ? À cause de la loi du développement inégal ? !

Connaissez-vous la loi du développement inégal des académies ? Staline ne devait pas la connaître ; on la trouve dans une comédie italienne du dix-neuvième siècle du bon Ferrari⁵⁷ : on fonde des académies ou on ne les fonde pas !

Nous devons vous administrer une autre prose académique. Dans le passage bâclé qui suit, on prétend que Lénine a découvert que dans la période impérialiste les pays capitalistes forment une chaîne *plus serrée* et que la révolution peut s'emparer de l'anneau le *plus faible*. Bien, mais dans quel but ? Pour déclarer aux autres qu'il est impossible de les briser ? Pour cela il faut Staline et pire que Staline Khrouchtchev, Chepilov, Togliatti ou Thorez. Une palinodie suit, elle attribue à Lénine une vision de la voie de la révolution mondiale qui est présentée comme une anticipation de la méthode qui consiste pour la Russie à *détacher* des satellites du « camp impérialiste ».

Mais aujourd'hui même ces derniers semblent être destinés, sous les auspices de Tito, à être lâchés et être utilisés comme lest !

Dans tous les cas, on joue là toujours sur une équivoque entre le triomphe de la révolution politique et la transformation économique-sociale et on avance retournée la fausse carte de l'édification de l'économie socialiste, du socialisme « préfabriqué ».

REJET DES APPORTS DE STALINE

À la fin de la partie sur l'économie capitaliste, le *Manuel* fait siennes les thèses de Staline qui ont porté sur les nerfs de Mikoyan. Pour Staline la crise historique finale du capitalisme s'est ouverte à

nouveau après la deuxième guerre mondiale et il rappelle la formule de la sous-production chronique des entreprises capitalistes et du chômage permanent ; thèses imprudentes que le XX^e congrès renia – mais seulement ces thèses-là - de façon décisive en tendant la main à la science économique d'Occident.

Il s'ensuit que le *Manuel* sera retiré et refait comme cela a été annoncé au congrès ; et que le même sort sera réservé au Programme du Parti russe.

Nous pensons que toute la partie concernant la fausse doctrine économique stalinienne sera conservée, en pire, c'est-à-dire la description de la société russe comme type d'économie socialiste. L'apocryphe nouvelle théorie de Lénine sur la révolution socialiste et celle de Staline sur l'économie, dans laquelle les classes du prolétariat et de la paysannerie figurent comme classes *définitivement* amies dans la lutte politique comme dans l'« édification » économique, restent debout.

À chaque moment, le *Manuel* cite les phrases bien connues des écrits de Lénine pour en faire le triste usage que nous connaissons.

Le côté le plus insidieux du tournant dessiné par le XX^e congrès consiste dans le prétendu retour à un lien, plus strict qu'au temps de Staline, avec la doctrine de Marx et de Lénine. Mais cette doctrine est traitée de la même manière que celle introduite par Staline et toute la bande. Il est sans aucun doute prévisible que le pas que l'on fait aujourd'hui vers la déclaration d'une identité d'idéologie et de programme social avec les pays capitalistes, vers ce que nous avons appelé la Grande Confession, sera présenté avec des arguments théoriques tirés de l'école marxiste : et en effet on reconnaîtra un rapport substantiellement authentique. Mais historiquement et politiquement les deux tournants vont dans la même direction : le passage de la déclaration au capitalisme de vouloir l'abattre partout sur le front de classe à celle de vouloir coexister avec lui sur le front des États – tout en reconnaissant que l'impérialisme le conduit à la guerre et à l'écroulement – puis enfin le passage de cette position à celle de l'émulation pacifique et de la confrontation dans la perspective d'une paix définitive entre les États et de la paix démocratique intérieure entre les classes dans chaque État.

L'un et l'autre tournant historique, selon nous, donnent *raison* à Marx et Lénine. Mais il est inévitable, quoiqu'horripilant, que dans tout cela les pages les plus grandioses de Lénine, et même celles de Marx, servent encore et pour longtemps de feuille de vigne à la pathologie honteuse qui, grâce à la fascination que ces noms exercent, tentera une nouvelle fois d'entraîner dans l'abysse le prolétariat mondial.

LA FONCTION DU PARTI

À lire les discours de Moscou, il semble qu'une, au moins, des *pierres* angulaires de Marx et de Lénine reste encore à sa place : celle sur la nécessité et la fonction de première importance du parti politique de classe.

La question du parti et de ses rapports avec l'État fut au centre de la lutte impitoyable avec l'opposition russe. Alors que celle-là réagissait au fait que l'on frappait et que l'on mettait hors de combat les membres du parti communiste avec l'appareil d'État et sa police, et affirmait que l'on devait considérer le parti comme le support de la dictature de classe dans l'État, le véritable « sujet de souveraineté ». Comme d'habitude on insulta Trotsky et Zinoviev en les accusant d'être ceux qui voulaient rompre l'unité du parti et le saboter. Ils répondirent fièrement en revendiquant la doctrine de Marx et de Lénine sur la nature et la fonction du Parti politique de classe à laquelle ils avaient été depuis toujours fidèles⁵⁸.

Aujourd'hui, alors que l'on ne dit rien (et pourtant Staline affronta le problème dans les congrès précédents, peu fréquents il est vrai), sur la question de l'État et de sa permanence massive, alors que de façon contradictoire on prétend que l'on a atteint une société sans classes, que ces dernières sont destinées à disparaître et sont « objets de souveraineté », aujourd'hui l'on affirme cependant encore, et après avoir trouvé le *la* habituel, même si c'est à la façon des perroquets, que le parti doit continuer à être l'organe suprême qui manie la machine de l'État selon ses directives programmatiques et ses décisions.

Mais il est clair que même cette position est en train de disparaître. On en trouve le symptôme facilement parmi les caudataires de l'étranger. En effet comment maintenir une telle position et lancer au-delà des frontières, avec d'autres, le mot d'ordre de remédier aux scissions léninistes en

reconstituant l'unité des partis « ouvriers » et en attirant dans leur front même les partis des classes moyennes ? La fragilité, dans ce domaine également, de ces énonciations données à Moscou apparaît dans l'attitude des partisans les plus cyniques. Le pire exemple vient d'Italie comme d'habitude. Nenni a fait des déclarations sévères sur ce qui forme, pour lui et sa courte vision, le cours nouveau ; avec sa grossièreté habituelle il a dit la vérité. Il n'est pas au niveau de ses compères pour avoir des scrupules théoriques, et il ne sait pas non plus simuler en avoir.

Le concept du rapport entre parti et État, qui est solidement et entièrement contenu dans les textes marxistes et dans l'histoire de la lutte de classe depuis le *Manifeste*, reçoit deux coups de pied. « Le concept léniniste de la fonction dirigeante du Parti dans l'État est-il encore valide ? Le parti est-il encore l'instrument adéquat » pour guider l'action créative tant vantée des masses ? « Le parti doit-il être, comme il est, au-dessus de l'État, même dans la hiérarchie qui place (non mais voyez un peu ça !) le secrétaire du parti avant le Président du Conseil ? ».

La réponse est donnée sans hésitation : le parti doit cesser d'être unique, il doit comme tous les autres se subordonner à l'État parlementaire, et pire, celui-ci doit se soumettre, plus qu'à la succession *démocratique* des partis, à la direction supérieure d'une *magistrature en toge*.

Ces crétineries boursoufflées⁵⁹ sont le comble du ridicule et de l'infamie que les événements pénibles de Russie attirent sur les conquêtes prolétariennes à propos du parti, de l'État, de la dictature qui resplendissaient il y a trente ans de lumière aveuglante et qui aujourd'hui s'embrument dès que bouge la queue d'un quadrupède brayant.

MANUEL DES PRINCIPES

Il n'est pas juste de dire que le méli-mélo idéologique n'existe que de l'autre côté du rideau de fer. La misère théorique est inhérente au passage, revendiqué bien haut par le XX^e congrès, de la direction personnelle de Staline, soutenue par le *culte* de la personnalité, à la nouvelle direction *collégiale*, liée on ne sait trop comment à une nouvelle *légalité communiste* dans l'État et à la *démocratie interne* dans le parti. Ici il n'y a pas une seule parole qui soit à sa place et cette lutte contre le culte de la personnalité ne nous donnerait aucun motif de satisfaction, même si elle n'était pas, comme nous l'avons démontré dès le début, qu'une comédie nauséabonde.

Mais que peut bien signifier *culte de la personnalité* et qui l'a instauré et affirmé en Russie et ailleurs ? Ce super-pouvoir individuel a-t-il véritablement existé ? Il n'est qu'une histoire romancée inventée dans le seul but de diffamer le concept sain et robuste de la dictature que l'on veut en bon philistin réduire à cette contrainte autocratique. Le fidéiste réserve le culte à une personne située au-delà de la nature et au-delà de la vie, et il ne divinise pas le chef social. L'illuministe et l'idéaliste critique démonte l'autorité qui est transmise par le pouvoir d'outre monde à un homme qui, même s'il n'est qu'un roi soliveau, personnifie une institution dépassée ; ils mettent tous les hommes sur le même plan de départ, s'ils divinisent quelque chose c'est la volonté populaire, le personnage douteux du Demos. Le marxisme, et ici vous auriez besoin du petit traité historico-philosophique, ne se fonde ni sur une Personne que l'on exalterait ni sur un système collectif de personnes comme sujet de la décision historique, parce qu'il déduit les rapports historiques et les causes des événements des rapports des choses avec les hommes de telle façon qu'il met en évidence les caractéristiques communes de l'*homme quelconque* sans ne plus penser à ses attributs personnels, individuels.

Puisque le marxisme nie que la résolution de la « question sociale » puisse se faire au moyen d'une formulation « constitutionnelle » et « juridique » qui serait apposée sur le cours concret de l'histoire, il n'aura pas de préférence et ne donnera pas de réponse aux questions mal posées : qui doit décider ? Un homme seul, un collège d'hommes, tout le *corpus* du parti, tout le *corpus* de la classe ? Avant tout, personne ne décide, seul le fait un ensemble de rapports économique-productifs communs à de grands groupes humains. Il s'agit non pas de piloter mais de déchiffrer l'histoire, d'en découvrir les courants et le seul moyen de participer à leur dynamique est d'en acquérir la science, ce qui n'est possible que très diversement et à différents niveaux selon les différentes phases historiques.

Et alors ? Qui déchiffre le mieux l'histoire ? Qui en explique le mieux la science et l'exigence ? Cela dépend. Un homme seul peut le faire mieux qu'un comité, que le parti, que la classe. La consultation de « tous les travailleurs » ne fait pas plus avancer que la consultation de tous les citoyens avec le « décompte des têtes » insensé. Le marxisme combat le labourisme et l'ouvriérisme car il sait que dans beaucoup de cas, dans la plus grande partie des cas, les résultats de la délibération

seraient contre-révolutionnaires et opportunistes. Aujourd'hui on ne sait pas si le résultat serait favorable à la peste ou au choléra : à Staline ou aux antistaliniens. Il est même difficile d'exclure que la deuxième soit la plus grande tromperie des deux. En ce qui concerne le parti, son mécanisme interne ne peut pas non plus se résoudre à la formule « la base a toujours raison », même si ceux qui par principe nient les « pierres angulaires » de son programme l'acceptent. Le parti est une unité historique réelle et non une colonie de microbes-hommes. À la formule du « centralisme démocratique » qu'ils attribuent à Lénine la gauche communiste a toujours proposé de substituer celle du centralisme *organique*. En ce qui concerne ensuite les *comités*, il existe de très nombreux cas historiques où la direction collégiale eut tort ; nous ne pouvons pas exposer à nouveau ici le rapport entre Lénine et le parti, Lénine et le comité central, en avril 1917 et en octobre 1917.

Le meilleur *detector* des influences révolutionnaires du champ des forces historiques peut être, dans certains rapports sociaux et productifs donnés, la masse, la foule, une consultation d'hommes, ou un homme seul. L'élément déterminant est ailleurs.

PETIT SCHÉMA ÉLÉMENTAIRE

Il est connu que nous sommes schématiques. On peut le voir en consultant les thèses des congrès communistes italiens et mondiaux soutenues par la gauche au temps de l'Internationale Communiste. On vit également des révoltes très saines des partis contre les comités, comme à la conférence illégale de 1924, dans les Alpes, du Parti Communiste d'Italie aux mains du courant centriste depuis plus d'un an : non seulement la très grande majorité des inscrits, mais également celle de l'appareil central, votèrent pour l'opposition de gauche. Personne ne s'en étonna ni d'un côté ni de l'autre et le comité ne « tomba » pour cela. Il est *tombé* de tout autre façon : et il commande encore avec Staline et sans lui.

Donc la question de l'*action* et de ce qui la guide (?) peut se ramener à trois moments principaux.

Apparition d'un mode de production nouveau, comme celui du capitalisme industriel. Révolution politique au cours de laquelle la classe qui contrôle maintenant les moyens de production prend le pouvoir et fonde son État. Apparition de la classe qui, au sein de cette nouvelle forme, travaille sans participer au contrôle social : le prolétariat. Le concept de *classe* pour Marx ne réside pas dans cette constatation descriptive, mais dans la manifestation d'actions communes (qui sont déterminées par des conditions communes) qui dans un premier temps ne sont ni le produit de la volonté ni le produit de délibérations quelles qu'elles soient. Formation d'une nouvelle théorie-programme de la société qui s'oppose à la théorie apologétique de la classe dominante. C'est seulement à ce moment (avec, on le comprend, des difficultés infinies, des avancées et des reculs) que nous avons la « constitution du prolétariat en parti politique » et seulement à ce moment que nous avons une *classe* historique. Donc, conditions historiques pour qu'une nouvelle classe agisse : théorie – organisation politique de classe.

Deuxième stade. Avec ces conditions la classe nouvelle conduit la lutte pour chasser l'autre du pouvoir. Dans le cas que nous examinons, constitution du prolétariat en classe dominante. Destruction du vieil État. Nouvel État. Dictature de classe dont le sujet est le parti. Terreur (même la révolution bourgeoise a connu de telles phases, comme toute révolution).

Troisième stade. Transitoire au sens historique mais long et complexe. Sous la dictature du parti les rapports de production défendus par l'ancienne classe dominante et qui barraient la route à de nouvelles forces productives sont brisés successivement. Les influences des idéologies et des coutumes de toute nature auxquelles la classe prolétarienne était soumise sont graduellement extirpées. Les classes disparaissent après la révolution du prolétariat moderne mais avant de disparaître elles continuent à lutter leurs positions étant renversées. Avec les classes, l'appareil répressif de l'État disparaît.

Tout cela semble une répétition inutile. Nous avons pour un moment mis toutes les pièces, noires et blanches, à leur place pour nous poser l'ancienne question suivante : où prenons-nous la conscience, la volonté, le « guide » pour l'action ? Et, si vous voulez, l'*autorité* ? Nous n'avons laissé aucune pièce inoccupée en dehors de l'échiquier.

En citant Lénine ils n'ont pas aperçu une de ses constructions magnifiques qui aboutit à bien autre chose qu'au ... Comité Central (vol. XI, pages 374-75, *Pravda*, 28-3-1956).

« La classe ouvrière ... dans sa lutte *mondiale* ... a besoin d'une *autorité* ... dans la mesure où le *jeune* ouvrier a besoin de l'expérience des *plus anciens* qui ont combattu contre l'oppression et l'exploitation ... des combattants qui ont pris part à de nombreuses grèves et à *différentes révolutions*, qui ont acquis de la sagesse des *traditions* révolutionnaires et ont donc une *vision politique ample*. L'*autorité* de la lutte *mondiale* du prolétariat est une nécessité pour les prolétaires de tous les pays ... Le corps collectif des ouvriers de tous les pays qui conduisent directement la lutte sera toujours la plus grande autorité pour toutes ces questions ».

Au centre de ce passage l'on trouve les concepts de *temps* et d'*espace* portés à leur extension maximale ; tradition historique de la lutte et dimension mondiale de cette dernière. Nous ajoutons à la tradition le *futur*, le programme de la lutte de demain. Comment convoquera-t-on de tous les continents et surtout de toutes les époques ce *corpus* léninien auquel nous donnons le pouvoir suprême dans le parti ? Il est fait des vivants, des morts et de ceux qui sont encore à naître ; cette formule nous ne l'avons donc pas « créée » : la voilà dans le marxisme, la voilà dans Lénine.

Pourquoi alors jacasser aujourd'hui sur les pouvoirs et l'autorité, pour savoir s'ils doivent être confiés à un chef, un comité directeur, une consultation de groupes contingents dans des territoires contingents ? Toute décision pour nous sera bonne si elle se place dans la ligne de cette *vision mondiale et ample*. Un œil seul peut la saisir de même que des millions d'yeux.

Marx et Engels érigèrent cette théorie lorsqu'ils expliquèrent, contre les libertaires, dans quel sens les processus des révolutions de classe sont *autoritaires*, dans celles-ci l'individu disparaît comme une *quantité négligeable*, avec ses caprices d'autonomie, mais il ne se subordonne pas à un chef, à un héros ou à une hiérarchie d'institutions du passé.

Il s'agit de tout autre chose que de l'histoire fausse et mesquine des ordres féroces et sinistres donnés par Staline et de la servilité à son égard, facteurs qui auraient produit, à croire ces nigauds, des décennies de l'histoire !

SENS DU DÉTERMINISME

Pour le déterminisme la conscience et la volonté d'un individu ne comptent pour rien : son action est déterminée par ses besoins et ses intérêts, et peu importe comment il formule l'impulsion qui, croit-il une fois l'action finie, a éveillé sa volonté, de laquelle d'ailleurs il ne s'aperçoit qu'avec retard. Cela est vrai en bas comme en haut de l'échelle sociale, pour les misérables comme pour les riches, pour les humbles comme pour les puissants. Nous marxistes, nous ne trouvons donc rien ni dans la personne, ni dans les personnes, et encore moins dans la « personnalité », pauvre marionnette de l'histoire. Plus elle est connue et plus nombreux sont les fils par lesquels elle est manœuvrée. Pour notre jeu grandiose, elle n'est pas une *pièce*, même pas un modeste *pion*. Mais, dira-t-on, aux échecs il y a le *Roi* ? Oui, mais sa seule fonction est de se faire avoir.

Dans la *classe*, l'uniformité, le parallélisme de situations crée une force historique, une cause du développement historique. Mais l'*action* précède également la *volonté* et plus encore la *conscience* de classe.

La classe s'élève au stade de sujet de conscience (de buts programmatiques) quand le parti s'est formé ainsi que la doctrine. Dans le cercle plus étroit qu'est le parti, comme organe unitaire, on commence à trouver un sujet d'interprétation du chemin historique, de ses possibilités et de ses voies. Pas toujours, mais seulement en certaines rares situations dues à la maturité des contradictions dans le domaine de sa base productive, nous admettons dans le sujet « parti », outre la *science*, également la *volonté*, dans le sens d'une possibilité de choix entre des actes différents, choix qui influe sur le déroulement des événements. Pour la première fois la *liberté*, et non la *dignité des personnes*, apparaît. La classe a un *guide* dans l'histoire car les facteurs matériels qui la meuvent se cristallisent dans le parti puisque celui-ci possède une théorie complète et continue, une organisation à son tour universelle et continue qui ne se décompose et ne se recompose pas à chaque tournant avec des agrégations et des scissions ; ces dernières sont cependant la fièvre qui constitue la réaction d'un tel organisme à ses crises pathologiques.

OÙ SONT LES « GARANTIES » ?

Où donc trouver les *garanties* contre la dégénérescence, la décomposition du cours du mouvement et de son parti ? Un homme est peu de chose, il est mortel, et ses ennemis peuvent l'atteindre. Il n'est, s'il est unique, qu'une garantie bien fragile même si l'on crut un moment qu'il put en constituer une.

Prendrions-nous toutefois au sérieux la prétention d'avoir trouvé une garantie dans une direction collégiale après la disparition d'un chef qui gouvernait selon son bon plaisir ? Tout cela n'est pas sérieux. En Russie tout a été perdu, et il ne reste rien à sauver. Mais dans tous les cas la désagrégation sous Staline comportait certains côtés moins nuisibles que ceux que l'on montre aujourd'hui après l'avoir renié sans avoir corrigé, ce qui n'était pas possible, aucun de ses défauts.

Nos *garanties* sont connues et simples.

1) - Théorie – Comme nous l'avons dit elle ne naît pas dans une phase historique quelconque et pour naître elle n'attend pas l'avènement du Grand Homme, du Génie. Elle ne peut naître que lors de certains tournants : la date de sa naissance dans ses grandes lignes est connue mais pas sa paternité. La nôtre *devait* naître après 1830 sur la base de l'économie anglaise. Elle constitue une garantie si (même en admettant que la vérité et la science intégrales sont des objectifs vains et que l'on peut seulement avancer dans la lutte pour réduire le domaine de l'erreur) on la tient *ferme dans les lignes directrices qui font d'elles un système complet*. Durant son cours historique elle est face à une seule alternative : se réaliser ou disparaître. La théorie du parti est un système de lois qui régissent l'histoire, son cours passé comme son cours à venir. Voici donc la garantie que nous proposons : interdiction de revoir ni même d'enrichir la théorie. Pas de *créativité*.

2) - Organisation – Elle doit être continue dans l'histoire, dans sa fidélité à la théorie elle-même et à la continuité du fil des expériences de lutte. C'est seulement quand ces conditions sont remplies dans de vastes espaces du globe et sur de longues périodes temporelles que les victoires se produisent. La garantie contre le *centre* réside dans le fait qu'il n'a pas le droit de créer et qu'il n'est obéi que dans la mesure où ses dispositions d'action rentrent dans les limites précises de la doctrine et de la perspective historique du mouvement, établie pour de longues périodes et pour le domaine mondial. La garantie réside également dans le fait que l'on empêche toute exploitation des situations « spéciales », locales ou nationales, de l'apparition de faits inattendus ou de contingences particulières. Ou alors il est possible de fixer dans l'histoire des concomitances générales dans des lieux et des espaces lointains, ou alors il est inutile de parler de parti révolutionnaire en lutte pour une forme de société future. Comme nous l'avons toujours affirmé, il existe de grandes subdivisions historiques et « géographiques » qui déterminent les conditions de l'action du parti, dans des domaines qui s'étendent à des demi-continentes et à des demi-siècles ; aucune direction du parti ne peut annoncer des tournants d'une année à l'autre. Nous possédons ce théorème, vérifié par mille expérimentations : annonceur de « cours nouveau » égale traître.

La garantie contre la base et contre la masse réside dans le fait que l'action unitaire et centrale, la fameuse « discipline », s'obtient quand la direction est bien attachée à ces normes théoriques pratiques, et quand on interdit aux groupes locaux de « créer » pour leur propre compte des programmes, des perspectives et des mouvements autonomes.

Cette relation dialectique entre la base et le sommet de la *pyramide* (qu'il y a trente ans à Moscou nous demandions de *renverser* ⁶⁰) est la clé qui assure au parti, impersonnel tout autant qu'unique, la faculté exclusive de lire l'histoire, la possibilité d'y intervenir, l'indication qu'une telle possibilité a apparue. *De Staline à un comité de sous-staliniens, rien n'a été changé.*

3) - Tactique – Les « créations » stratégiques sont interdites par le mécanisme du parti. Le plan des opérations est public et notoire et il décrit les limites précises de celles-ci dans les domaines de l'histoire et de l'espace. Un exemple évident : en Europe, depuis 1871, le parti ne se solidarise avec aucune guerre entre États. En Europe, depuis 1919, le parti ne participe pas (n'aurait pas dû participer ...) aux élections. Cependant, aujourd'hui, en Asie et en Orient le parti appuie les mouvements révolutionnaires démocratiques et nationaux de même qu'une alliance de lutte entre le prolétariat et les autres classes jusqu'à la bourgeoisie locale. Nous donnons ces exemples crus pour éviter que l'on puisse dire que le schéma est unique et rigide toujours et partout et pour éluder la fameuse accusation selon laquelle cette construction, relevant intégralement du matérialisme et de l'histoire, dériverait de postulats immuables, éthiques, esthétiques ou même carrément mystiques. La dictature de classe et de

parti ne dégénérera pas en des formes infamantes comme l'oligarchie à condition qu'elle soit *publique* et déclarée clairement en relation à un arc immense de la perspective historique, en la conditionnant à la seule épreuve de la force ennemie et non hypocritement à des contrôles de la majorité. Le parti marxiste ne rougit pas des conclusions tranchantes de sa doctrine matérialiste ; il n'est pas arrêté, pour tirer ces conclusions, par des positions sentimentales et décoratives.

Le programme doit contenir de façon nette l'ossature de la société future en tant que négation de toute l'ossature actuelle, point d'arrivée pour tous les lieux et pour toutes les époques. Décrire la société actuelle n'est qu'une partie des tâches révolutionnaires. La blâmer et la diffamer n'est pas notre affaire. Et construire la société future dans ses flancs non plus. Mais la rupture impitoyable des rapports de production actuels doit advenir selon un programme clair qui prévoit scientifiquement comment, sur les ruines de ces obstacles brisés, naîtront les nouvelles formes d'organisation sociale, exactement connues par la doctrine du parti.

MÉCHANCETÉ DE L'HOMME ?

Que dans l'avenir de nouveaux partis prolétariens révolutionnaires aient à subir des involutions, crises et dégénérescences ultérieures, nous ne le nions pas et il n'y aura jamais de recettes pour exclure cette possibilité.

Mais, après avoir encore une fois proposé toutes les *garanties* qui ne pourront être reconstituées que dans un avenir non proche, et que nous n'avons appelées ainsi que pour répondre à des invitations polémiques courantes, nous sommes certains que la plupart de ceux de l'autre bande, et même la plupart de ceux qui sont des nôtres, ou se croient tels, s'en sortiront en secouant la tête : « Inutile ! Aucune mesure ne pourra remédier à la soif de pouvoir de l'*homme*. L'État, le Parti, l'organisation, en toute situation, époque et lieu, finissent par consolider les privilèges de la hiérarchie suprême qui se cramponne à la richesse, au bien-être, à la satisfaction d'une vanité inépuisable. L'homme est une canaille. Il cherche le plaisir et la puissance et pour les obtenir il passe sur son semblable, sur son corps et sur sa faim ».

Cet argument ne mérite pas une ligne de réponse. Si l'on croit à cela, si cela était même un tant soit peu vrai, si l'homme n'était pas virtuellement aussi bon que son ancêtre, la « bête » diffamée, et si la canaille n'est pas justement l'organisation sociale (qui dialectiquement naît d'une séquence historique de phases de *canailerie* inévitables et pour cette raison utiles) alors tout est fini, alors nous sommes tous bel et bien fichus ; avec nous Marx, Engels et Lénine sont tous balayés et notre littérature, illustre et ignorée, peut être jetée dans un unique feu.

Ceux qui remplissent le monde de cette nouvelle légende de l'histoire *criminologiste* : « les erreurs de Staline étaient *évitables* ; il aurait suffi qu'il ne fût pas aussi dur, aussi rude et aussi féroce », auront un succès facile. Mais l'histoire du terrible chemin de la révolution communiste écrira qu'il s'agit du mollard le plus infâme que l'on ait jusqu'ici craché contre les effigies de Marx et de Lénine qui, de façon aussi stupide que mensongère, sont accrochées à tous les carrefours où ils prostituent l'ancienne foi.

Ces gens veulent lier à la figure immense de Lénine le truquage – avec lequel ils espèrent encore tapiner de nombreuses années - prétendant qu'il serait juste d'abandonner, comme ce dernier l'aurait affirmé, la ligne ferme de la doctrine pour pouvoir accomplir *créativité* et *enrichissement*. Mais c'est seulement en éliminant ce mensonge original que le mouvement pourra réellement dépasser les embarras du culte de la personne, et du *culte* et de l'adulation encore pire des foules, des masses.

Le vieux marxiste qui, depuis de longues décennies, travaille et étudie sur la grande œuvre de Lénine, sur ses écrits vivants et sur son action, démontre qu'il l'a profondément compris dans la mesure où il dépouille le faux mythe de Lénine de la légende selon laquelle il aurait *recréé* et *enrichi* la doctrine commune, alors qu'il en défendit comme un lion chaque verset jusqu'à son dernier soupir.

On entend maintenant qu'une telle tâche, dont nous dénions qu'elle puisse être confiée à des géants et à plus forte raison à Joseph Staline qui n'était pas un pygmée, serait confiée, avec les mêmes droits de manipulation, aux homoncules actuels, fils d'une époque en putréfaction dans laquelle théorie, science et art sont en pleine décadence et ne trouvent pas d'échos semblables à ceux que des foules de voix retentissantes éveillèrent dans les époques fertiles de l'histoire, les dernières étant les renaissances et les luttes de libération bourgeoises que nous avons dépassées depuis un siècle et la dernière, les clôturant et les dépassant, étant l'épopée russe et mondiale d'Octobre 1917 ... alors les

armes dialectiques tombent des mains du simple militant d'une doctrine intangible ; il les abaisse de façon peu héroïque et se tient le ventre pour conjurer le risque de pisser de rire.

BOUFFÉE D'OXYGÈNE

Les « provocateurs » ne pouvaient pas ne pas avoir la partie belle sur le terrain alléchant de la « philosophie », et nous croyons leur avoir trouvé de la matière à se mettre sous la dent en nous élevant hautement contre la manie de résoudre la question fondamentale actuelle en se demandant de façon niaise et inquiète qui sera demain le patron. Et de citer des noms pour personnaliser le drame qui se déroule sur la scène de Moscou. Quant à nous, nous lui avons trouvé un autre sens, fondamental.

Revenons enfin, pour finir notre journée, sur notre terrain solide : la physique des faits économiques, la lutte corps à corps des intérêts matériels de classe ; au sommet du bouillonnement de cette lutte notre école a placé les clés du présent, du passé et du futur, dans le cadre unitaire dont nous avons conquis la vision totale si nous ne sommes pas frappés de cécité totale.

La construction colossale de la « théorie » de l'émulation selon laquelle le rythme de la progression de la production du *système* russe bat le rythme du *système* du capitalisme occidental contemporain, et le dépassera au sens absolu au bout d'un certain délai – en renvoyant la décision sur le sort du monde à une issue platonique de cette confrontation – se drape dans une thèse folle : un tel rythme *se rencontre pour la première fois* dans le monde et dans l'histoire et ses indices numériques attestent la venue d'un principe nouveau à la place des anciens.

Cette mystification géante fait tout à fait le jeu de la défense et de la conservation du système capitaliste que l'on prétend vouloir défaire. Comment expliquer autrement que les publications les plus favorables à l'Occident y fassent écho ?

Il existe en Amérique un *Research Institute, Inc., of New York* (Institut de recherche) qui a diffusé un *rapport spécial* aux « trente mille entreprises », la plus grande partie de ces corporations industrielles dont l'Institut est consultant en matière d'économie, de législation et de direction d'entreprise (management), de relations industrielles et humaines, de technique des ventes et de conquête des marchés (Sales and Marketing). Le titre est suggestif : *The toughest challenge* que l'on pourrait peut-être traduire par *L'épreuve suprême*.

Une déclaration significative est placée au début de ce travail : cette recherche est fondée sur les faits, en dehors de toute adhésion à une *école économique* et à une *politique de gouvernement* quelconque.

Tous les matériaux qui viennent de l'autre bord et que nous avons étudiés ici sont exposés comme des choses extrêmement sérieuses et fondées et les chiffres de Khrouchtchev et Boulganine sont soupesés avec un respect et un zèle extrêmes. Ces experts du capitalisme concluent en admettant que la palme puisse même revenir au système soviétique, ils n'évoquent pas des répressions ou la guerre, ils étudient seulement à fond la ressource pour les *firms* des vagues des commandes d'armes et, enfin, conseillent ouvertement d'accepter l'invitation au « marketing » avec les rouges tant craints. Eux aussi se mettent à calculer combien d'années seraient nécessaires avec les plans connus pour dépasser les indices occidentaux de production, dans l'absolu et *par tête d'habitant*. Alors qu'ils ne taisent pas les points faibles du système oriental, surtout dans l'agriculture, ils exposent également ceux de l'Occident, ils évaluent le cours du rythme économique, la possibilité de la crise à venir, et ils se placent fermement sur le plan de la « détente ».

Ce conseil du grand capitalisme dit donc que l'invitation à l'émulation doit être accueillie en raison du parallélisme entre les deux systèmes et qu'il y a autre chose à faire pour les deux impérialismes avant de se combattre.

Une coïncidence de perspective entre cette étude non méprisante et la nôtre (vingt ans de paix) nous a frappés. À partir de calculs sur le volume des matières premières disponibles dans les deux camps et sur l'importance de l'industrialisation à réaliser dans les zones sous-développées du monde, on présume que la double accumulation capitaliste a des débouchés certains pour les vingt ans à venir. En 1975, qui l'emportera de la guerre ou de la révolution ? D'ici là la lutte théorique décidera de qui l'emportera entre l'économie de l'*explosion* et celle du *bien-être* croissant. Deux adversaires *progressistes* s'alignent au départ du « Challenge » : théoriquement ils combattent côté à côté.

EXPERTS DU MARCHÉ

Les économistes et les instituts offrent leur service aux deux parties contre rémunération. Nous ne croyons pas que les gens du *Research Institut* envoient également leur facture à Moscou, mais les auteurs des opinions, au milieu des alignements fastidieux de chiffres dans de petits tableaux, qui sont rapportées dans l'*Unità* du 12 avril, eux, l'envoient certainement. La revue française citée, *La Nef*, a une ligne éditoriale suspecte, mais peu nous importe. Le mensonge économique énorme se trouve écrit sous le tableau qui fixe à 10 pour cent annuel et plus l'*augmentation* annuelle de la *production industrielle* et du *revenu national* russe, donnés et acceptés pour quasi le triple de ceux des Américains comme nous l'avons déjà vu. « Rien de semblable n'a jamais été vérifié dans l'histoire de l'économie capitaliste ». Selon ces experts les économistes bourgeois ont perdu la partie, ils ne pouvaient trouver leur salut qu'en prouvant que les chiffres russes étaient faux et les rythmes moins élevés.

Si tout le vilain monde qui compile et qui accueille un tel matériel avait jamais ouvert ne serait-ce que par hasard le premier volume du *Capital*, il saurait deux choses. Premièrement : *des choses absolument semblables se sont vérifiées dans l'histoire de toutes les économies capitalistes*. Deuxièmement : *quand ces choses se sont vérifiées pour la première fois, nous en avons déduit que l'économie capitaliste est destinée à sauter et le marxisme prolétarien lui a déclaré une guerre à mort*.

LA PREMIÈRE INTERNATIONALE

Y a-t-il des *marxistes-léninistes* qui ignorent l'Adresse inaugurale de l'Association Internationale des Travailleurs écrite de la main de Charles Marx ?

Le meeting historique se tint dans le Martin's Hall le 28 septembre 1864. Le texte de Marx commence ainsi : « C'est une grande vérité de fait que la misère des classes ouvrières n'a pas diminué dans les années qui vont de 1848 à 1864, alors que justement cette période n'a pas son équivalent dans les annales de l'histoire en ce qui concerne le développement de l'industrie, et l'augmentation du commerce de ses produits. En 1850 un organe conservateur de la bourgeoisie britannique, doté de connaissances plus qu'ordinaires, prophétisa que si le commerce d'exportation et d'importation de l'Angleterre augmentaient de 50%, le paupérisme, en Angleterre, descendrait à zéro.

Mais, ah !, le 17 avril 1864, monsieur Gladstone le Chancelier de l'Échiquier anglais, émut son auditoire en démontrant que le montant total des importations et des exportations anglaises pour l'année 1863 s'était élevé à 443 955 000 livres sterling, une somme qui équivalait environ au triple de celui de 1843, date relativement récente. Malgré tout cela, il fut obligé de s'occuper encore de la misère sociale ».

Arrêtons-nous là. Le triplement en vingt ans – avec le calcul habituel et sans jouer (ce que fait parfois aujourd'hui l'aulique Varga) à diviser deux cents par vingt pour obtenir dix pour cent - correspond à une augmentation annuelle moyenne de 5,7 pour cent.

Cet indice n'est pas encore l'indice le plus haut, mais il nous suffit à établir comment le capitalisme initial, *type russe* d'aujourd'hui, court vite, puis fatalement ralentit.

Le jeu des consultants de l'*Unità* qui donnent les rythmes des pays capitalistes depuis 1870 à nos jours est inutile. Eux-mêmes ne peuvent pas cacher que, durant des périodes données, qu'ils appellent périodes d'« élan cyclique », on a constaté, il y a peu de temps encore, un progrès annuel d'environ 8 pour cent. Ce fut le cas pour la Grande-Bretagne en 1946-50, pour le Japon en 1907-1913 (après la guerre contre la Russie ; mais aujourd'hui le Japon n'est plus vainqueur mais vaincu et nous vîmes qu'il court encore plus vite et dépasse la Russie), pour les États-Unis en 1880-1900. Et – voyez un peu – la Russie en 1890-1900 ... sous le tsarisme !

À quoi sert-il d'établir que dans des périodes ultérieures « à long terme » le capitalisme occidental s'en tient au *pas* de 3 à 5 % ? La Russie le fera également si en vingt ans sa production *par tête* rattrape celles de l'Amérique, de l'Angleterre et de l'Allemagne, et... s'il n'y a pas de complications. L'*émulation* ne peut aller au-delà.

Nous réfutons ici la partie inférieure du tableau qui, en se référant aux pays « à un stade de développement initial », met dans le même sac la Russie, la Suède, les États-Unis et l'Allemagne pour 1855-1913 (!) et trouve une augmentation de 5 %...

LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE ANGLAISE

Le parallèle entre le jeune capitalisme de la Russie d'aujourd'hui et celui de l'Angleterre nous reporte à la trentaine d'années remarquable 1830-1860 durant lesquelles la Grande-Bretagne était quasi la première et la seule à déverser dans le reste du monde les objets manufacturés de son industrie mécanique. L'Europe continentale était pour elle ce qu'aujourd'hui l'Asie immense est pour l'U.R.S.S.. La révolution politique antiféodale s'était déroulée au siècle précédent, de grandes périodes de guerres l'avaient suivie et la crise internationale de 1848 qui éclata par la suite fut surmontée. Les analogies sont remarquables : le révolutionnaire cherche les *constantes* des fonctions historiques qui lui confirment (et ce d'autant plus si on les retrouve sur des périodes de plusieurs siècles) que l'on peut ramener l'histoire à des lignes générales uniformes au moyen de tournants uniformes de la base économique. L'opportuniste cherche les discordances pour justifier sa débandade : avec lui le conservateur jubile s'il voit le fondement de la prévision, qui fait suivre la grande industrialisation florissante d'une nouvelle subversion sociale puissante, s'affaiblir.

Marx savait bien qu'il fallait considérer les rythmes et les taux d'accroissement. Restons dans les indices du commerce extérieur, paramètre sûr de l'industrialisation impérieuse. Marx en traite dans le premier volume du *Capital*, au paragraphe 5 du chapitre XIII : *Illustration de la loi générale de l'accumulation capitaliste : l'Angleterre de 1846 à 1866*. Voulez-vous quelque chose de plus fondamental ?

Le montant des exportations et des importations est donné à la page 620 de l'édition italienne, pour 1854, il s'élève à 268 millions de livres sterling et pour 1865 à 490 millions. Le petit calcul habituel dit que, de 1854 à 1865, le rythme annuel moyen fut de 6,2 pour cent. Mais le tableau de l'exportation seule durant cette période nous porte à des rythmes de type ... russe. De 1849 à 1856 on avance de 63 à 116 millions de sterling : rythme 9,1 pour cent. De 1865 à 1866 un bond fou : 14 % en une seule année (de 166 à 189 millions de sterling). Engels observe : c'était le prélude de la crise qui éclata subitement. Nous savons que la crise précédente datait de 1856 et celle d'avant de 1846. Les chiffres le confirment et les rythmes oscillent mais ne fléchissent pas si l'on considère la période totale.

Voulons-nous savoir ce qui s'est passé du tableau de Marx à aujourd'hui ? En 1953 le commerce britannique total a été de 5 milliards et 925 millions de sterling. Depuis 1863, l'époque de Gladstone, il a été multiplié par plus de 13. Le capitalisme en a coupé des draps depuis lors ! Mais le rythme moyen, recherché toujours de la même façon, comme nous le savons, est celui du capitalisme adulte : *trois pour cent*.

Dans la même page Marx étudie les chiffres de la production de charbon et de fer, ainsi que ceux des voies de chemins de fer. Il obtient pour la période entre 1855 et 1864 des chiffres qu'il serait trop long à rapporter, mais qui donnent des rythmes aux alentours de 4 et 5 pour cent.

Marx lui-même détermine ensuite les rythmes totaux et les rythmes annuels, en procédant, on s'en doute, correctement, il obtient pendant la même période pour le revenu de certaines industries : maisons 3,5 pour cent ; carrières 7,7 ; mines 6,3 ; forges 3,6 ; pêcheries 5,2 ; usines à gaz 11,5 ; voies ferrées 7,6. Miracles ! Mais pas miracles du système « socialiste » !

Il met ensuite en évidence que l'augmentation des revenus, telle qu'elle résulte des impôts enregistrés, et donc comme toujours inférieure à l'augmentation réelle, a été annuellement de 9,30 pour cent entre 1861 et 1864.

Cependant Marx ne traite pas ici des chiffres propres à la période initiale, celle qui commence en 1830 et même avant, et dont il parle cependant de façon diffuse dans toutes ses œuvres ainsi que le fait Engels. Mais les chiffres se trouvent dans tous les livres d'histoire, par exemple dans le Barbagallo (ancien marxiste ⁶¹). Nous en donnons quelques-uns.

Coton, 1796-1800, 11,2 pour cent. Laine, 1829-1830, 11,5 pour cent. Machines exportées, 1855-1865, 8,5 pour cent. Et ainsi de suite.

LES AUTRES CAPITALISMES

Le phénomène que l'on n'aurait constaté qu'en Russie un siècle après est général. Les capitaux qui s'investirent aux États-Unis dans l'impétueuse industrie lainière augmentèrent au rythme annuel de 31 pour cent (celui qui copie la technique d'autrui, qui est du domaine international à l'époque bourgeoise, dépasse la rapidité du premier exemple historique). Charbon extrait de 1835 à 1850 : de un demi million de tonnes à 6,266 millions, 12 fois et demi en 15 ans, *rythme de 18 pour*

cent. Et si nous retournions en arrière jusqu'à 1820 et ses misérables 365 tonnes, nous calculerions un rythme étourdissant : 1500 fois plus en 15 ans. Aujourd'hui ? Nous le savons : 465 millions de tonnes : une production multipliée par plus d'un million. Moyenne sur 140 ans : seulement dix pour cent d'augmentation. Avez-vous vu le petit jeu de Moscou ? Prendre pour années de départ celles de la naissance de la production industrielle.

France : durant les trente années 1830-1860, la production de fonte est multipliée par 8, soit une augmentation de 7 pour cent. La puissance des moteurs à vapeur en chevaux est multipliée par 58 : rythme 15 pour cent.

Allemagne : dans ce cas il est juste de prendre une période importante. De 1871 à 1913, la production de charbon est multipliée par 7,5 : rythme durant cette longue période : 4,5 pour cent. Si nous voulons des rythmes plus importants il suffit de reculer plus dans le temps : la production de sucre en Prusse en 1831 s'élevait à mille tonnes environ, en 1843 à environ 9 mille. Une multiplication par neuf donne en douze ans donne le rythme de 19 pour cent.

L'invention stupide de l'émulation est tirée des « phénomènes nouveaux » des toutes dernières années qui devraient servir à justifier l'idée prétentieuse de créer un marxisme nouveau et d'enrichir l'ancien. Mais il suffit de la traiter avec la science marxiste vieille de cent ans et voilà l'émulation renversée et ridiculisée !

Revenons au Japon : avant même la guerre contre la Russie, entre 1893 et 1907, il commença en 14 ans à déverser sur le monde sa soie magnifique, de 38 à 450 millions de yen : une augmentation de 12 fois environ, qui donne un rythme annuel de 19 pour cent. D'autres indices sont encore plus spectaculaires. Le Mikado pensait-il qu'il édifiait ainsi la société socialiste ?

LOIS DE L'ACCUMULATION

La loi marxiste fondamentale apparaît plus *intangibile* que jamais. Plus les pays sont éloignés et différents, plus les époques historiques sont éloignées et plus la relation entre les causes et les effets se dessine de façon précise et uniforme.

À l'apparition de l'industrie capitaliste le rythme annuel de l'accumulation est maximum, puis il va en diminuant.

Le rythme n'étant pas uniforme mais très irrégulier, il tend à être plus bas sur des périodes longues, et il redevient élevé après les crises économiques, après les guerres, et surtout après les guerres perdues et dévastatrices pour le pays considéré.

Le rythme est plus élevé à égalité d'âge de la forme capitaliste dans les pays qui descendent tardivement dans l'arène de la concurrence féroce et mécanique. Cela est dû au fait qu'ils ont immédiatement à leur disposition la technique la plus évoluée et une *composition organique* du capital nouvelle, changée : donc à égalité de travail plus de matière transformée.

D'après la source américaine citée plus haut, on s'attend à un rythme super-russe, dans la période à venir, pour l'Amérique du Sud : pour la période des prochains vingt ans *si c'est toujours une période de paix*.

La petite histoire de l'accumulation miraculeuse due à la planification, c'est-à-dire à la forme monopoliste et impérialiste du capitalisme, et à l'industrialisme d'État (il ne peut y avoir qu'une égalisation du rythme dans le temps, une certaine compensation des secousses dues aux crises, non seulement en Russie mais même partout ; il s'agit d'un sujet que nous traiterons ailleurs), est de marque de fabrique stalinienne. Les tableaux habituels se trouvent également dans le discours-rapport de 1939.

Pour confirmer nos vieilles lois marxistes très connues, nous avons fait un tableau unique avec ceux de Staline et de Boulganine – et avec certains de Varga – pour les différents pays et pour les différentes périodes suivantes : 1880-1900, paix ; 1900-1913, paix ; 1913-1920, première guerre mondiale ; 1920-1929, première « reconstruction » ; 1929-1932, crise générale ; 1932-1937, reprise ; 1937-1946, deuxième guerre mondiale ; 1946-1955, deuxième reconstruction.

Suivons l'évolution des différents pays pendant ces phases en donnant toujours les rythmes annuels.

Grande-Bretagne : 1880-1900, 3,5 ; 1900-1913, 3,0 ; première guerre zéro (production invariante) ; première reconstruction, *idem*. Crise 1929-1932 : descente, au rythme de 11,2 pour

cent ! ; reprise 1932-1937 : augmentation à 10 ! ; Deuxième guerre : stagnation, rythme zéro, en fait moins de 0,6. Phase actuelle : augmentation à 4,8 %.

France : avant-guerre 6,5 et 6,6 % ; première guerre : chute de 6,6 pour cent ; après-guerre, montée à 9,5 pour cent ! Crise 1929-1932 : descente au rythme de 11,6 ; reprise 1932-1937, lente montée (un pour cent) ; deuxième guerre : autre chute de 3 pour cent ; dernière phase : remontée de 8 pour cent.

Allemagne : premier avant-guerre 7,5 et 7. Première guerre : chute de 8,2 pour cent ; première reconstruction : reprise de 7,3 pour cent ; crise 1929-1932 : chute abyssale de 13,8 pour cent ! ; reprise : remontée à 13,4 ! ; deuxième guerre : chute à 12,2 ! Phase actuelle : reprise au rythme *record* : 22,2 ! Sans socialisme aucun et avec bien peu de *dirigisme*.

États-Unis : premier avant-guerre 8,5 et 7 ; première guerre : *augmentation* à 3,4 pour cent (ah vieille et imbécile Europe !). Après-guerre : augmentation continue à 3,6 ; grande crise de 1929 : dégringolade à 18,5 pour cent ! ; reprise à 11 ; deuxième guerre : nouvelle reprise (au contraire de l'Europe, voir plus haut) à 4,8 pour cent. Phase actuelle : avancée impassible au même rythme.

Japon : avancée violente jusqu'à la première guerre ; durant celle-là *avancée* à un rythme de 7 % environ (voir Europe, etc.) ; après-guerre : même rythme. Stagnation pendant la crise ; rythme de 12 pour cent lors de la reprise ; deuxième guerre mondiale : descente à 12,5 pour cent. Phase actuelle : montée décisive de 18,8 pour cent, rythme russe.

Russie : de 1880 à 1913 : rythmes d'industrialisation élevée et naissante ; de 1913 à 1920 : guerre, dissolution industrielle. De 1920 à 1929 industrialisation intense, au rythme de 34,1 pour cent (du fait que l'on est parti *de zéro*) ! ; de 1929 à 1937, sans ressentir la crise extérieure, remontée à 20 pour cent ; deuxième guerre : pratiquement la stagnation. Phase actuelle : 18 pour cent, comme le Japon, beaucoup moins que l'Allemagne.

Italie ? Limitons-nous à dire que de la crise de 1929 à la deuxième guerre elle reste stationnaire (descente et remontée ensuite) ; durant la guerre elle descend à 3% ; et aujourd'hui elle remonte au rythme assez bon de 12 pour cent. En 1955 l'augmentation de la production de véhicules est de 69 % ; celle de la production de pétrole (phase initiale !) 83 % ; le capital de la FIAT a augmenté aujourd'hui de 19 milliards, une augmentation de 32 %.

Le tableau est inséré plus loin ⁶².

Qui pourra lire dans ce tableau la supériorité du système socialiste (russe) sur les autres ? Personne : et pourtant ce sont tous des chiffres venant de source russe, et pour cette raison comparables. Ils réduisent pour toujours à néant l'expédient odieux de l'*émulation*, ils confirment la *coexistence* de formes analogues, capitalistes, d'âges différents et d'origine et d'histoire différentes.

Les clés pour déchiffrer le tableau, dont la signification est éloquent en elle-même comme plate forme du cours à venir, sont au nombre de trois : Crise, Guerre, Révolution.

Notre travail est arrivé à son terme, et sa thèse d'arrivée est la *déroute* de l'émulation. Plus les concurrents se dépassent les uns les autres, plus la Révolution devient possible, avec sa consigne, corollaire de la théorie originale : *arrêt de la production*.

Nous n'oserons pas une prophétie mais plutôt un présage pour des conclusions plus vastes.

La décennie d'après-guerre d'avancée de la production capitaliste mondiale continue encore quelques années. Puis la crise d'entre-deux guerres, analogue à celle qui éclata en Amérique en 1929, survient. Massacre social des classes moyennes et des travailleurs embourgeoisés. Reprise d'un mouvement de la classe ouvrière mondiale, rejet de tout allié. Nouvelle victoire théorique de ses vieilles thèses. Parti communiste unique pour tous les États du monde.

Vers la fin des vingt années à venir, l'alternative de ce siècle difficile sera : troisième guerre des monstres impérialistes – ou révolution internationale communiste. C'est seulement si la guerre ne passe pas que les *émulateurs* mourront !

MARX ET GLADSTONE

Nous avons réduit toute la vantardise statistique russe à un phénomène de capitalisme en plein essor, comme celui que l'Angleterre offrait à Marx il y a un siècle.

Comment Marx la considérait-il alors ?

Dès cette époque il savait très bien qu'à l'enfer du Capital on ne doit pas crier *vade retro Satana* mais qu'on doit attendre qu'il conquiert le monde. Il attendit que l'industrialisme britannique,

en croissant au-delà de toute mesure, mît le feu à l'Europe. Nous avons le droit d'attendre que la fournaise de la production russe enflamme tout l'Orient. Nous ne souhaitons pas la faillite des plans quinquennaux⁶³. Nous souhaitons que ce système *cesse de se déclarer socialiste*.

Les rythmes de progression britannique mesurés par l'œil de Marx qui voyait loin lui permirent de reconnaître l'ennemi direct, et il déclara la guerre mondiale de classe, en en tirant les accents de la lecture de ces chiffres.

En effet, le discours de 1864, *le Dialogue avec Gladstone*, ne se réduisait pas à ce que nous en avons dit.

À la croissance folle des chiffres du commerce extérieur, Marx, dans *l'Adresse*, oppose les données de l'exploitation infâme du prolétariat anglais, modèle des prolétariats modernes. Il écrit l'équation entre la croissance du Capitalisme et l'esclavage du salarié. L'excommunication du tribun s'élève contre le cynique chancelier de l'Échiquier.

« Ébloui par le “progrès de la nation”, illusionné par les *chiffres de la statistique*, le chancelier s'exclame avec une émotion sauvage : dans les années 1842-1852, le revenu (*income*) imposable du pays a crû de 6 pour cent ; dans les huit ans, qui vont de 1853 à 1861, il a crû de vingt pour cent par rapport au chiffre de 1853. Ce fait est si stupéfiant qu'il en est quasi incroyable ».

Marx citait le même discours dans *le Capital* en 1866, sauf qu'alors dans son tableau il pourra noter le saut du revenu en la seule année 7 avril 1864-7 avril 1865 *de plus de dix pour cent* ! Sa citation dans l'adresse poursuit : « Cette augmentation enivrante de force et de puissance – ajoute monsieur Gladstone – est limitée aux classes aisées ». L'exposition des privations imposées au prolétariat anglais et de ses luttes malheureuses se conclut avec la thèse puissante : « Dans tous les pays d'Europe c'est désormais une vérité irréfutable que ... sur la fausse base présente, *tout développement nouveau de la force créatrice du travail tend seulement à rendre les contrastes plus profonds, et le conflit social plus aigu* ».

Dans les pages du *Capital* la citation du discours de Gladstone du 16 avril 1863 se poursuit jusqu'à l'assertion suivante : « l'augmentation de richesse ... apporte un avantage direct à la population ouvrière, parce qu'elle fait diminuer le prix des objets de consommation générale. Alors que les riches sont devenus plus riches, les pauvres sont devenus moins pauvres. Je ne veux pas cependant affirmer que les extrêmes limites de la pauvreté *soient moindres* ». Le sarcasme de Marx s'abat durement sur l'hypocrisie de cette déclaration étrange. Le chapitre finissait avec une note significative qui souhaitait la poursuite de l'étude d'Engels de 1845 sur les conditions des classes ouvrières anglaises. Engels ôta la note et écrivit en bas de son manuscrit : cela a été fait par Marx dans le premier volume du *Capital*.

Vous qui voulez retourner au « marxisme », pour déshonorer Staline, avez-vous jamais su quelque chose de tout cela ?

LES EXTRÊMES D'UN SIÈCLE

Le ministre de la première bourgeoisie du monde accusa les gifles puissantes du docteur Marx, pauvre inconnu, le *red terror Doctor* de la presse anglaise, quasi seul émigré à avoir répété le cri de 1848 : *Travailleurs de tous les pays, unissez-vous !* à la fin de son Adresse flamboyante.

La polémique devint fameuse, et s'étendit sur plusieurs années après la mort de Marx. L'antisocialiste allemand Brentano, mis en correspondance avec le ministre anglais, insinua dans une de ses publications que Charles Marx était coupable de « fausse citation ». Gladstone avait dit que les chiffres du revenu imposable (notre *richesse mobilière*) concernaient seulement les classes possédantes puisque les revenus des salariés ne sont pas taxés ; les chiffres ne concernaient donc pas ce que l'on appelle aujourd'hui le « revenu national » mais seulement les revenus et les profits provenant de la propriété et de l'entreprise. Gladstone n'avait donc rien affirmé sur la misère croissante des classes ouvrières, contrairement à ce que Marx soutenait. Mais la démonstration de Marx n'avait pas besoin des *confessions* de Gladstone ; elle restait et reste debout, et elle pourfend toute forme de salariat. Misère ne veut pas dire bas salaire, elle veut dire absence de réserves pour ceux qui ont engendré la richesse croissante en les faisant « ramer » dans les usines louches des entreprises industrielles. Les chiffres de Marx dessinent le pas de l'accumulation, de la concentration du capital entre des mains et des individus toujours plus rares, jusqu'à sa dépersonnalisation qui l'emporte aujourd'hui partout.

Mais l'accusation de faux n'était pas peu de chose à l'époque ! Eleanor, la fille de Marx, répliqua de façon indignée ; Brentano fit paraître une nouvelle publication. Finalement Engels résuma toute l'affaire dans un texte qu'il lui consacra, il rapporta toutes les allégations opposées, les fac-similés des textes allemands et anglais, des pages du *Times*, des *Actes* de la chambre des Communes et d'autres feuilles de presse invoqués par les deux parties. Aujourd'hui, on courtise de façon démagogique les membres du parti russe qui se déclarent extrêmement ennuyés du rabâchage d'histoires anciennes (quelle importance peut bien avoir le *Bund* ? et les populistes ? voilà les phrases de saveur *existentielle* avec lesquelles les chefs ont fait rire de bon cœur le congrès) ; aujourd'hui des types de ce genre, incités par *la chasse stalinienne au pédantisme* : quel pédant, diraient-ils, ce Frédéric Engels !

Les journaux ont rapporté les photographies de la tombe de Marx dans le cimetière londonien de Highgate. Les Russes en ont recouvert la nudité d'un lourd monument ; celui infligé à Vladimir Lénine, autre exemple inoubliable de simplicité illimitée qui fuyait toute pompe et tout faste, ne leur suffisait pas.

Auprès de cette tombe messieurs Boulganine et Khrouchtchev se montrèrent convaincus de réaffirmer ainsi leur retour historique du XX^e congrès à Marx. Ils ne semblèrent pas se rendre compte que dans ces assises ils avaient fait l'éloge devant le monde entier des mêmes gloires que Marx avait fait rentrer dans la gorge du ministre anglais de l'époque, à l'apogée de la première révolution historique industrielle, modèle de toutes les autres, et de celle de la Russie.

Marx avait alors opposé à l'orgie démente de l'hyper-production mécanique la fondation de la Première Internationale Révolutionnaire ; les deux qui saluèrent sa tombe avaient récemment enterré les dernières pauvres ruines de la Troisième, celle fondée par Lénine.

Et alors que nous rédigeons les dernières pages de ce rapide travail de simples élèves de cette école géante qui seule peut se réclamer de ces deux noms, les radios diffusent de Moscou les déclarations des deux voyageurs, à peine rentrés de Londres : monsieur Eden, impeccable ministre de sa Gracieuse Majesté Britannique, élève (lui avoué et fier de l'être) de Gladstone, son prédécesseur classique, les a reçus avec la *cordialité* la plus grande et la plus amicale.

Bien différemment des *émulateurs* vivants contemporains, les Morts dialoguent ... ^{64 65}.

Source: *Dialogato coi morti*, Edizioni de *Il programma comunista*, Milano 1956. Traduit et imprimé par la section Française du PCInt. à Paris en 1957. Numérisation et notes par François Bochet, publiées dans la revue (Dis)continuité en 2006.

Notes

¹ Il apparaît donc que pour Bordiga le stalinisme ne passa réellement dans le camp contre-révolutionnaire qu'après 1945. Mais il écrit plus loin dans ce même *Dialogue* : « La Russie est un État capitaliste parce qu'elle a immolé les vies de millions de prolétaires qui constituèrent *un paiement d'une masse énorme de plus-value* au capital d'Occident », affirmation qui recule le passage de la Russie dans le camp contre-révolutionnaire à 1940. On comparera cette prise de position avec celle des membres du KAPD ou avec celle des Italiens – se réclamant d'ailleurs de Bordiga - produisant *Le Réveil Communiste*.

² Bordiga parle bien encore, en 1956, de groupe et non de parti, plus loin il parle de « petit cercle ».

³ Ce viatique ne figurait pas dans *il programma comunista* n° 5 dans lequel débuta la parution du *Dialogue avec les morts*, il a été ajouté en introduction, pour la parution, faite par le Parti Communiste Internationaliste, du *Dialogue avec les morts* en brochure en septembre 1956. On lisait dans ce numéro 5 la petite introduction suivante :

« Comme le lecteur le verra, ce texte en quelques épisodes s'intercale dans la série générale sur la Russie. Cela n'est pas dû à une élaboration a priori mais nous a été suggéré par les événements politiques. Les camarades approuveront cette décision concernant la parution de notre longue et difficile œuvre commune de réorganisation théorique et programmatique ».

⁴ Toutes les notes signalées par un astérisque figurent dans la brochure *Dialogue avec les morts* publiée par le PCInt. qui reprend le texte du journal *il programma comunista*. *Dialogue avec les morts* fut publié alors que *Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui* paraissait dans ce même journal. Pour Bordiga *Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui* était la suite de *Russie et Révolution dans la théorie marxiste*.

⁵ L'aveu est important et significatif.

⁶ En français dans le texte.

⁷ Position contraire à celles de Cornelius Castoriadis et de Marc Chirik par exemple qui croyaient en l'éclatement proche de la troisième guerre mondiale.

⁸ Mais qui avait fait venir ces social-traîtres à Moscou ? Bordiga ne le dit pas.

⁹ En français dans le texte.

¹⁰ Teccopa est l'un des nombreux personnages comiques créés par le dramaturge et acteur italien Edoardo Ferravilla (1846-1916), Teccopa rampe devant les puissants mais fait le superbe devant les pauvres, jouisseur, il est ennemi du travail, il boit continuellement de la grappa. Son nom vient de la phrase qu'il prononce continuellement : « Dio te coppa » expression dialectale milanaise qui signifie « Que Dieu te tue ». Ferravilla récitait toujours en dialecte milanais, il resta trente-deux ans au Théâtre Milanais, de 1870 à 1902, il fut également chef d'une compagnie théâtrale de 1880 à 1890 avec laquelle il accomplit de nombreuses tournées en Italie. En 1914 il travailla pour le cinéma, filmant quelques-uns de ses sketches les plus fameux, notamment *La classe des ânes*.

¹¹ Lénine parle bien en plusieurs endroits de construction du socialisme.

¹² Là encore Bordiga s'avance imprudemment, Lénine, Radek et les diplomates bolcheviks – Krassine, Tchitchérine - cherchèrent bien dès 1918 une certaine coexistence pacifique avec les États capitalistes.

¹³ En français dans le texte.

¹⁴ En français dans le texte.

¹⁵ Bordiga ne manque jamais une occasion de marquer son admiration de l'Église catholique, ou en tout cas son respect pour elle, communauté possédant – avant la débandade et la capitulation que fut le concile de Vatican II, équivalent du XX^e congrès pour le Saint-Siège – un programme doctrinal puissant et organique, et une continuité organisationnelle, il n'hésitera pas même à vanter, on l'a vu plus haut, les mérites de l'Index, scandale pour tous les démocrates progressistes passés, présents et à venir, qu'il méprisait.

¹⁶ Avec le parti, pour la première fois, l'espèce humaine jusqu'ici profondément immédiatiste va penser et prévoir avant d'agir.

¹⁷ En français dans le texte.

¹⁸ Il y a ici un jeu de mots intraduisible. Bordiga utilise l'expression « prendere un granchio » qui signifie faire une bévée, mais granchio est aussi un crabe. Bordiga joue sur la ressemblance phonétique entre Gronchi et granchi. Gronchi était un homme politique démocrate-chrétien qui devint président de la république italienne (de 1955 à 1962). Plus loin, il écrit Granchione à la fois grand crabe et grosse erreur, il s'agit alors des grands crabes que seraient les États capitalistes mûrs d'Occident.

¹⁹ En français dans le texte.

²⁰ Le cyclone Marianne frappa la côte sud-est des États-Unis à cette époque, véritable tempête que Bordiga oppose à la fausse tempête, la tempête de salon du XX^e congrès. Coty était un parfum de luxe.

²¹ Par les cornes d'Adam : expression dialectale paradoxale, Adam étant le premier homme ne pouvait pas avoir de cornes, c'est-à-dire ne pouvait pas être cocu !

²² En français dans le texte.

²³ En français dans le texte.

²⁴ En français dans le texte.

²⁵ En français dans le texte.

²⁶ En français dans le texte.

²⁷ En français dans le texte.

²⁸ Il est vrai que l'on pourrait le croire.

²⁹ Technique américaine pourtant admirée par les bolcheviks, tout particulièrement par Lénine et Trotsky.

³⁰ La tâche des révolutionnaires est donc bien de pousser à bout l'expropriation capitaliste, évidemment dans la perspective de l'avènement du communisme, mais celui-ci n'étant pas advenu ne fallait-il pas remettre en cause cette tâche historique et même la totalité du mouvement et de la théorie révolutionnaires.

³¹ Bordiga fait allusion à une série de Sul Filo del Tempo de 1953, plus particulièrement « Le battilocchio dans l'histoire », *il programma comunista* n°7, et « Dégonfle-toi surhomme ! » dans le n°8 de la même revue.

³² C'est ainsi que Dante appelle Aristote dans la *Divine Comédie*.

³³ C'est-à-dire lui, Bordiga.

³⁴ Bordiga ironise sur l'usage de ce terme fait par Mussolini. Exactement *bagnasciuga* est la ligne de flottaison des bateaux. En 1943 quand les Anglo-Saxons débarquèrent en Sicile, Mussolini déclara que les envahisseurs allaient être cloués sur la *bagnasciuga*, ce qui était une faute d'italien, il voulait dire sur la *battigia*, la ligne de brisement des vagues.

³⁵ Bordiga a fait plus haut allusion à un public abruti, remarque qui le distingue de l'imbécillité ouvriériste et même prolétariste marxistes, il aurait pu aller plus loin et se demander ce qui poussait les « acheteurs » à acheter ces invraisemblables produits proposés par le capitalisme et relevant de la toxicomanie et de la perversion,

comme il l'écrivit si bien, car personne n'est encore obligé d'acheter – sinon de consommer - avec un fusil dans le dos.

³⁶ Encore une revendication bien peu marxiste. À la fin de ce *Dialogue* Bordiga n'hésitera pas à écrire que la consigne de la révolution à venir, la révolution communiste, est : *arrêt de la production* (ici page 98).

³⁷ En français dans le texte.

³⁸ Bordiga ne commente pas le fait indéniable - que relève l'agence Associated Press - que le stalinisme a bien livré une guerre impitoyable contre les paysans russes à partir de 1929.

³⁹ Bordiga rêve ... et énonce une énorme contrevérité en récrivant l'histoire telle qu'il aurait voulu qu'elle se fût déroulée.

⁴⁰ En français dans le texte.

⁴¹ Khokhol est un terme méprisant avec lequel les Russes désignent les Ukrainiens, la ghopak est une danse folklorique ukrainienne. La *Domenica delle Corriere* était un journal illustré dans lequel on trouvait souvent des portraits de personnages de l'actualité et des articles sur l'histoire immédiate. Nous avons traduit « ... de faire enrager Khrouchtchev... » l'expression italienne qui nous a laissé, et nous laisse, perplexe *fare fare a Krusciov i funghi in corpo*, littéralement « faire faire à Khrouchtchev des champignons dans le corps », mais *fare funghi* veut également dire moisir, pourrir.

⁴² Bordiga, pourtant iconoclaste, est ici victime de la propagande de la science médicale et des divers lobbies de l'élevage, la consommation de viande et de lait animal est néfaste à la santé humaine et à la nature. Nous ne pensons d'ailleurs pas non plus que la consommation de céréales soit une bonne chose.

⁴³ Mais les bolcheviks, Lénine en tête, n'avaient-ils pas eux-mêmes renié cette scission quand ils avaient imposé au mouvement communiste mondial le front unique avec la social-démocratie dès 1921, quand ils avaient refusé la scission de Livourne qu'ils n'auront de cesse de résorber en faisant tout pour expulser Bordiga et ses camarades de la direction du parti.

⁴⁴ Les armées allemandes envahirent en fait l'U.R.S.S. le 22 juin 1941 déclenchant ainsi l'opération Barbarossa.

⁴⁵ Bordiga pour résister à l'énorme pression capitaliste et au désarroi créé par le doute sur la nature révolutionnaire du prolétariat s'invente une famille – un phylum, une école – et donc une continuité en grande partie fictives puisque les bolcheviks ont employé tous les moyens – y compris les plus bas – pour le vaincre et lui enlever la direction du Parti communiste d'Italie, de même le « merveilleux et immense » Trotsky en exil lutta avec acharnement et avec la mauvaise foi qui lui était propre contre l'opposition bordiguiste qui d'ailleurs ne le traita pas de « merveilleux et immense » mais finit par le traiter de « renégat » (notamment dans le dernier numéro de *Bilan*).

⁴⁶ Bordiga écrit que le maréchal Boulganine « *tiene la smarra* », c'est-à-dire tient la *smarra*. Qu'est-ce que cette *smarra* qu'aucun dictionnaire que nous avons pu consulter ne connaît ? Cela pourrait être la *marra*, une pioche, une houe. Il semblerait cependant qu'il s'agisse plutôt d'une épée – *una spada* – et que, à la mode des films de cape et d'épée, Boulganine, l'épée à la main, appelle son adversaire – coexistant mais émulateur ! – à se mettre en garde. Mais comme toute la guerre froide n'est qu'une vaste tromperie, l'épée du maréchal n'est qu'une épée sans fil, une épée pour l'entraînement, ce qui serait en fait proprement le sens de *smarra*.

⁴⁷ Division technique que Bordiga accepte avec l'usine.

⁴⁸ En français dans le texte.

⁴⁹ Ce détachement de la politique de l'État russe d'avec la révolution mondiale s'était produit dès 1921 comme le KAPD le diagnostiqua fort bien.

⁵⁰ En français dans le texte.

⁵¹ In *La révolte des anges*, livre d'Anatole France, auteur que Bordiga appréciait beaucoup, publié en 1914.

⁵² Mais ce n'est pas seulement dans un ouvrage de jeunesse que Lénine affirma que le marxisme n'est pas un dogme mais un guide pour l'action, il le répéta dans sa polémique contre le « gauchisme » en 1920, et Bordiga le sait parfaitement.

⁵³ En français dans le texte.

⁵⁴ En français dans le texte.

⁵⁵ En français dans le texte.

⁵⁶ En français dans le texte.

⁵⁷ Il s'agit de Paolo Ferrari (1822-1889), dramaturge, il participa aux épisodes politiques du Risorgimento. Il se situa d'abord dans la tradition de Goldoni (*Goldoni e le sue sedici commedie nuove*, 1853) puis se tourna vers le théâtre à thèse (*Il duello*, 1868). La comédie de Ferrari à laquelle Bordiga fait ici allusion est probablement *La satira e il Parini*, jouée pour la première fois en 1856. Giuseppe Parini, qui est le héros de cette comédie, est un poète et écrivain italien (1729-1799), dans la pièce il manœuvre pour pouvoir publier son poème il *Giorno*.

⁵⁸ Plus exactement, alors que le parti était clairement devenu contre-révolutionnaire et persécutait au moyen de l'État les opposants, Trotsky, Zinoviev et leurs amis multipliaient follement les déclarations de fidélité au parti qualifié de prolétarien, promettaient de ne pas vouloir entamer son unité, et dénonçaient les décistes – les membres du groupe du Centralisme Démocratique de Sapronov et ses amis – qui avaient une position toute

opposée. Mais Bordiga n'est pas loin de produire un plaidoyer pro domo puisque lui aussi refusa de créer une fraction dans le parti puis dans l'Internationale comme le lui avaient demandé divers militants italiens ou allemands (Pappalardi et Korsch notamment), de même qu'il refusa de sortir de ces deux organismes. La critique de Bordiga au rejet de la primauté du parti par les vingtièmecongressistes est donc ambiguë, car ce parti communiste russe était devenu une épouvantable machine et sa liquidation ne pouvait pas être regrettée même si elle devait être remplacée à terme par la dictature plus ouverte du capital.

⁵⁹ Ici Bordiga emploie l'adjectif *togato* qui signifie à la fois *en toge* et *ampoulé, boursoufflé*.

⁶⁰ En français dans le texte, immédiatement après, Bordiga traduit « renverser » en italien *capovolgere*.

⁶¹ Corrado Barbagallo historien du PCI.

⁶² Le tableau ne figurait pas à l'origine dans *il programma comunista*, il ne figurera que dans le compte rendu de la réunion de Turin que nous donnons à la suite de ce Dialogue. Le compte rendu de Turin figurait (seulement la première séance, dans sa quasi totalité, et la deuxième séance intégralement) avec le tableau en question dans la brochure de septembre 1956 intitulée *Dialogato coi morti* au titre de « Compléments au Dialogue avec les morts ».

⁶³ Ce sont de telles affirmations ambiguës et qui peuvent choquer qui permettaient à Damen de dire que Bordiga regardait avec une certaine complaisance le capitalisme russe.

⁶⁴ Le *Dialogue avec les morts* a paru dans *Il programma comunista*, n° 5, 3-17 mars 1956, n°6, 17-30 mars, n°7, 31 mars-13 avril, n°8, 13-27 avril, n°9, 27 avril-5 mai, et n°10, 6-18 mai. Puis il a paru en brochure en septembre de la même année aux « Éditions de "il programma comunista" du parti communiste internationaliste », nous avons suivi la version de cette dernière, revue par Bordiga, qui reproduit à quelques détails et ajouts près le texte paru dans *il programma comunista*. Dans la brochure française – qui contenait une traduction française qui se permettait certaines libertés avec le texte original –, qui parut en 1957, on trouvait en « Compléments au Dialogue avec les morts », en plus de parties du compte rendu de la réunion de Turin et d'un tableau (voir la note 52), un résumé du précédent *Dialogue avec Staline* qui figure également dans la version italienne publiée par les gens du groupe *Sul filo del tempo* (Le Fil du Temps), Roger Dangeville et Jacques Angot, en 1977. Le voici :

DIALOGUE AVEC STALINE

SOMMAIRE-SYNTHESE

Pour une compréhension meilleure du texte présent nous donnons ici le sommaire, la synthèse du *Dialogue avec Staline*

PREMIÈRE JOURNÉE

Hier et demain. – Dans les articles et discours de Staline de 1952, le monde bourgeois apprend que la Russie est en train de passer du stade inférieur du socialisme au plein communisme. Nous en tirons la conclusion qu'elle est purement capitaliste.

Marchandise et socialisme. – Staline soutient que la production de marchandises continue dans un « pays socialiste ». Selon le marxisme, au contraire, le capitalisme est présent là où l'on produit des marchandises en grande quantité. C'est là le premier fondement de la doctrine.

L'économie russe. – Selon Staline il est clair que dans l'agriculture kolkhozienne la production est mercantile, tant pour l'entreprise collective que pour les parcelles familiales. On doit dire la même chose pour la moyenne et la petite industrie et pour la production artisanale que, à son avis, ce serait une folie de supprimer.

Anarchie et despotisme. – Inexorabilité de l'État, mais désordre du marché ; l'ensemble reste au-dessous du capitalisme d'État intégral.

État et reculade. – Cet État terrible reste impuissant face à l'individualisme mercantile et aux nécessités économiques : Staline cherche en vain à le cacher avec l'aide de la thèse fondamentale de Marx-Engels sur le dépérissement de l'État. La position doctrinale juste est la suivante : dans une ambiance mercantile la puissance du Capital modèle la machine de l'État selon ses exigences, même s'il n'est pas possible à première vue de personnifier une telle puissance.

DEUXIÈME JOURNÉE

Ombres et lumières. – Staline triche avec la formule non moins claire d’Engels : « Avec la prise de possession de la part de la société des moyens de production, la production de marchandises est éliminée ». Il dit que l’on n’a pas encore pris possession en Russie de « tous » les moyens de production.

Société et patrie. – Engels affirme que le sujet de la prise de possession est la société. À sa place, en Russie, on nous propose le *peuple*, la *nation*, la *Patrie socialiste* et la ... main de fer de Staline !

Loi et théorie. – Selon Staline, Marx s’est limité à tracer les lois de la société capitaliste de son époque, en ne disant rien des lois d’une économie socialiste ! Nous lui avons opposé la dialectique qui fait de tout énoncé marxiste d’une loi du capitalisme (exemple : l’échange entre valeurs équivalentes) une définition incontestable d’un aspect du socialisme (exemple : société sans échange se passant d’un système d’équivalence).

Nature et histoire. – Marx démontre que les lois économiques ne sont pas « naturelles », ni par conséquent « éternelles ». Elles le sont pour Staline qui fait subsister dans le socialisme la loi de l’équivalence.

Marx et les lois. – Marx a, *premièrement*, vérifié, sinon découvert, toutes les lois du mode de production capitaliste ; *deuxièmement*, démontré qu’elles sont historiquement transitoires. Staline, par les faits qu’il expose *ex cathedra*, veut démontrer qu’elles restent bien vivantes en Russie.

Socialisme et communisme. – Staline ne se trouve pas au passage du stade inférieur du socialisme au stade supérieur (au sens de la *Critique du programme de Gotha*), ni même au passage du capitalisme adulte au premier stade du socialisme. La signification historique réside dans le passage révolutionnaire au grand capitalisme, non seulement en Russie, mais également plus à l’est. Stade presque respectable.

TROISIÈME JOURNÉE

Produits et échanges. – Les foudres de Staline se sont abattues sur un Notkin parce que ce dernier avait appelé *marchandises* même les produits de la grande industrie d’État. Ils ne le deviennent, dit Staline, que lorsqu’ils sont vendus à l’étranger. Outre l’objection que tout produit évalué en équivalent-monnaie est marchandise au sens de Marx, il reste à se demander si la vente sur le marché international deviendra la règle ou constitue l’exception.

Profit et plus-value. – Plus haut, Staline sommat les lois marxistes du capitalisme de rester en service dans le socialisme ; maintenant il révoque la plus importante d’entre elles : selon lui, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit aurait cessé d’être en vigueur dans l’Occident impérialiste sous prétexte que le capitalisme monopoliste recherche le *profit maximum*.

Engels et Marx. – Pour les « pères » du socialisme moderne, la chute du taux de profit est un point cardinal. La théorie de l’accumulation repose sur elle ; et sur le plan programmatique c’est encore à partir d’elle que Marx déduit sa thèse centrale : impuissance du mode capitaliste et mercantile de production à réaliser « une réduction simple du travail vivant ».

Taux et masse. – La gaffe de Staline, déguisé en professeur, dérive du fait qu’il n’a pas compris qu’à toutes les époques du capitalisme la masse des profits augmente, pendant que leur taux diminue par le fait du procès d’accumulation lui-même, phénomène mondial qui s’impose également en Russie.

XIX^e et XX^e siècle. – Les chiffres américains de 1848 à 1929 correspondent parfaitement aux lois marxistes « révoquées » par Staline. Marx définit de la façon suivante les « trois faits principaux de la production capitaliste » : 1) – concentration des moyens de production entre les mains de certains individus et transformation de ces moyens en « puissances sociales » (« même si dans un premier temps cela s’effectue sous la forme de propriété privée des capitalistes ») ; 2) – travail social, division du travail, union entre travail et science de la nature (« dans ces deux sens le mode de production capitaliste *supprime*, quoiqu’en des formes différentes, la propriété *privée*, et le travail *privé* ») ; 3) formation du marché mondial, quatre mots qui, comme en de nombreux autres passages, indiquent un résultat essentiel du capitalisme. Nous arrivons ainsi aux drames de l’impérialisme et des guerres mondiales.

TROISIÈME JOURNÉE : Après-midi

Concurrence et monopole. – L’explication du libéralisme donnée par Marx et celle de l’impérialisme donnée par Lénine dérivent d’une doctrine UNIQUE, parce que ce sont des stades historiques d’un mode de production UNIQUE : le capitalisme.

Marchés et empires. – Staline soutient la position classique : l’origine des deux guerres mondiales réside dans le conflit des intérêts tendant à la conquête des marchés internationaux. Il affirme que l’Allemagne s’est lancée dans la guerre pour se soustraire à l’esclavage dans lequel les capitalismes anglo-saxons la tenaient. Une telle position correspond bien à la haine anti-américaine de cet après-guerre, mais elle contredit dans un horrible bric-à-brac doctrinal, l’abjecte politique démo-fasciste suivie par Staline lui-même durant la période de la guerre.

Parallèle ou méridien. – Après cela, comment soutenir qu’il existe aujourd’hui deux marchés « mondiaux » qui pourraient se neutraliser réciproquement ? La formule de Staline n’est pas satisfaisante (cependant elle est moins indécente que celle de ses fossoyeurs du XX^e congrès). Il soutient que la guerre impérialiste reste inévitable et s’efforce de dessiner une théorie nouvelle : la troisième guerre verra s’opposer non pas les camps respectifs du capitalisme et du socialisme, mais plutôt deux groupes rivaux d’États occidentaux. Dans sa perspective, Staline a abandonné la conception léniniste sur le lien qui existe entre impérialisme et révolution (il ne mourra pas, cependant, dans la peau d’un pacifiste, contrairement à ses ignobles successeurs). Staline avait la même position que Lénine lorsqu’il voyait en 1939 arriver la guerre ; mais il ne disait plus, en 1939, que l’autre terme de l’alternative était le renversement du capitalisme, le défaitisme à l’égard de toute patrie, et il proclamait la « lutte pour la Paix ».

C’est ainsi que le marxiste et le léniniste n’ont pas attendu sa mort pour mourir en lui.

Ius primae noctis. – Les dernières paroles de Joseph Staline auront servi à glorifier l’œuvre immense accomplie par son État : le fait d’avoir défriché et rendu fertile un *terrain vierge* qui couvre un quart du globe. Par une *industrialisation révolutionnaire* certes, mais (nous l’avons démontré textes en main) capitaliste.

Face à cette entreprise à la fois monstrueuse et héroïque, se dresse un crime d’une portée incalculable : celui d’avoir détruit sur une moitié du globe le potentiel révolutionnaire qui aurait dû féconder un terrain non pas vierge et rebelle, lui, mais pourri par la civilisation agonisante de l’Occident chrétien, parlementaire et mercantile.

⁶⁵ Le titre de ce texte est *Dialogato coi morti*, or en italien dialogue se dit *Dialogo*, ainsi Galilée a-t-il intitulé un de ses principaux livres *Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo*, (Dialogue entre les deux grands systèmes du monde), Bordiga a certainement pensé au livre de Galilée, - le livre de Galilée comporte quatre journées, celui de Bordiga trois avec des divisions internes à chaque journée - qu’il admirait, et d’ailleurs toute l’œuvre de Bordiga est l’exposé de deux systèmes du monde (le système capitaliste et le système communiste entre lesquels il n’aurait voulu aucun point commun, et à la suite des manichéens, aucun mélange, une séparation et une extériorité radicales, une étrangeté totale, comme on dira en arithmétique que deux nombres sont étrangers s’ils n’ont aucun facteur premier commun ; il ne put, comme nous l’avons souvent dit, malheureusement pas réaliser l’abîme qu’il s’était donné comme tâche de creuser). Alors pourquoi *Dialogato* plutôt que *Dialogo* ? *Dialogato* est aussi le participe passé du verbe *dialogare* (dialoguer), il peut signifier également dialogue mais il peut être traduit « après avoir dialogué » ou « une fois dialogué ». Bordiga pensait peut-être également établir avec une forme au passé une certaine distance entre les interlocuteurs de ce dialogue. Dans tous les cas, nous avons conservé, à tort ou à raison, le mot dialogue.